X08831

133

Terrero Bequest

Manuel Maximo Terrero, who died in July 1926, bequeathed his collection of about two thousand books to the College, subject to the life interest of his widow, through whose generosity they were acquired in May 1928.

WORKING MEN'S COLLEGE.

LIBRARY REGULATIONS.

The Library is open every week-day evening, from 6.30 to 10 o'clock, except on Saturdays, when it closes at 9.

This book may be kept for three weeks. If not returned within that period, the borrower wiill be liable to a fine of one penny per week.

If lost or damaged the borrower will be required to make good such loss or damage.

Only one book may be borrowed at a time

MAMZELL' ROSSIGNOL

I

LES COMPAGNONS DE LA GUITARE.

WORKING MEN'S COLLEGE
LIBRARY.

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR.

DU MÊME AUTEUR :

Les Chevaliers du Saphir, 1 vol.	3 50
Deux Rivales, 1 vol.	3 50
Le Lieutenant aux Gardes, 1 vol.	3 »
L'Agence Aubert, 2 vol	6 »
Flamberge, 2 vol.	6 »
Le Prince Cachemire, 1 vol.	3 »
Un Gendre à tout prix, 1 vol.	1 »

CLICHY. — Imp. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières. (364, 3-78.)

14923

MAMZELL'

ROSSIGNOL

PAR

PAUL SAUNIÈRE

I

LES COMPAGNONS DE LA GUITARE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

1878

Tous droits réservés.

MAMZELL'

ROSSIGNOL

LES COMPAGNONS DE LA GUITARE

I

LE TROU-RÉGENT

Le menu peuple est le Juif-Errant des cités.

A mesure que, semblables aux mères fécondes, les cités vont élargissant leur ceinture, le menu peuple, poussé par le flot envahissant, émigre vers les quartiers excentriques.

Ce fut ainsi que disparut, il y a quinze ans environ, la *Petite-Pologne*.

Elle était située, l'on s'en souvient, dans le pâté de splendides maisons qui bordent aujourd'hui la rue de

Rome, la rue de la Pépinière et le boulevard Malesherbes.

Les habitants se réfugièrent dans les terrains vagues qui s'étendent entre les fortifications, le chemin de fer de l'Ouest et le village Levallois. Il n'y eut rien de changé.

Seulement la *Petite-Pologne* fut débaptisée, elle devint le *Trou-Régent*.

Quelle amère ironie du hasard ou quel plaisant cynique donna ce surnom galant au quartier dans lequel nous allons pénétrer? Nul n'a pu me le dire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en dépit de sa dénomination élégante, le *Trou-Régent* était, en 1868, l'échantillon le plus navrant de la misère poussée à la limite de l'incroyable et du fantastique.

Des masures, faites de plâtras et de vieilles poutres, à travers lesquelles le vent et la pluie ne se frayaient que trop facilement passage; des rez-de-chaussée fangeux dont aucune brique n'essayait de dissimuler le sol humide; des galetas où dormaient, sur une simple litière de paille, des familles entières; çà et là, dans des ruelles indescriptibles, des enfants disputant aux chiens errants les résidus des tas d'ordures; partout la pâleur, la fièvre, la phthisie, l'idiotisme, marquant de leur sceau terrible ces jeunes visages pour lesquels le sourire et la santé semblent si bien faits: tel était, en peu de mots, l'aspect du *Trou-Régent*, à l'époque où la curiosité m'y poussa sur les pas du docteur M..., médecin du bureau de bienfaisance de Levallois.

Cependant, à cinquante mètres à peine du *Trou-Régent* proprement dit, se dressait une maisonnette, élevée

sur rez-de-chaussée d'un étage, — luxe inouï dans ces parages !

De loin, elle avait des airs proprets et des apparences vagues de chalet avec ses poutres entrelacées, ses volets marrons et son escalier de bois qui conduisait extérieurement au premier étage.

Il est vrai que l'illusion s'évanouissait promptement, à mesure qu'on approchait de cette bicoque, et qu'en arrivant au pied de l'escalier on se demandait par quel miracle d'équilibre le premier étage pouvait tenir debout sur le chétif rez-de-chaussée qui le soutenait.

De même, lorsqu'on posait le pied sur les premières marches de l'escalier, le bois gémissait d'une façon inquiétante, tandis qu'à travers les planches disjointes du toit qui l'abritait il était facile d'apercevoir des fragments de ciel, dont les intempéries élargissaient chaque jour les capricieuses découpures.

Au rez-de-chaussée, on entrevoyait une pièce tendue d'un papier bleu décoloré. Dans cette pièce, il y avait trois tables boiteuses et six bancs de bois vermoulu avec un petit comptoir sur lequel étaient rangés trois ou quatre bouteilles de liqueur entamées et une vingtaine de verres ébréchés.

Derrière le comptoir une chaise de paille, sur laquelle était assise une grosse femme rougeaude, coiffée d'une marmotte et vêtue d'une robe d'indienne, faite de morceaux multicolores patiemment assemblés.

C'était madame Desjean, dite la *mère Latripe*, propriétaire de l'immeuble et du *caboulot* dont nous avons décrit l'ameublement.

A droite de cette pièce, se trouvait une chambre, meu-

blée d'un lit, d'une commode, d'une table et d'une chaise, dont la solidité, fort compromise, ne conservait qu'en apparence l'aspect d'un honorable mobilier.

La disposition du premier étage était absolument la même. On y arrivait par l'escalier menaçant dont nous avons parlé, et l'on entrait de plain-pied dans une chambre meublée de trois lits, de trois chaises et d'une table garnie d'une cuvette et d'un pot à eau.

Entre les deux lits, qui se trouvaient placés le long du mur de droite, s'ouvrait une porte qui conduisait à la seconde chambre, exactement meublée avec la même sobriété.

Il est inutile d'ajouter que, sauf l'espace occupé par la table de toilette, il y avait à peine entre les trois lits place pour le passage d'un homme.

Dans les murs, tapissés d'un méchant papier dont la moisissure avait fait disparaître les dessins, étaient plantés quelques clous, auxquels pendaient des loques informes et crasseuses, — la garde-robe des habitants du garni.

Car c'était un hôtel garni que cette maison, et le garni de la mère Latripe jouissait d'une grande réputation dans les environs du *Trou-Régent*.

Quel loustic avait donné à la corpulente femme le surnom de mère Latripe? Ceci ne nous intéresse guère.

Pour le moment, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai de l'année 1868, le garni de la grosse mère avait été loué en entier par une bande de musiciens ambulants, qui se donnaient entre eux le titre ronflant de « Compagnons de la Guitare. »

Pour la plupart, ils étaient vieux ou infirmes. Ils étaient

même possesseurs d'une médaille, qui leur donnait le droit de chanter ou de racler leur piètre instrument dans les carrefours ; mais ils fréquentaient de préférence les cours des maisons bourgeoises, dont les propriétaires n'ont pas encore proscrit ce genre de mendicité.

Il était sept heures du matin. Cinq hommes étaient assis sur les lits qui garnissaient la première des deux chambres que nous avons décrites.

Ils gardaient un profond silence. Toute leur attention était concentrée sur un sixième personnage, lequel dormait d'un sommeil lourd sur un des lits de la seconde chambre.

La jeunesse et le costume élégant de ce personnage juraient étrangement avec les visages fatigués et les haillons de ceux qui l'observaient.

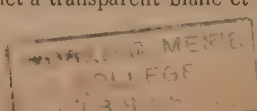
Déjà cependant il avait fait quelques mouvements. Il était évident que, d'un moment à l'autre, ce jeune homme allait se réveiller et sortir de la torpeur étrange dans laquelle il était plongé.

En effet, au bout de quelques instants, il ouvrit les yeux, promena autour de lui un regard étonné et se dressa lentement sur ses pieds.

Alors, comme s'il ne comprenait rien au spectacle qu'il avait sous les yeux, il passa la main sur son front brûlant.

— Où suis-je donc ? murmura-t-il en laissant tomber ses bras appesantis.

Ce mouvement entr'ouvrit légèrement le pardessus dont il était couvert et permit d'apercevoir une chemise un peu froissée, mais fine et d'une blancheur irréprochable, un habit, un gilet à transparent blanc et un pan-



talon, — le tout en drap noir admirable et coupé certainement par un de nos premiers tailleurs.

Il était encore ganté de blanc et chaussé de petites bottines d'étoffe claquées de cuir verni. Donc, il avait passé la nuit au bal, et c'était en sortant du bal qu'il avait été conduit au *Trou-Régent*.

En voyant l'horrible nudité du taudis dans lequel il se trouvait, il ne put réprimer un léger frisson ; puis, tout à coup, par la porte ouverte, il aperçut les cinq individus qui l'observaient. Il se leva et se rapprocha d'eux résolûment :

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il en se croisant les bras avec plus d'étonnement que de colère.

L'un des cinq hommes se leva.

— Attention, La-si-do ! fit à voix basse un de ses compagnons, lequel tenait à la main un mouchoir soigneusement plié.

Celui qui portait ce nom, ou plutôt ce surnom singulier de La-si-do, s'inclina devant le jeune élégant avec une courtoisie qui n'était pas exempte d'une certaine distinction.

— Cela signifie, monsieur de Lizerie, répondit-il, que vous êtes notre prisonnier, mais qu'il ne tient qu'à vous de recouvrer immédiatement votre liberté.

— Et, pour cela, que dois-je faire? demanda M. de Lizerie.

— Je vais vous le dire, monsieur, répondit La-si-do.

Mais il s'arrêta brusquement. Au dehors, l'escalier venait de crier sous le pas d'un importun.

— Qui est là? dit-il avec impatience.

Un de ses compagnons courut à la porte, l'entr'ouvrit et jeta sur l'escalier un regard inquisiteur.

— Chut ! fit-il en étouffant sa voix, c'est mamzell' Rossignol.

La-si-do ne put réprimer un juron énergique.

— Vite, descends, ordonna-t-il. Dis-lui que nous sommes en répétition et retiens-la jusqu'à ce que je t'appelle. Le temps de nous entendre avec M. de Lizerie... ce sera bientôt fait...

Le seul nom de mamzell' Rossignol avait certainement produit grand effet sur les Compagnons de la Guitare et sur La-si-do lui même, car ils retenaient leur haleine et prêtaient une oreille avide aux bruits extérieurs.

Ils entendirent pendant quelques secondes un murmure confus de voix, puis un pas léger qui descendait rapidement l'escalier. Enfin celui qui était allé au-devant de mamzell' Rossignol reparut sur le seuil de la porte.

— Elle reviendra dans dix minutes, dit-il d'une voix rude, dépêchons-nous d'en finir avec monsieur.

Et, d'un geste brusque, il désigna le jeune élégant.

Celui-ci, pendant ces allées et venues, était resté comme cloué au sol et cherchait à recueillir ses idées.

— Je n'y comprends rien, balbutia-t-il.

La-si-do, encouragé sans doute par la phrase qui venait d'échapper à son prisonnier, reprit d'un ton plus assuré :

— Monsieur le marquis, je vais avoir l'honneur de vous soumettre une proposition qui doit tout concilier. Voulez-vous, pour reconquérir votre liberté, nous signer un chèque de cinquante mille francs ?

— Oh ! pas si vite ! fit Horace qui devina enfin de quoi

il s'agissait. Je désirerais auparavant vous poser quelques questions. Est-ce trop exiger de votre complaisance ?

— Faites, monsieur ; mais nous n'avons pas plus de dix minutes à vous accorder, je vous en préviens.

— Je n'abuserai pas d'instants si précieux, dit ironiquement le jeune marquis.

— Je vous écoute, fit La-si-do.

— Et d'abord, demanda Horace, où suis-je, je vous prie ?

— Vous le saurez plus tard... si vous êtes raisonnable.

— Bien, mais comment y suis-je venu ?

— De la façon la plus naturelle du monde. Mes compagnons vous ont rencontré ivre-mort sur le boulevard à trois heures du matin ; ils ont eu pitié de vous, ils vous ont mis en voiture, vous ont amené dans cette maison et vous ont donné un lit, sur lequel vous avez dormi pendant quatre heures dans la plus parfaite sécurité.

— Et pourquoi, sachant qui je suis, ne m'avez vous pas fait reconduire chez moi ? — car vous savez probablement où je demeure ?

— Certes, vous habitez rue de la Ville-Lévêque, numéro 17.

— Alors je puis espérer que vous répondrez à la question que je viens de vous adresser ? reprit Horace.

— Rien n'est plus facile, monsieur. Quand ils vous ont ramassé sur le trottoir, mes camarades ignoraient qui vous étiez et où vous demeuriez.

— Ah ! c'est donc depuis ce moment-là que vous l'avez appris ?

— Nécessairement.

— Et de quelle manière ?

— Au moyen de ce portefeuille, répondit La-si-do en tendant au jeune marquis un carnet de maroquin rouge marqué à ses initiales.

Horace le lui arracha des mains avec un geste de mépris.

— Je comprends cette fois, dit-il en souriant dédaigneusement.

— Non, monsieur, vous ne comprenez pas encore, répliqua froidement La-si-do, car vous vous imaginez que nous vous avons dévalisé, et vous vous trompez. La preuve, c'est que vous trouverez dans votre portefeuille le billet de cinq cents francs qu'il renfermait, de même que votre montre est toujours dans le gousset gauche de votre gilet, et que le droit contient encore cent vingt-sept francs de monnaie que vous aviez quand nous vous avons recueilli.

A mesure que parlait cet homme, Horace s'était assuré de la vérité. Il demeura un instant interdit.

— C'est juste, reprit-il enfin. La proie était trop facile et trop mesquine. Vous en voulez une plus importante, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas parlé d'un chèque de cinquante mille francs?

— C'est cette fois que vous avez compris, dit La-si-do en s'inclinant. Vous avez sur vous votre carnet de chèques, nous avons ici une plume et de l'encre, il vous suffira de remplir une feuille de ce carnet, de la signer et de nous la remettre. Après quoi vous serez libre comme l'air.

— Vous êtes des coquins qui ne connaissez guère votre

métier, fit le jeune marquis d'une voix légèrement tremblante, car si je vous signais le bon que vous me demandez, je n'aurais, en sortant d'ici, qu'à aller chez le commissaire de police le plus voisin pour rentrer en possession de mon chèque et pour vous faire arrêter.

— Non, monsieur, vous ne ferez pas cela, dit l'impassible La-si-do.

— Pourquoi ? demanda Horace, qui le défia du regard.

— Parce que nous ne vous laisserons pas partir sans exiger votre parole d'honneur que vous ne révélerez à personne rien de ce qui se sera passé entre nous.

— Vraiment ? ricana le jeune marquis, que la colère commençait à gagner. Eh bien ! voulez-vous connaître ma réponse ?

— Je l'attends, monsieur.

— En peu de mots la voici. Il n'est pas vrai que vous m'ayez ramassé ivre-mort sur le boulevard, attendu que dans la maison où je me trouvais cette nuit, j'ai à peine soupé et je n'ai pas bu.

— Cependant, monsieur, il faut bien que ce soit la vérité, puisque vous êtes là.

— Non, ce n'est pas la vérité, riposta Horace d'une voix vibrante. La vérité est qu'aidés par un complice de bas étage, vous m'avez fait boire un narcotique quelconque, et qu'à l'aide de ce moyen grossier vous m'avez attiré dans un guet-apens depuis longtemps préparé.

— Comme il vous plaira, dit La-si-do, je n'ai pas le temps de discuter avec vous. Oui ou non, acceptez-vous la proposition que j'ai eu l'honneur de vous soumettre ?

— Et si je ne l'accepte pas, qu'adviendra-t-il ?

— Vous mourrez, monsieur le marquis.

— Ah ! c'est ainsi ? fit M. de Lizerie en se redressant. Sachez donc que je n'ai jamais tremblé devant une menace, — quand elle part de si bas surtout, ajouta-t-il en toisant avec un dédain superbe les Compagnons de la Guitare. Ah ! vous n'êtes pas seulement des voleurs, vous êtes aussi des assassins. Mes compliments, messieurs ! Mais prenez-y garde ! Si je puis m'échapper de vos mains, je vous déclare que, moi aussi, je serai sans pitié.

— Soyez tranquille, dit La-si-do en le rassurant d'un geste, vous ne nous échapperez pas. Est-ce bien votre dernier mot ?

— Le dernier, je vous le jure !

— Réfléchissez-y bien, monsieur.

— J'ai si bien réfléchi que dès à présent je vais...

En disant ces mots, il se dirigea en courant vers la fenêtre pour appeler au secours ; mais avant qu'il l'eût atteinte, les cinq Compagnons de la Guitare s'étaient jetés sur lui, l'avaient renversé sur un lit, et l'y maintenaient malgré ses efforts. Celui qui tout à l'heure tenait à la main ce mouchoir si soigneusement plié l'appliqua sur sa bouche, le bâillonna, le tout si prestement qu'Horace n'eut pas le temps de pousser un cri.

Au même instant, l'escalier gémit de nouveau, et l'on frappa vivement à la porte de la chambre.

— Allons ! emmenez-le dans la pièce voisine, et s'il a le malheur de crier...

La-si-do n'acheva pas sa phrase, mais lança à ses amis un regard significatif.

Les quatre Compagnons enlevèrent Horace, et le jetè-

rent sur un lit autour duquel ils se rangèrent dans une attitude menaçante.

La-si-do approuva d'un signe de tête, puis il tira la porte et alla ouvrir celle qui donnait sur l'escalier.

— Ah ! mamzell' Rossignol, fit-il avec son plus gracieux sourire.

Se dirigeant vers l'extrémité de la pièce, il prit celle des trois chaises qui séparait les deux lits du fond et l'offrit à la visiteuse, tandis qu'il se tenait respectueusement debout devant elle.

C'était une jeune fille qui avait dix-huit ou dix-neuf ans, brune avec de grands yeux bleus frangés de cils magnifiques, grande et bien proportionnée.

Coiffée d'un bonnet de linge, elle était habillée d'une vulgaire robe de laine noire, avec un col et des manches de toile unie, de la plus grande simplicité ; mais la toilette était si propre, — on pourrait dire si soignée, — qu'on s'étonnait presque de la voir aux environs du *Trou-Régent*.

Il y avait, en outre, tant de dignité dans sa tenue, de distinction dans ses manières, qu'elle imposait le respect et la compassion.

Au lieu de s'asseoir sur la chaise que lui offrait La-si-do, elle promena autour d'elle un regard étonné, comme si elle eût été surprise de le trouver seul.

— Eh bien ! où sont vos amis ? demanda-t-elle avec impatience. Partons-nous ?

— Pas aujourd'hui, non, mademoiselle.

— Alors, je suis libre ? dit-elle vivement.

— Pardon ! il n'est pas midi, fit observer La-si-do, et je voudrais causer un instant avec vous.

— Dépêchons-nous, dit-elle en s'asseyant brusquement.

— Il vous souvient certainement, mademoiselle, des circonstances dans lesquelles nous avons conclu le marché qui nous lie l'un à l'autre...

— Il ne m'en souvient que trop, hélas !

— Votre père, reprit La-si-do, à la suite d'une folie de jeunesse...

— A quoi bon évoquer le passé ? interrompit la jeune fille. N'ai-je pas scrupuleusement rempli les engagements que vous m'avez imposés ?

— Sans doute, mais ce n'était pas moi qui étais alors président des Compagnons de la Guitare, c'était ce pauvre Eliacin...

— Comment, c'était... ce n'est donc plus lui ?

— Depuis hier, non, mademoiselle.

— Vous l'avez expulsé de votre association ?

— Ce n'est pas nous, mademoiselle, c'est notre cornettiste.

— Qui ? M. Gustave ?

— Lui-même.

— Comment cela ?

— Ce pauvre Eliacin avait pour l'absinthe une passion malheureuse, mademoiselle ; de son côté, Gustave ne dédaignait pas cette liqueur abrutissante. Or, hier, ils étaient allés boire ensemble, suivant leur déplorable habitude, et comme, grâce à vous, leur gousset était toujours bien garni, ils avaient bu plus que de raison...

La jeune fille laissa échapper involontairement un geste de dégoût.

— Ce n'est pas tout, mademoiselle. Après avoir bu,

Eliacin et Gustave jouèrent aux cartes et se disputèrent. Des gros mots ils en vinrent aux coups, et comme Eliacin était trois fois plus fort que Gustave, il n'eut pas de peine à le terrasser. Alors il prit une bouteille vide et se mit à taper sur le malheureux. Par bonheur, il était ivre et ne lui faisait pas grand mal. Cependant la position de Gustave n'était pas tenable. Il se rappela par malheur qu'il avait dans sa poche son couteau-poignard. Il le tira, l'ouvrit et le planta droit dans le cœur du pauvre Eliacin, qui tomba pour ne plus se relever.

— Mais c'est horrible ! s'écria la jeune fille toute frémissante. Et M. Gustave, est-il mort, lui ?

— Pas tout à fait, mademoiselle. Il est à l'hôpital, d'où il ne sortira que pour aller au cimetière ou en prison...

— Assez, de grâce ! et revenons à ce qui nous occupe personnellement. C'est sans doute à la suite de cet accident que vous avez été nommé à la place de M. Eliacin. Je m'en réjouirais, si les circonstances le permettaient, car vous êtes celui qui m'a témoigné toujours le plus d'égards, et je me suis étonnée souvent que vous ayez embrassé cette carrière au moins.... singulière.

La-si-do se détourna avec un embarras manifeste.

— Mais brisons là, reprit mamzell' Rossignol, ces lugubres événements n'ont, en effet, aucun rapport avec la situation de mon père ni avec la mienne.

— Oh ! pardon, fit La-si-do, qui recouvrait tout son aplomb. A la suite de l'accident que je viens de vous raconter, on a fort épilogué hier soir, et tout le monde est tombé d'accord qu'Eliacin avait fait un marché de dupe en n'exigeant de vous qu'une année d'assistance, ainsi que je l'avais demandé en votre nom.

— Un siècle, voulez-vous dire ! s'écria la jeune fille avec angoisse.

— Je conçois que vous ayez trouvé le temps long, mademoiselle, cependant nous avons pensé qu'il était logique d'exiger de vous que vous nous prêtassiez votre concours pendant six mois encore.

— Six mois encore d'un supplice semblable ! dit la jeune fille en bondissant de son siége. Jamais, monsieur !

— Avouez pourtant que le secret dont nous sommes maîtres a une certaine valeur.

— Eh ! s'il n'en avait pas, croyez-vous que je me serais faite votre esclave ?

— Non sans doute ; mais comme Eliacin est mort, il nous serait facile, si nous voulions nous abaisser jusqu'au mensonge, de prétendre que nous ignorons si votre traité était d'un an ou de dix-huit mois...

— Mais vous le savez tous ! se récria la pauvre enfant. N'est-ce pas vous qui l'avez pour ainsi dire dicté?...

— Je m'en souviens, oui, mais où sont les preuves de ce traité ?

— Dans ma loyauté, monsieur, répondit fièrement la jeune fille.

— C'est quelque chose assurément, mais il n'y a rien d'écrit.

— Voyons, ce n'est pas sérieux, fit mamzell' Rossignol avec égarement. Quand je suis venue au milieu de vous, ainsi que vous l'exigiez, quand, par un reste de respect pour le nom que je porte, vous m'avez affublée du surnom de Rossignol que je dois au charme fatal d'une voix maudite, ne saviez-vous pas tous que trois fois par semaine et pendant seulement une année je me condam-

nais de mon plein gré au supplice que vous m'avez fait endurer ? Eh bien ! cette année expire aujourd'hui à midi. J'ai payé ma dette. Je redeviens par conséquent libre et maîtresse vis-à-vis de vous du secret terrible que vous avez surpris. Est-ce vrai, monsieur La-si-do ? Répondez.

— Je ne dis pas que ce ne soit pas vrai, mademoiselle, je soutiens seulement qu'il est toujours temps de revenir sur un engagement dont aucun écrit n'a limité la durée.

— Est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? dit la jeune fille en le regardant en face. Mais ce serait infâme de votre part, monsieur ! Et vous avez beau faire, vous n'êtes pas si cruel que vous voudriez le paraître. Depuis que je partage votre existence nomade, je n'ai pas été sans vous étudier les uns et les autres. Or, si vos compagnons sont des gens communs et grossiers, vous êtes, vous, un esprit fin. Vous êtes surtout un excellent musicien. Vous n'avez ni les mêmes manières ni le même langage que ceux qui vous entourent. Comment êtes-vous tombé si bas ? Je ne veux pas le savoir ; mais il est impossible que vous ayez complétement oublié votre passé. Vous aviez peut-être une femme, des enfants, en ce temps-là... A coup sûr, vous avez eu un père, une mère, une famille... Ils sont morts peut-être... Eh bien ! au nom du souvenir béni qu'ils vous ont laissé, montrez-vous juste envers moi et avouez que ce que j'ai fait depuis un an dépasse tout ce dont les forces d'une femme comme moi sont capables.

La-si-do s'était détourné pour essuyer une larme furtive.

— Ah ! s'il ne s'agissait que de moi... soupira-t-il.

— Vous me rendriez ma liberté, n'est-ce pas ?

— Certes, répondit le musicien. Malheureusement je ne suis pas maître de faire ce que je voudrais. En acceptant la présidence de notre association, j'ai pris l'engagement de défendre les intérêts de mes associés. Or, en ce moment surtout, pour des raisons que je ne puis pas vous faire connaître, nous avons plus que jamais besoin de vous, mademoiselle. Vous êtes pour ainsi dire notre sauvegarde, notre pavillon. Le talent immense que vous possédez, le parfum d'honnêteté que vous exhalez sont pour nous autant de garanties auxquelles il nous est impossible de renoncer.

— Mais ce serait un déni de justice, monsieur. Vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai parce que j'y suis contraint, mademoiselle. Tout ce que je puis vous promettre, c'est d'abréger autant que cela sera possible la durée de cette nouvelle épreuve.

— Ainsi rien ne vous fera changer de résolution ? demanda la jeune fille.

— Rien, à mon grand regret, répondit La-si-do.

Elle se leva, indignée. Son œil brilla d'un éclair farouche. Elle n'éclata pas cependant. Elle essuya avec son mouchoir un petit flocon d'écume qui monta jusqu'à ses lèvres avec un sanglot.

— Fort heureusement j'avais prévu le cas, dit-elle avec une apparente tranquillité.

— A la bonne heure ! fit La-si-do. J'étais bien sûr que vous vous rendriez à tant de bonnes raisons.

— Vous vous abusez étrangement, monsieur. Je vous ai dit que je ne consentirais jamais à endurer plus longtemps l'intolérable supplice auquel vous voulez me vouer

encore. Je ne m'y résignerai donc pas, j'y échapperai, voilà tout.

— Comment ! dit le musicien décontenancé. Vous souffrirez que nous nous servions de l'arme que nous avons entre les mains ?

— Non, je ne vous donnerai pas cette peine, répondit dédaigneusement la jeune fille.

— Alors, que ferez-vous ?

— Je me tuerai, dit-elle sans emphase. Ici même, sous vos yeux.

En même temps elle tira de son corsage un poignard, dont la lame aiguë s'éclaira d'une lueur sinistre.

— Je saurai bien vous en empêcher ! s'écria La-si-do qui voulut s'élancer en avant.

— Si vous faites un pas de plus, je suis morte, dit-elle en appuyant sur sa poitrine la lame du poignard.

Au même instant, on entendit dans la chambre voisine des cris étouffés et le bruit d'une lutte violente.

— Qu'est cela ? fit-elle en prêtant l'oreille.

— Rien... balbutia le musicien. Nos amis qui s'amusent sans doute.

Mais les cris et le bruit de la lutte retentirent de nouveau.

Elle courut aussitôt vers la porte de communication et, par le judas qui s'y trouvait, jeta dans la chambre voisine un regard rapide.

— Lui ! s'écria-t-elle en se retirant vivement en arrière, lui ici !

Déjà La si-do avait laissé tomber ses bras avec découragement, quand il entendit l'exclamation poussée par la jeune fille.

— Tiens! murmura-t-il, elle connaît le marquis de Lizerie! Mais alors tout n'est pas perdu.

Et il recouvra sur-le-champ l'impassible sang-froid dont il avait fait preuve.

— Ainsi, reprit-il, vous refusez d'accepter la transaction que je vous proposais?

— Je refuse, répondit-elle, non plus avec la même énergie, mais avec une sorte de terreur.

— En ce cas, mademoiselle, que le malheur dont vous me menaciez tout à l'heure retombe sur votre tête!

— Quel malheur? demanda la jeune fille affolée d'épouvante.

— Ne parliez-vous pas de vous tuer?

— Ah! plût au ciel que je l'eusse fait avant d'avoir vu...

Elle s'arrêta, ne voulant pas trahir les appréhensions qui la dévoraient.

Le vieux musicien eut un sourire de pitié.

— Tenez, mademoiselle, reprit-il, je crois que nous pouvons nous entendre.

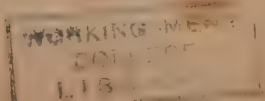
— Jamais! protesta-t-elle avec un reste d'énergie.

— Je l'espère pourtant, continua La-si-do. Vous connaissez le marquis de Lizerie?

— Ah! fit-elle imprudemment, vous savez qu'il se nomme... Non, non, corrigea-t-elle aussitôt en s'apercevant de sa maladresse, je ne le connais pas.

— Alors, pourquoi vous être reculée si précipitamment quand vous l'avez aperçu?

— Parce que j'ai eu peur, répondit-elle, sincèrement cette fois; parce que j'ai deviné qu'il se passait ici des choses...



— Dont votre imagination vous exagère singulièrement la portée, interrompit sèchement le musicien. Voulez-vous savoir ce qui se passe ? Je vais vous l'apprendre.

M. de Lizerie, que nous ne connaissions nullement, que le hasard seul avait jeté sur nos pas, s'est mis en tête que nous étions de malhonnêtes gens et a parié avec un de ses amis qu'il nous ferait arrêter.

— Que vous importe ? répliqua mamzell' Rossignol. Qu'avez-vous à craindre ?

— Tout, mademoiselle. Des pauvres diables de notre espèce ne pèsent pas lourd dans la balance de la justice. Le moins que nous ayons à redouter c'est trois mois de prison, car, alors même que notre innocence serait proclamée, nous n'en subirions pas moins l'inévitable prévention. Or nous ne voulons pas, pour un caprice d'écervelé, nous exposer à un semblable désagrément. Nous avons donc fait venir ici, par un moyen ingénieux, le marquis de Lizerie, et nous lui avons intimé l'ordre de cesser contre nous toute tentative du genre de celle qu'il a entreprise. Nous exigions de lui sa simple parole d'honneur qu'il renoncerait à nous poursuivre sans motifs. Non-seulement il a refusé, mais il nous a menacés de nouveau. Il a résisté, il a crié, nous avons été forcés de le réduire au silence. Quel est le plus coupable en cette affaire ? Je vous le demande.

— Mais qu'allez-vous faire de lui ? dit la jeune fille, sans répondre directement à la question qui lui était posée.

— Cela dépend, mademoiselle... S'il jure, il est libre ; sinon nos camarades sont fermement décidés à le garder prisonnier.

Le vieux musicien avait débité cette histoire avec une indignation si parfaitement jouée, que la jeune fille en fut parfaitement dupe.

La-si-do vit qu'elle hésitait.

— Eh bien ! lui proposa-t-il, puisque vous connaissez ce jeune homme, voulez-vous nous aider à lui arracher ce serment ? Désirez-vous que je vous conduise auprès de lui ?

— Non pas ! répondit-elle avec effroi.

— Alors, cherchons une autre combinaison.

— Y en a-t-il d'autres ?

— Sans doute, mais répondez-moi sans détour. Songez-y bien, mademoiselle, il y va de la vie d'un homme !

— Parlez donc, fit-elle avec accablement.

— Désirez-vous beaucoup que le marquis soit libre ?

— Beaucoup, répondit-elle.

— Et vous sentez-vous, pour le sauver, capable d'un nouveau sacrifice ?

— Certes. S'il ne s'agit que d'un peu d'argent...

— Y pensez-vous ? se récria La-si-do avec une dignité parfaitement jouée.

— Alors que voulez-vous de moi ?

— Rien de plus que ce que je vous demandais tout à l'heure, mademoiselle.

— Quoi ! vous exigez que je paye sa rançon au prix de six mois d'un nouvel esclavage !

— Je ne puis faire autrement, dit le vieux musicien. De toute nécessité il faut, pour obtenir d'eux la liberté du marquis, que j'offre à mes compagnons une compensation suffisante.

— Jamais, monsieur, jamais ! protesta la jeune fille avec force.

— Alors, mademoiselle, rien n'est changé à notre situation réciproque depuis le moment où vous êtes entrée ici. Vous avez le droit de rompre l'engagement que vous aviez pris envers nous, comme nous avons le droit de faire ce que bon nous semblera du secret dont nous sommes maîtres.

— Quoi! vous persistez encore à me menacer de le divulguer?

— C'est vous qui m'y contraignez, mademoiselle, fit hypocritement le vieux musicien.

Les tortures de la pauvre enfant étaient si violentes, qu'elle regagna sa chaise en chancelant et s'y laissa tomber en poussant un sourd gémissement.

— Réfléchissez-y bien, mademoiselle, poursuivit le vieux musicien. Si vous repoussez ma proposition, vous perdez votre père, M. de Lizerie et le bénéfice de l'année que vous nous avez déjà sacrifiée ; si vous l'acceptez, vous sauvez tout à la fois.

Elle écoutait, hésitante et sans force contre les dangers qu'on lui signalait.

— Tenez, reprit La-si-do, je veux faire quelque chose en votre faveur, car, je vous le jure, vous m'intéressez au dernier point. Au lieu des six mois que m'avaient chargé d'exiger mes compagnons, voulez-vous leur en accorder trois ? Je réponds d'obtenir leur consentement et de pouvoir vous rendre alors le papier qui est entre nos mains.

— Vous me le promettez?

— Je m'y engage solennellement, répondit le musicien.

Elle reculait encore. Deux grosses larmes avaient fini par couler sur ses joues pâlies.

— Songez, fit observer La-si-do, que chaque minute de retard ajoute aux souffrances de notre prisonnier.

— J'accepte, dit-elle, en se levant d'un bond; mais prenez-y bien garde ! ajouta-t-elle avec une énergie farouche. Si vous ne tenez pas votre promesse, cette fois...

— Ne craignez rien, mademoiselle.

Le vieux musicien s'inclina devant elle et passa dans la pièce voisine où se trouvait le marquis de Lizerie.

A demi suffoqué déjà par le bâillon qui lui fermait la bouche, celui-ci reposait inanimé sur le lit où on l'avait jeté.

— Que s'est-il donc passé? demanda le vieux musicien.

— Rien, sinon que ce jeune homme a le diable au corps. Il a voulu s'échapper, il a brisé ses liens ; nous avons eu toutes les peines du monde à le maintenir.

— Pourtant vous avez réussi, je le vois.

— Ah ! dame... cette fois, nous avons serré un peu plus fort.

— Vous avez bien fait. A présent, détachez-le.

Les quatre Compagnons obéirent, sans trop comprendre ce qu'exigeait d'eux leur président.

Le vieux musicien prit son mouchoir, alla le tremper dans le pot à l'eau et se mit à bassiner les tempes du marquis.

Au bout de quelques secondes, M. de Lizerie ouvrit les yeux.

— Monsieur, lui dit La-si-do, nous allons probablement nous entendre, car, à présent, je n'ai plus rien à

vous demander, sinon votre parole d'honneur que vous garderez un silence absolu sur les événements qui se sont accomplis depuis le moment où vous êtes entré ici.

— Ah ! vous avez déjà peur, fit Horace. Vous ne parlez plus de rançon.

— Votre rançon est payée, monsieur.

— Payée ! Par qui?

— Par une femme.

— Et elle a versé pour moi cinquante mille francs ?

— Non, mais l'équivalent de cette somme.

— Voilà qui est original ! fit Horace en se redressant. Et me sera-t-il permis de vous demander quelle est cette femme?

— Oui, mais il ne m'est pas permis de vous répondre.

— Quoi ! sans me connaître, sans mettre à sa générosité aucune condition restrictive, cette personne...

— Pardon, monsieur, elle en a mis une.

— A la bonne heure, dit le marquis avec un sourire. Je savais bien que cela ne pouvait pas finir ainsi chez des gens de votre espèce. Et cette condition, quelle est-elle?

— La parole que je vous demandais il n'y a qu'un instant.

— Et si je la refusais, comme j'ai refusé tout à l'heure de vous souscrire le chèque que vous vouliez m'extorquer ?

— Toutes choses resteraient en l'état, monsieur; mais je vous crois trop galant homme pour résister à un désir formulé par une jeune et jolie femme.

— Ah ! elle est jeune et jolie?

— Comme les amours.

— Et elle me connaît ?

— Probablement.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir ?

— C'est impossible. Elle est partie.

— Se fiant à votre promesse ?

— Et sachant que nous la tiendrions scrupuleusement, oui, monsieur. La preuve, c'est que, depuis son départ, vos liens sont tombés et que vous seriez déjà loin d'ici si vous le vouliez.

Horace se taisait.

— Est-ce bien vrai ce que vous me dites là ? demanda-t-il enfin.

— Je vous le jure! affirma le vieux musicien.

Le jeune marquis hésitait toujours.

Enfin, son caractère aventureux et sa bonne humeur l'emportèrent sur la crainte de paraître céder à une pression quelconque.

— Ecoutez, dit-il, j'accorde à cette belle inconnue ce qu'elle exige ; mais je tiens essentiellement à ce que vous attestiez que je ne recule pas devant vos menaces. C'est pour elle, pour elle seule, entendez-vous bien? que je consens à me taire.

— Nous lui répéterons littéralement vos moindres paroles, monsieur.

— Alors..., fit Horace avec effort, je vous donne ma parole d'honneur de ne rien révéler à personne du méchant tour que vous avez voulu me jouer.

— Vous êtes libre, monsieur de Lizerie, fit le vieux musicien.

Ses compagnons se regardaient stupéfaits, non moins intrigués que le marquis lui-même de la conversation qu'ils venaient d'entendre.

Sans y prendre garde, La-si-do se leva pour ouvrir à M. de Lizerie la porte de la chambre voisine et pour l'accompagner jusqu'au seuil de l'escalier.

Au moment où il traversait la première pièce, Horace aperçut une femme accroupie sur une chaise, la tête appuyée dans sa main. Elle tenait un mouchoir dans lequel son visage disparaissait tout entier.

Il s'arrêta un moment pour la contempler.

La femme était jeune ; on le devinait à ses formes élégantes et à la souplesse de sa taille. Etait-elle jolie ? Il était impossible de s'en assurer. Etait-ce cette femme qui s'était portée caution pour lui ?

Horace allait s'élancer vers elle, quand il jeta les yeux sur le costume qu'elle portait. Il s'arrêta. Quelle apparence qu'une femme ainsi vêtue connût le marquis de Lizerie ? Non, cette femme était tout simplement une complice des misérables auxquels il venait d'échapper.

De son côté, elle ne fit pas un mouvement.

Horace passa outre et s'éloigna.

Ce fut avec un plaisir réel qu'il aspira les premières bouffées d'air que la porte, en s'ouvrant, laissa pénétrer dans la chambre, et qu'enfin il s'élança dans la rue.

Derrière lui, La-si-do referma la porte et rentra.

Les Compagnons de la Guitare l'avaient suivi dans la première chambre et considéraient curieusement mamzell' Rossignol.

Elle avait laissé tomber le mouchoir qui lui couvrait le figure et écoutait anxieusement le bruit des pas d'Horace qui descendait l'escalier.

Quand ce bruit eut cessé, elle se leva de sa chaise, en proie à une colère sourde et trop longtemps contenue.

— Ecoutez, dit-elle, en s'adressant aux cinq individus qui l'entouraient. J'ai consenti, pour sauver les jours menacés de celui qui sort d'ici, à prolonger pendant trois mois encore le supplice auquel vous m'avez condamnée ; mais, je vous en préviens, ce délai passé, j'entends reconquérir à mon tour ma liberté, sans qu'aucune récrimination tardive de votre part puisse rien changer à ce qui reste définitivement conclu entre nous.

— Ah ! j'y suis, dit l'Efflanqué. L'inconnue qui a payé la rançon de ce beau monsieur, c'est vous, mamzell' Rossignol.

— Oui. Donc, comptez sur moi pendant trois mois encore, aux mêmes conditions que par le passé. Je tiendrai ma parole, vous n'en doutez pas. Vous, tenez la vôtre, je vous y engage, car, ce délai expiré, si vous y êtes infidèles, et si vous ne me rendez pas le papier maudit dont le hasard vous a rendus maîtres, j'irai droit au parquet, j'y raconterai ce que je viens de voir et j'invoquerai le témoignage de M de Lizerie. Il est trop juste, enfin, que le silence de l'un assure le silence de l'autre.

— Soyez tranquille, mademoiselle, dit La-si-do.

— Eh bien ! partons, fit résolûment la jeune fille.

— Non. Pas aujourd'hui, je vous l'ai dit, mademoiselle. La mort d'Eliacin, la captivité de Gustave, nous causent certaines inquiétudes que je ne puis... que vous ne pouvez pas comprendre.

— Alors je puis me retirer ?

— Oui, mademoiselle, mais dans deux jours....

— Dans deux jours, à sept heures du matin, je serai ici, promit mamzell' Rossignol.

II

TROIS VRAIS AMIS

Horace s'était éloigné d'un pas tranquille.

En route, il essayait de rappeler ses souvenirs.

Comment s'était-il trouvé, à sept heures du matin, dans le taudis des Compagnons de la Guitare?

La veille, il était allé au bal chez une fille en renom, qui se faisait appeler madame de la Gautherie, et qui jadis avait été polisseuse dans le quartier du Marais.

Dans le monde interlope dont elle était un des astres les plus brillants, elle était plus connue sous le nom de Cerisette que sous celui de madame de la Gautherie.

Elle devait ce surnom galant à une bouche petite et rieuse, dont les lèvres rebondies étaient rouges comme des cerises.

Chez elle, comme chez toutes les filles galantes, la société était on ne peut plus mêlée. A côté des plus grands

noms de la noblesse française, figuraient quelques gros banquiers, voire même de vulgaires entrepreneurs. Deux ou trois artistes à peine se montraient dans le salon de la pécheresse.

Quant au personnel féminin, il se composait naturellement de tout ce que la lie de Paris et de la province fournit chaque jour à la prostitution.

Horace cherchait parmi tous ces personnages où pouvait être le complice des compagnons de la Guitare. Il ne trouvait pas.

Tout à coup il se souvint qu'au moment où l'on venait de quitter la table, vers trois heures du matin, un domestique était venu lui offrir un verre de champagne, un seul, sur un plateau.

— Tiens! il n'y en a donc que pour moi? avait dit Horace étonné.

— C'est madame qui vous l'envoie, répondit le domestique.

Horace avait vidé le verre d'un seul trait. Il se rappelait même, à présent, avoir remarqué que ce champagne avait un goût singulier.

Quel était ce domestique? Horace ne l'avait jamais vu chez Cerisette.

Précisément Cerisette demeurait rue de Milan. Horace passait presque sous ses fenêtres pour rentrer chez lui.

La pensée lui vint de s'assurer de la vérité. Il franchit la porte cochère et gravit le premier étage.

Quoiqu'il fût à peine huit heures du matin, les domestiques étaient sur pied et mettaient en ordre l'appartement.

Cuisinière, femme de chambre et valet de pied poussèrent un cri d'étonnement en apercevant Horace.

— Est-ce que monsieur le marquis veut voir madame? demanda la femme de chambre.

— Non, répondit-il. Dites-moi seulement s'il n'y a pas chez votre maîtresse d'autres domestiques que vous trois?

— Pas d'autres, monsieur le marquis.

— Quel est donc alors le domestique qui nous a servis pendant le souper?

— C'est un maître d'hôtel que le glacier de madame lui avait envoyé.

— Et ce glacier demeure?

— A deux pas d'ici, rue d'Amsterdam.

— Bien, c'est tout ce que je voulais savoir, fit Horace qui avait descendu déjà trois ou quatre marches de l'escalier et qui disparut aussitôt.

De la rue de Milan à la rue d'Amsterdam il n'y a qu'un pas.

Horace se rendit chez le glacier.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez servi hier des rafraîchissements chez madame de la Gautherie?

— Oui, monsieur.

— Et vous lui avez fourni également un maître d'hôtel?

— Qu'elle m'avait demandé, c'est vrai.

— Cet homme est-il attaché à votre maison?

— Non, monsieur.

— Savez-vous qui il est, où il demeure?

— Ma foi! non.

— Doit-il revenir?

— C'est probable, car il n'a pas touché le prix convenu.

— Il est étrange, avouez-le, dit Horace, que vous ne connaissiez pas mieux les individus que vous employez.

— Vous avez raison, monsieur; mais nous sommes tellement débordés pendant la saison des bals, qu'il nous est matériellement impossible de satisfaire avec notre simple personnel à tous les besoins de nos clients.

— C'est bien, dit le marquis. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, monsieur.

Il salua et s'en alla.

Il était écrit qu'il ne saurait rien. Évidemment cet homme ne reparaîtrait pas chez le glacier, dont il avait trompé la crédulité.

Donc cet homme était le complice des Compagnons de la Guitare.

Comment ces coquins avaient-ils appris qu'il y avait bal chez Cerisette? que le marquis de Lizerie y allait et qu'il était assez riche pour payer une rançon de cinquante mille francs? Voilà ce qui demeurait pour le jeune élégant un mystère impénétrable.

Quelle était la femme qui l'avait arraché sain et sauf des mains de ces misérables? Autre mystère non moins impénétrable que le premier.

Horace ne chercha pas davantage pour le moment. D'ailleurs, il avait promis de se taire.

Il était exténué de fatigue quand il arriva chez lui.

Son valet de chambre était debout et attendait.

— Comment! vous êtes là, André? s'écria le marquis étonné.

— Oui, monsieur. Je savais que monsieur allait au bal, puisque j'avais préparé son costume de soirée hier, je l'ai attendu comme à l'ordinaire. Lorsque, vers quatre heures du matin, j'ai vu que monsieur le marquis ne revenait pas, j'ai pensé que le souper se prolongeait un peu.

— Oui, vous avez raison, il s'est étrangement prolongé, le souper, fit Horace avec amertume. Aussi j'ai besoin de repos. Allez donc vous coucher et n'entrez pas dans ma chambre avant que je vous aie sonné.

— Monsieur ne se rappelle donc pas qu'il a invité deux de ses amis à déjeuner?

— Qui donc?

— Messieurs Miral et Landry.

— Ah! c'est vrai. J'ai perdu la tête, décidément. Eh bien! à onze heures précises vous viendrez me réveiller.

Horace le congédia du geste et regagna sa chambre.

L'appartement occupé par le marquis de Lizerie était situé au premier étage de la rue de la Ville-Lévêque.

Tout ce que l'ébénisterie ancienne et moderne a inventé de plus pur comme ligne, de plus élégant comme forme, de plus riche et plus sobre à la fois comme ornementation, se trouvait réuni dans ce paradis mondain.

Chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, bronzes, faïences, verreries de tous les temps et de tous les pays, étaient répandus à profusion partout où ils avaient pu prendre place.

Ce n'était plus un appartement, c'était un musée. Encore, n'est-ce pas le mot véritable, car dans les musées la confusion naît presque inévitablement de l'accumulation des richesses.

Or, ici, toute chose était placée de manière à en faire ressortir les moindres beautés, sans nuire aux autres magnificences qui l'entouraient.

Cela n'étonnera personne quand on saura qu'Horace avait reçu une éducation solide, possédait une instruction

réelle, et surtout avait reçu de la nature le don particulier du goût le plus sûr et le plus éclairé.

Ajoutons qu'il avait deux cent mille francs de rentes, qu'il vivait avec la plus grande simplicité et que, depuis six ans, le plus clair de ses revenus avait été employé à l'embellissement du nid qu'il s'était choisi.

Quoiqu'il eût chevaux et voitures, il aimait beaucoup sortir à pied. Ses promenades de curieux et de collectionneur l'avaient entraîné parfois dans des quartiers impossibles, mais, parfois aussi, lui avaient permis de faire des découvertes précieuses.

Malgré ce besoin de vagabondage, il n'avait pas voulu s'éloigner des boulevards, ni se loger dans un hôtel qui l'aurait rejeté aux extrémités de Paris, et dans lequel il aurait vécu à peu près seul, puisqu'il était garçon et ne tenait aucunement à faire parler de lui.

Sa modestie avait pour cela des raisons sérieuses. Son père s'était autrefois ruiné par ses folles prodigalités. A la mort du marquis, Horace s'était trouvé dans une position voisine de la misère, puisque, toute liquidation faite, il ne lui était pas resté plus de trente mille francs nets de la succession paternelle.

Il avait dix-sept ans à cette époque.

Le notaire, qui avait été nommé exécuteur testamentaire du marquis, plaça ses fonds en rentes sur l'État, et, d'accord avec l'oncle d'Horace, qui avait été déclaré tuteur, fit faire au jeune adolescent sa dernière année de collége.

A dix-huit ans, Horace était maître absolu de lui-même.

Son oncle, le comte de Lizerie, le laissa libre de choi-

sir la carrière qu'il voulait embrasser, Horace étudia le droit, sachant que le diplôme de docteur est la clef d'une foule de positions enviables.

Le comte le fit émanciper, afin sans doute de n'avoir plus à s'occuper de lui, et regagna l'Anjou, qu'il habitait, après lui avoir souhaité toutes les prospérités imaginables.

C'était bien un peu cruel pour un oncle, mais le comte était un ultramontain fieffé et n'avait jamais pu s'entendre avec son frère, dont la dissipation et les excentricités étaient pour lui un sujet perpétuel de scandale.

Horace avait naturellement hérité de cette antipathie du comte pour le feu marquis.

D'ailleurs le comte avait une famille, des enfants, qu'il ne se souciait pas de mettre en rapports avec un jeune vaurien qui, disait-il, « avait nécessairement les mêmes idées que son père en matière de religion. »

Il n'invita donc pas une seule fois Horace à venir voir son cousin et sa cousine, qui avaient à peu près le même âge et qui s'ennuyaient mortellement au fond du magnifique domaine où la prudence paternelle les laissait croupir.

Horace, de son côté, ne fit rien pour se rapprocher d'une famille qui le fuyait si ostensiblement.

Pendant quatre ans il travailla et vécut... nous saurons comment. Puis, un beau jour, alors qu'il venait de conquérir, à force de travail et de privations, son diplôme de docteur en droit, il lut dans le *Petit Journal* le récit épouvantable, et très-dramatiquement raconté du reste d'un naufrage du transatlantique anglais *The Fly*, qu

vait péri corps et biens dans la traversée de New-York Liverpool.

A la suite de ce sinistre maritime figuraient les noms les passagers que la mer avait engloutis.

Ce ne fut pas sans une stupeur profonde qu'Horace lut es quatre noms suivants :

Le comte Albert de Lizerie ;

La comtesse de Lizerie ;

Le vicomte Jean-Marie-Robert de Lizerie ;

Mademoiselle Pernelle-Fernande de Lizerie.

Il n'y avait pas de confusion possible. Ces quatre noms taient bien ceux de son oncle, de sa tante, ainsi que de es cousin et cousine.

Le cœur douloureusement oppressé, Horace partit le our même pour l'Anjou et se rendit au château qu'habi- aient ses parents.

Le château était vide !

Horace se renseigna et apprit que le comte, tourmenté lepuis deux ans par sa femme et ses enfants pour sortir les éternelles limites de son parc, avait enfin cédé à leurs lésirs.....

Seulement, au lieu de les conduire à Paris, qu'il consi- dérait comme une ville maudite, il avait résolu de les em- mener en Amérique, sous prétexte que ce voyage serait beaucoup plus intéressant et infiniment plus profitable à tous les points de vue.

Il était donc parti pour Saint-Nazaire, en annonçant que son voyage durerait six mois environ, et qu'il comptait revenir par l'Angleterre.

Du jour au lendemain, par suite d'une catastrophe qu'Horace était à cent lieues d'avoir jamais pu prévoir,

il se trouva donc héritier de l'immense fortune de son oncle. C'était un coup du sort, un de ces événements inattendus qui déconcertent les caractères les mieux trempés.

Horace faillit devenir fou, non pas de joie, car on ne passe pas impunément sur quatre cadavres pour aller recueillir une succession, mais fou de surprise. Et sa surprise ne fit que s'accroître, à mesure que les renseignements affluèrent, car il se trouvait en présence du chiffre fabuleux de quatre millions!

Pendant longtemps il ne put s'empêcher de songer que c'était au prix de quatre existences qu'il avait acquis sa fortune. Puis, peu à peu, ces idées lugubres s'effacèrent et il s'habitua doucement au fardeau de sa richesse.

Il avait ce que l'on appelle « un heureux caractère. » Toujours gai et de bonne humeur, simple jusque dans l'opulence, prêt à rendre service à ceux qu'il aimait, ne se laissant dominer par aucune passion, dépensant indifféremment aux quatre coins de Paris son or, son temps et sa jeunesse, il n'avait pas heurté du pied le plus mince caillou sur la route unie qu'il parcourait depuis six années.

Souverainement élégant, mis avec cette correcte sobriété du véritable *gentleman* qui ne se laisse emporter à aucune des sottes extravagances de la mode, il était un véritable modèle de tenue et de distinction.

Il n'avait que trois chevaux dans son écurie, mais ils étaient irréprochables, et le plus difficile des spécialistes n'aurait pas trouvé un mot à redire à ses attelages.

Son personnel de domestiques était assez nombreux. Il se composait d'une cuisinière, d'une lingère, d'un valet

de chambre, d'un cocher et d'un garçon d'écurie. Il était très-aimé d'eux pour sa gaieté et sa générosité. Aussi était-il parfaitement servi.

André ne se coucha pas, ainsi que le lui avait permis Horace. A onze heures précises, il entra dans la chambre de son maître.

Celui-ci ne put s'empêcher de pousser un long bâillement.

— Ah! c'est dommage, soupira-t-il, je dormais si bien!

Il sauta lestement en bas du lit.

— Ces messieurs ne sont pas encore arrivés? demanda-t-il.

— Oh! monsieur le marquis a une bonne demi-heure devant lui, fit André. Ces messieurs sont l'exactitude même. A onze heures et demie précises, ils sonnent à la porte. Depuis six ans que j'ai l'honneur de servir monsieur le marquis, je ne les ai jamais vus arriver une minute en retard.

Sa toilette achevée, Horace s'était rendu dans un petit salon qui lui servait de fumoir, et qui était tendu d'étoffe du Levant. La Perse, l'Egypte, l'Arabie, l'Afrique et le Maroc avaient, chacun pour sa part, contribué à la formation de cette sorte de caravansérail. Meubles incrustés de nacre, armes finement damasquinées, bijoux en filigrane d'or et d'argent, narguillés somptueux, grès, potiches et faïences du onzième siècle, s'éclairaient tour à tour de reflets multicolores et donnaient à cette pièce une gaieté extraordinaire. On aurait juré que ces divers objets avaient conservé un rayon du soleil éclatant qui les avait vus naître.

A peine y était-il entré, que Miral et Landry étaient introduits par le valet de chambre.

Horace courut à leur rencontre, et leur tendit les mains avec une effusion qui témoignait du plaisir que lui causait leur présence.

Ces jeunes gens, car ils étaient jeunes aussi et n'avaient guère moins d'un ou deux ans que M. de Lizerie, n'étaient pourtant pas de son monde, ou du moins n'en avaient pas les allures.

Quoique très-convenablement mis et de manières fort distinguées, ils n'avaient point cette suprême élégance qui caractérisait le jeune marquis.

— Enfin, vous voilà ! s'écria Horace en les apercevant. Mon Dieu ! que ces dimanches d'hiver sont longs à venir !

— Oui, fit Landry, il est grand dommage que nous n'ayons pas comme toi trois ou quatre millions ! Cela nous permettrait de te voir plus souvent.

— Que veux-tu !... répliqua Adrien. Tout le monde ne peut pas être riche...

— Tandis que tout le monde peut être amoureux, dit gaiement Horace. Tu ne veux donc pas donner ta sœur à Landry ?

— Pas encore, répondit Adrien ; mais qu'il se rassure, cela ne tardera pas.

Puis, détournant aussitôt la conversation :

— Et toi, demanda-t-il à Horace, vas-tu mourir aussi dans la peau d'un vieux garçon ? Tu as vingt-huit ans, il me semble...

— Et tu vas bientôt attraper la trentaine, fit Landry en hochant la tête.

— Que devient donc ton mariage avec mademoiselle de Cornalis? interrogea Adrien.

— Il tient toujours.

— Mais tu n'as pas demandé sa main?

— Je n'ai pas encore eu le temps.

— Quelle plaisanterie ! fit Landry. Quel scrupule t'arrête donc? Ne trouves-tu pas qu'Isabelle soit assez jolie ?

— Elle est fort belle, au contraire; mais les statues sont belles aussi et... on ne les épouse pas.

— Une statue ! qui? Isabelle de Cornalis ? se récria Adrien. Pour le coup, mon cher, je ne suis pas de ton avis. Je l'ai vue, je lui ai parlé, je l'ai entendue, et j'affirme que cette jeune fille a une âme.

— Qu'elle me cache avec le plus grand soin, car plus elle va, plus elle se montre glaciale envers moi.

— Pas possible !

— Tenez, dit Horace, puisque nous avons entamé ce chapitre-là, traitons-le à fond. Je vais tout vous dire.

— Nous écoutons, firent curieusement les deux jeunes gens.

— Il y a deux ans environ, reprit Horace, j'étais absolument de votre avis. A mes yeux, Isabelle n'était pas loin d'être la femme qu'il me fallait. Non-seulement elle était belle, mais elle tenait de sa mère les traditions des grandes manières et avait tout ce qu'il faut pour devenir une véritable maîtresse de maison.

Si, à cette époque, mademoiselle de Cornalis avait été en âge de se marier, j'aurais sur-le-champ demandé sa main à son père, qui me l'aurait certainement accordée.

Malheureusement Isabelle n'avait alors que seize ans

et demi. Je crus plus prudent d'attendre, afin que femme et caractère fussent complétement formés.

Néanmoins je me montrai plus assidu chez son père, et peut-être n'aurais-je point attendu que ses dix-huit ans fussent révolus, si un grand changement ne s'était opéré en elle quelques mois après.

Au lieu de la jeune fille vive, espiègle, rieuse, que j'avais toujours connue, je me trouvai tout à coup en face d'une personne grave, presque triste, qui sembla prendre à tâche de rompre avec la familiarité dans laquelle nous vivions autrefois.

Je n'y fis pas grande attention tout d'abord, puis je m'en étonnai. Je voulus redoubler de soins auprès d'elle, elle devint de marbre et me tint à distance à l'aide de ces grands airs qui imposent et qu'elle sait si bien prendre quand elle veut.

Je pensais qu'il ne s'agissait que d'un caprice et que cela ne durerait pas. Je me trompais. Régulièrement, je me heurtai à cette froideur hautaine, qui avait succédé subitement à sa grâce, à son enjouement. J'essayai de la combattre encore, je fus vaincu. Mademoiselle de Cornalis était passée pour moi à l'état de statue. La politesse la plus rigoureuse, la réserve la plus extrême, présidèrent dès lors à nos entretiens.

Je me décourageai, j'en conviens. Nos entretiens devinrent moins longs, mes visites moins fréquentes, si bien qu'aujourd'hui j'en suis arrivé à ne plus aller qu'une fois par semaine chez M. de Cornalis.

— Et le père, lui, a-t-il changé ? demanda Adrien.

— Du tout. Il est toujours le même vieillard faible et usé qu'il était il y a un an.

— Il ne t'interroge pas ? Il ne te presse pas d'épouser sa fille ?

— Il ne m'en ouvre pas la bouche.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a trop de bonnes raisons pour se taire.

— Tu les connais ?

— Je les soupçonne.

— Peux-tu nous les communiquer ?

— Sans doute ; mais cela nous ferait remonter un peu haut, et l'heure du déjeuner approche.

— Où cela nous conduirait-il donc ?

— Au mois de novembre 1861, à l'époque où mourut madame de Cornalis.

— Va toujours, fit Landry.

— C'est qu'il s'agit d'un secret ! dit Horace en secouant gravement la tête. Il est vrai que ce secret n'en sera plus un dans quelques jours, puisque je suis décidé, malgré tout, à demander cette semaine la main de mademoiselle de Cornalis.

— Tu es donc irrévocablement engagé vis-à-vis d'elle?

— Oui.

— Par ta parole ?

— Mieux que cela, mon cher, par un serment.

Horace allait continuer, lorsque André parut et annonça :

— Monsieur le marquis est servi.

Le déjeuner fut succulent. Vins de choix, chère exquise.

Après le repas, nos trois amis retournèrent dans le fumoir. André servit le café, présenta les cigares et se retira.

Dès qu'ils furent seuls, Adrien se renversa paresseusement sur un large divan garni de non moins larges coussins, fit signe à Landry de venir s'asseoir à côté de lui, et se tournant du côté d'Horace :

— Voyons, dit-il, tu nous as promis une histoire, nous l'attendons.

Horace prit une fumeuse et tira précipitamment cinq ou six bouffées du cigare qu'il avait à la bouche.

— Donc, fit-il en se plaçant bien en face de ses amis, nous sommes en novembre 1861. J'avais vingt et un ans à cette époque et je faisais mon droit, vous le savez.

Quand nous nous sommes rencontrés en 1858, quand nous nous sommes liés de cette étroite amitié qui ne finira qu'avec la vie, je ne vous ai rien caché de mon passé. Vous n'ignorez donc pas que mon père avait été l'ami intime de M. de Cornalis, qu'on ne les voyait jamais l'un sans l'autre et qu'ils accomplirent ensemble jusqu'au bout toutes les folies imaginables.

Seulement mon père était veuf depuis ma naissance ; il était maître absolu de sa fortune et de ses actions, tandis que M. de Cornalis était marié à la plus honnête, à la plus digne, la plus sainte des femmes, qu'il trahissait effrontément avec les plus vulgaires coquines de son temps.

Je ne vous peindrai pas le long martyre qu'endura cette malheureuse femme. Jamais un mot de reproche ne s'échappa de ses lèvres pour se plaindre à son mari de l'abandon dans lequel il la laissait ; jamais elle ne chercha parmi ceux qui l'entouraient un confident ou un consolateur à des maux qu'elle savait sans remède.

Vers le commencement de 1861, elle fut prise d'une

maladie de langueur qui devait l'emporter dix mois plus tard.

M. de Cornalis, qui, malgré ses débordements, lui avait toujours témoigné beaucoup de déférence, fit appeler au chevet de la patiente tous les médecins en renom et épuisa toutes les ressources de l'art. Tout fut inutile.

Dans les premiers jours de novembre, elle devina que le dénoûment approchait.

Elle m'écrivit, d'une main défaillante, un billet que j'ai toujours gardé, pour me prier de passer chez elle.

Je pressentis qu'il s'agissait d'une communication importante. Je me rendis auprès d'elle.

C'était le soir, à huit heures. La malade était seule.

— Mon cher enfant, me dit-elle, — et je ne sais vraiment pas pourquoi elle m'appelait « son cher enfant, » puisqu'elle n'avait guère que douze ans de plus que moi, — je t'ai étudié avec la plus grande attention depuis quatre ans que ton père est mort, et je t'avoue franchement que je t'admire !

Je fis un mouvement de surprise.

— Oui, je t'admire, reprit-elle, car, au lieu de perdre ton temps et de gaspiller ton argent, comme tant d'autres garnements l'auraient fait à ta place, tu vis comme un anachorète, tu marches droit ton chemin, tu es aussi économe que ton pauvre père était prodigue, aussi sage qu'il était fou. Tu seras donc surpris bien plus encore quand je te dirai que je prétends récompenser une telle conduite.

— Vous, madame ! m'écriai-je. Mais je ne demande rien, je ne veux rien. Un tel éloge dans votre bouche est pour moi la plus douce des récompenses.

— Oh! attends, me dit-elle en souriant finement. Tu sais bien qu'il y a un peu d'égoïsme au fond de toutes les actions humaines. En même temps que je prétends te récompenser, je veux que tu me sois utile. C'est donc toi que j'ai choisi pour confident, pour exécuteur testamentaire et, en quelque sorte, pour tuteur de ma fille.

Ma surprise devenait de la stupéfaction, avoua Horace.

— Ecoute, reprit-elle en me montrant un portefeuille qu'elle avait caché sous son traversin, il y a là-dedans deux cent quarante mille francs.

Comme elle vit que je jetais sur ce portefeuille des regards démesurément agrandis :

— Je vais t'expliquer comment j'ai réuni ce petit capital, poursuivit-elle. Tu te souviens peut-être que je n'ai jamais eu avec mon mari qu'une querelle, — une seule, — c'est quand je lui ai annoncé que j'avais vendu les diamants de ma mère. J'ai prétendu que c'était pour payer les notes fort arriérées de ma couturière ; j'ai dit à M. de Cornalis que comme il avait de grands besoins d'argent, je n'avais pas voulu lui en demander. Cela seul a désarmé sa colère. Eh bien ! mon ami, je lui ai menti. Une couturière ! Des toilettes ! Eh! qu'en aurais-je fait, mon Dieu ! Pensais-je à plaire? Mon mari n'était-il pas bien définitivement perdu pour moi depuis bien des années? Hélas !...

Elle essuya une larme qui sillonnait sa joue flétrie.

— Et non-seulement je lui ai menti, continua-t-elle d'une voix sourde, mais voilà douze ans que je le trompe, que je le vole, sans que seulement il s'en aperçoive !

Je tressaillis, dit Horace. Quoi ! Cette femme, que je considérais comme une sainte, avait trompé son mari !

— La vérité, je vais te la dire, à toi, à toi seul, entends-tu bien ? reprit la mourante. Tu sais que je n'ai jamais voulu donner au monde le scandale d'un procès en séparation; tu n'ignores pas davantage que, dans un temps plus ou moins long, M. de Cornalis sera absolument ruiné, comme l'était ton père.

Quand Isabelle serait grande, elle serait donc, comme toi, pauvre et abandonnée ! Voilà ce que je n'ai pas voulu, car pour une femme la pauvreté, vois-tu, c'est la mort ou le déshonneur.

Les deux cent quarante mille francs que voici se composent du prix que j'ai touché de mes diamants, une centaine de mille francs environ, et des sommes que j'ai économisées depuis mon mariage, tant sur ma toilette que sur l'argent que M. de Cornalis me donnait pour faire face aux besoins de la maison.

En réalité je n'ai fait que reprendre une faible partie de la dot que j'ai apportée jadis. Or tu devines bien que si j'ai accompli ce travail de fourmi, c'est que je voulais sauver ma fille de la misère.

Eh bien, dis-le-moi, à qui confierai-je cette fortune? Est-ce à M. de Cornalis que je puis la livrer ? Ne disparaîtrait-elle pas dans le gouffre insatiable de ses plaisirs ? Il me faut donc un complice, un recéleur si tu veux. Ce complice, ce sera toi. Acceptes-tu ?

— Certes, m'écriai-je, tout ému et pénétré d'admiration.

— Tu placeras cette somme de la façon la plus avantageuse ; tu laisseras s'accumuler les intérêts jusqu'au jour où Isabelle se mariera, et, ce jour-là seulement, à elle seulement, sans en rien dire à M. de Cornalis, tu lui remettras cette dot. Me le promets-tu ?

— Je vous le jure, madame! répondis-je.

— Si tu remplis exactement ton mandat, reprit la marquise, Isabelle aura à dix-huit ans, avec les intérêts composés, une somme d'environ trois cent cinquante mille francs, soit un peu plus de quinze mille francs de rente. Avec cela, du moins, on peut vivre. Maintenant, causons un peu de la récompense que je t'ai annoncée.

— Comment! ce n'est pas tout...? balbutiai-je, étonné d'une telle présence d'esprit.

— Pas encore, répondit-elle. Il est juste que celui qui a été à la peine soit à l'honneur. Jadis, Isabelle et toi, vous vous appeliez en jouant « mon petit mari, ma petite femme ». En outre, ton père et M. de Cornalis caressaient alors le projet de vous unir l'un à l'autre. Depuis que le marquis de Lizerie est mort, ce projet semble abandonné ou du moins on n'en parle plus. Je n'y ai jamais renoncé, moi. Voilà pourquoi je t'ai surveillé d'un œil si jaloux. Or, j'en suis convaincue, d'ici à sept ou huit ans tu seras devenu quelque chose. Je veux donc que tu épouses Isabelle. Avec ce que tu gagneras et la dot que je te confie vous pourrez vivre tous les deux. De cette façon je mourrai pleinement rassurée sur l'avenir de cette chère enfant.

Elle se tut et m'observa avec attention. Je demeurais immobile, pétrifié de joie et de reconnaissance.

— Allons, parle, fit-elle avec un peu d'impatience. Ce mariage te sourit-il?

— Mais, madame, je suis confus de tant de bontés.....

— Veux-tu t'engager par un serment solennel à remplir scrupuleusement les conditions que je t'impose?

— Devant Dieu, qui nous entend, madame, dis-je en

étendant la main, je jure d'être un mandataire fidèle et un époux dévoué!

Son visage s'éclaira d'un rayon de joie, poursuivit Horace.

— Ce n'est pas tout, dit-elle encore. Dans ce portefeuille, tu trouveras une lettre que j'adresse à Isabelle, dans laquelle je lui fais part de ce qui vient de se passer entre nous, et je la somme de tenir à son tour la promesse que je te fais de sa main. Si, par impossible, soit pour obéir à la volonté de son père, soit entraînée par d'autres penchants, elle faisait quelque difficulté pour accepter ton nom, tu lui remettrais cette lettre, et je suis convaincue qu'Isabelle exécutera mes dernières volontés, comme je suis convaincue qu'elle sera pour toi ce que j'ai été, moi, pour M. de Cornalis, c'est-à-dire, une femme aimante et dévouée.

Epuisée par les efforts qu'elle venait de faire, la pauvre femme retomba sur l'oreiller.

Pendant quelques instants je l'observai silencieusement. Comme je la voyais pâle et immobile, je me levai pour appeler au secours.

Ce mouvement lui rendit la vie. Elle m'arrêta et, d'une main défaillante, me tendit le portefeuille qu'elle tenait à la main.

Je m'éloignai. Depuis ce moment je ne manquai pas, chaque jour, d'aller prendre de ses nouvelles; mais je ne fus plus admis dans sa chambre.

Quatre jours après, comme je me présentais chez elle de grand matin, j'appris qu'elle était morte pendant la nuit.

Le lendemain on l'enterra. Vous vous le rappelez,

acheva Horace, j'ai porté le deuil de madame de Cornalis comme j'aurais porté celui de ma mère que je n'ai jamais connue. Vous vous en étonniez tous les deux, parce que vous ne pouviez pas vous expliquer la sorte de culte que j'avais voué à cette courageuse et honnête femme. Aujourd'hui vous le comprenez.

— Certes, firent à la fois Miral et Landry avec un geste d'approbation.

— Aussi, continua Horace, Isabelle a beau se montrer de glace envers moi, je ne puis effacer de ma mémoire les paroles de cette mourante, ni le serment que je lui ai prêté.

Et maintenant que vous m'avez bien confessé, dit-il en finissant, permettez-moi de vous interroger à mon tour.

Il ralluma son cigare, qu'il avait laissé s'éteindre, et se tourna vers Landry.

— Toi, reprit-il, je sais à quoi m'en tenir sur ton compte; tu aimes Juliette, ton plus ardent désir est de l'épouser et cela ne saurait tarder, puisque son frère te l'a promise tout à l'heure encore...

— Oh! Adrien est fort pour promettre, interrompit Landry, mais pour tenir...

— Vas-tu douter de sa parole, par hasard?

— Assurément, non.

— Donc, dans un délai prochain, ton sort est fixé; mais lui, Adrien, que fait-il? Que veut-il? Où va-t-il?

En disant ces mots, Horace se retourna du côté de Miral.

Celui-ci fronça légèrement les sourcils, mais ce fut la durée d'un éclair.

— Moi, répondit-il, je continue à travailler chez M. Du-

remond, de même que Landry continue à bâtir des maisons.

— Oui, je sais que tu es le parfait modèle des commis, fit Horace, mais ensuite? Voyons, réponds donc. Pas le plus petit attachement, pas la moindre amourette?

— Non, répondit Adrien.

Mais, en même temps qu'il interrogeait Miral, le marquis observait Landry.

Il crut remarquer que celui-ci souriait et jetait sur Adrien un regard ironique.

— Ah! fit-il, est-ce qu'il y aurait quelque chose?

— Du tout, s'empressa de protester Miral.

Le jeune marquis devina que, s'il y avait quelque chose, ainsi que le sourire sceptique de Landry pouvait le laisser soupçonner, Adrien ne voulait pas en convenir.

— Ce diable d'Adrien... fit-il. Il est toujours aussi vertueux et aussi cachottier?

— Moi! se défendit vivement Miral.

— Oui, mon cher, ne t'en déplaise! Il y a dans ton caractère quelque chose de concentré, qui m'a souvent fait croire que tu avais un gros secret pour nous.

— Tu es fou! fit Adrien en haussant les épaules.

— Oh! ce mot-là ne m'arrêtera pas, poursuivit Horace; mais si je ne m'étais trompé qu'à moitié, s'il s'agissait d'une douleur, tu serais impardonnable de nous la cacher. Entre des camarades tels que nous, tout est commun, les joies et les douleurs.

— Ah! que tu es bon! fit Adrien qui lui serra la main.

— Morbleu! Je te retrouve, s'écria Horace. Voilà du moins un bon mouvement. Allons, suis-le jusqu'au bout. N'as-tu rien à nous confier?

— Mais non, répondit Adrien avec le plus profond étonnement.

— Tant mieux, alors ! fit le marquis.

— Merci toujours, dit Miral un peu troublé. Je ne saurais me blesser d'une sollicitude qui me prouve que ton amitié n'a rien perdu de sa chaleur. A présent que nous avons bien bavardé, tu vas nous mettre à la porte. Il est trois heures, Juliette s'impatiente certainement. La pauvre enfant n'a guère, en fait de distraction, que sa promenade du dimanche, nous la lui devons.

— C'est trop juste, donne-lui de ma part une vigoureuse poignée de main et à dimanche prochain ! J'aurai probablement du nouveau à vous apprendre.

— Ainsi, tu es bien résolu à faire ta demande ?

— Très-fermement. Et si, par hasard, Isabelle n'y répondait pas comme je l'espère, nous déciderions ensemble ce qu'il convient de faire.

— C'est entendu, dit Adrien.

WORKING MEN'S COLLEGE
LIBRARY.

III

CE QU'ÉTAIENT DEVENUS LES CORNALIS

Le baron de Cornalis n'avait pas plus de soixante-deux ans.

Depuis son âge le plus tendre, au temps où les portes du collége venaient seulement de se refermer sur lui, M. de Cornalis avait commencé sa vie de dissipateur et de libertin en compagnie de M. de Lizerie et d'un certain comte de Morainville dont il sera question plus tard, à mesure que se dérouleront les péripéties de cet émouvant récit.

A vingt-cinq ans, le baron était déjà blasé. Cependant, loin d'éprouver la lassitude que ressentent à cet âge la plus grande partie des jeunes gens, M. de Cornalis, plus que jamais avide de jouissances nouvelles, entra dans la voie de la dissipation et de la débauche.

Il mena cette vie désordonnée, jusqu'au jour où son notaire s'avisa de compter avec lui.

Le baron avait dévoré déjà un million. Il lui restait à peine cinq cent mille francs. Au train dont il allait il serait ruiné au bout de quatre ou cinq ans.

Cette découverte lui donna à réfléchir. A l'exemple des gentilshommes du XVIII^e^ siècle, il chercha dans le mariage une compensation.

Il avait quarante ans alors. Il n'était plus jeune, mais il avait de la distinction et de l'élégance; il était admirablement soigné, il pouvait plaire encore.

Son heureuse étoile lui fit découvrir aux environs de Clisson une jeune orpheline, placée sous la tutelle d'un oncle qui ne demandait qu'à se débarrasser de ce fardeau onéreux. Elle se nommait Jeanne d'Hérissay et n'avait pas plus de vingt ans.

Son oncle lui présenta le baron, dont il eut soin de lui cacher les antécédents. Jeanne, qui s'ennuyait mortellement à Clisson, se laissa séduire par les grands airs du baron et surtout par la perspective d'habiter ce Paris dont elle avait tant entendu parler !

Le mariage fut bientôt *bâclé*. M. de Cornalis amena sa femme à Paris avec le million qu'elle lui avait apporté.

Il la traita comme il avait traité ses maîtresses. Au bout d'un mois il en eut assez. Peu à peu, il renoua les relations qu'il avait rompues, et recommença la vie désordonnée qu'il menait depuis vingt-trois ans bientôt.

Cependant il continua de témoigner à sa femme beaucoup d'égards. Sans aucun doute il craignait qu'une rupture définitive n'amenât des complications embarrassantes. En effet, si madame de Cornalis avait plaidé en séparation, elle serait rentrée en possession du million qui lui appartenait, et son mari, plus ruiné que jamais, n'aurait plus

eu d'autre ressource que de mourir de faim, de solliciter une humble pension, ou de se faire sauter la cervelle.

Mais non. A la pensée que son nom serait livré en pâture aux journaux, qu'elle serait pour le monde un sujet de scandale, elle recula.

Touché d'une telle résignation, pris de remords peut-être, ou même aiguillonné par l'attrait du renouveau, son mari revint plusieurs fois à elle. Ce fut ainsi qu'au bout de quatre années de mariage Jeanne devint mère et mit au monde Isabelle.

Pour le coup, elle se crut sauvée.

Pourtant, à mesure que son enfant grandissait en grâce et en beauté, madame de Cornalis se montrait plus rêveuse et plus triste. Que deviendrait cette pauvre petite quand son père aurait dévoré son patrimoine ?

Elle résolut de prendre ses précautions, et ce fut ainsi qu'à force de laborieuse économie, elle parvint à constituer le capital dont Horace se trouvait aujourd'hui dépositaire.

Malheureusement, les transes perpétuelles au sein desquelles elle vivait ébranlèrent sa santé et triomphèrent de son courage,

M. de Cornalis ne s'en aperçut que le jour où sa femme fut obligée de s'aliter.

Il l'entoura de soins empressés et épuisa tour à tour les remèdes infaillibles comme les consultations les plus coûteuses, — hélas ! sans succès.

A trente-deux ans, Jeanne d'Hérissay rendit son âme à Dieu.

M. de Cornalis fut vivement frappé de cette mort. Elle lui rappela qu'il n'était plus de la première jeunesse.

Il se regarda attentivement dans sa glace et remarqua qu'il n'avait plus de cheveux, que sa moustache et ses favoris étaient complétement gris, qu'il lui manquait huit dents, et que des rides profondes sillonnaient son front, ses yeux et ses joues.

Il chercha encore à s'étourdir cependant ; mais les forces commençaient à lui manquer. Passer une nuit blanche, ne lui était plus possible.

En outre, il était devenu pour « ces dames » une source de plaisanteries perpétuelles. Elles tournaient en ridicule son éternelle jeunesse, lui conseillaient d'acheter une perruque et de se commander un râtelier. Enfin elles lui vendaient au poids de l'or les rares faveurs qu'elles lui accordaient.

Il rit d'abord de ces quolibets, puis il résolut de se ranger. Il alla chez son notaire, qui lui démontra qu'il lui restait trois cent mille francs à peine.

En quatorze ans, M. de Cornalis avait donc à nouveau mangé douze cent mille francs en dehors de ses revenus !

Il entrevit la misère et il eut peur.

En quittant le notaire, il rentra chez lui, congédia tous ses domestiques, vendit son luxueux mobilier et se retira dans un modeste appartement de quinze cents francs, qu'il meubla des débris de son ancienne opulence.

Il était fini !

Le repos auquel il aspirait maintenant lui fut fatal. Soit que le changement qui s'opéra dans ses habitudes se fût accompli trop brusquement, soit qu'il payât enfin tout à coup les innombrables excès auxquels il s'était livré, il vieillit de dix ans en six mois.

Non-seulement il perdit ce qui lui restait de dents et

de cheveux, mais sa tête se vida, la mémoire lui fit défaut.

Pourtant ce vieux galantin ne pouvait pas mourir dans la peau d'un honnête rentier du Marais. De temps en temps il regrettait son ancienne vie de plaisir ; des effluves malsaines couraient en lui et le faisaient tressaillir. Le désir n'avait pas entièrement abandonné ce corps épuisé. Il jetait autour de lui des regards éperdus.

Il avait congédié tous ses domestiques, avons-nous dit, tous, excepté sa cuisinière et l'institutrice de sa fille.

Cette institutrice se nommait Jenny Desblys.

Elle était d'origine anglaise et n'avait que vingt-deux ans au moment où elle entra chez madame de Cornalis. Isabelle n'en avait pas plus de trois.

Or, lorsque le baron s'avisa de se ranger, c'est-à-dire deux ans après la mort de sa femme, Isabelle avait dix ans. Jenny n'en avait donc que vingt-neuf.

Ce qui avait engagé M. de Cornalis à la garder, c'est que sa fille lui témoignait beaucoup d'attachement et que Jenny avait soigné la baronne pendant le cours de sa maladie avec un dévouement et une abnégation au-dessus de tout éloge.

Il va sans dire qu'à cette époque M. de Cornalis, qui n'était jamais chez lui, la connaissait à peine et ne l'avait pas vue dix fois.

Après la mort de la baronne, les relations entre le père et l'institutrice de sa fille devinrent nécessairement plus fréquentes.

M. de Cornalis se trouva plusieurs fois par jour en présence de Jenny.

Ce fut d'abord à l'heure des repas. Puis, il s'avisa d'as-

sister de temps en temps aux leçons que recevait Isabelle.

Jenny lui avait vanté les étonnantes aptitudes de l'enfant pour la musique. En la faisant solfier, elle avait remarqué qu'Isabelle possédait une voix admirablement timbrée. Elle s'était donc décidée à développer chez son élève ces dispositions naturelles, jusqu'à ce que celle-ci fût en âge de prendre une maîtresse de chant.

M. de Cornalis voulut juger un jour par lui-même de l'étonnante facilité dont sa fille était douée. Il en fut si enchanté qu'il revint à plusieurs reprises et félicita mademoiselle Desblys du résultat qu'elle avait déjà obtenu.

Mais pendant ces longues séances, qui duraient parfois une heure et demie, le baron n'eut pas d'yeux ni d'oreilles uniquement pour Isabelle.

Il jeta un regard curieux sur Jenny, qui était dans tout l'épanouissement de sa beauté, ou plutôt de sa fraîcheur.

Elle n'était pas belle, en effet, mais elle était gentille et gracieuse. Elle avait surtout ce teint admirable des Anglaises, qui fait si bien ressortir la noirceur de leurs cheveux, quand elles sont brunes, et l'éclat de leurs grands yeux.

Il courtisa mademoiselle Desblys. Au bout de six mois il avait triomphé de ses scrupules, en déposant à ses pieds un titre de rente de douze cents francs.

— C'est ma dernière folie, se disait-il. Il est juste que je la paye.

A dater de ce moment, Jenny fut investie de toute autorité dans la maison et prit sur le baron un empire qui ne fit que s'accroître, à mesure que les années s'accumulaient sur la tête du vieillard.

Il baissait, en effet, sensiblement, ce cher baron. Sa

tête branlait, ses regards s'éraillaient ; il ne se souvenait plus de rien ; ses mouvements étaient lents et pénibles. S'il n'était pas encore pris de paralysie, il y touchait.

Jenny ne paraissait pas s'en être aperçue. Elle redoublait de soins autour de vieillard et l'accaparait d'autant plus que les études d'Isabelle prenaient à l'enfant presque tout son temps.

Non-seulement on lui avait donné un professeur de piano, mais elle avait aussi une maîtresse de chant qui lui avait fait faire des progrès merveilleux.

— Ma chère demoiselle, lui répétait-elle sans cesse, si la fortune venait à vous manquer, rappelez-vous que vous avez cent mille francs par an dans le gosier.

Isabelle souriait, mais souriait d'un air étrange, et n'en travaillait que mieux l'art difficile vers lequel l'entraînaient ses penchants.

Tant qu'elle resta enfant, elle témoigna à mademoiselle Desblys une grande affection. Sa pureté ne lui avait permis de rien soupçonner.

Lorsqu'elle devint femme, un changement total se fit dans sa manière d'être envers l'institutrice. Si innocente qu'elle fût restée au sein de l'atmosphère corrompue qu'elle respirait, elle s'étonna d'abord de l'autorité que Jenny avait usurpée, puis elle finit insensiblement par découvrir la vérité.

Elle tenait de sa mère évidemment. Poussant à l'extrême le respect de son père et jalouse de sa propre dignité, elle ne voulut pas lui montrer qu'elle avait surpris cet ignoble secret.

Pourtant, si elle professait pour le baron la même es-

time apparente, elle n'était pas tenue aux mêmes égards envers mademoiselle Desblys.

Aussi, lorsque, le lendemain de cette horrible découverte, Jenny se présenta chez Isabelle pour lui donner comme à l'ordinaire le baiser du matin, elle la repoussa avec un frémissement de colère.

— Qu'avez-vous ? demanda l'institutrice étonnée.

— Rien, répondit la jeune fille dont l'indignation faisait trembler la voix. J'ai seize ans, je n'ai plus besoin de vos leçons.

— Comment ! s'écria Jenny stupéfaite, vous ne voulez plus...

— Non. La musique me plaît davantage, je veux lui consacrer tout mon temps.

— Nous verrons bien ce que M. le baron dira de cette étrange résolution.

— Quoi qu'il dise, il ne m'en fera pas changer, répondit fièrement Isabelle. A l'avenir, il est donc inutile que vous vous présentiez chez moi sans que je vous aie donné l'ordre d'y venir.

Cette fois mademoiselle Desblys comprit. Elle se retira en ébauchant un sourire, dans lequel il n'y avait pas moins de pitié que de bravade.

Pas plus qu'Isabelle, elle ne dit un mot à M. de Cornalis de ce qui s'était passé. Au contraire, à l'heure du déjeuner, en présence de la jeune fille, elle déclara au baron qu'elle avait enseigné à mademoiselle de Cornalis tout ce qu'elle pouvait lui apprendre et manifesta l'intention de s'éloigner.

Isabelle était si jeune et si naïve, qu'elle crut à ce pro-

chain départ. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était jouée.

Loin de quitter la maison, l'institutrice y resta, plus maîtresse encore qu'elle ne l'était la veille. Le baron, fasciné par cette aventurière, fit tous ses efforts pour la retenir. Malgré tout, Jenny ne démordit pas de son projet et fit même quelques préparatifs.

C'était une simple comédie. Le moyen est si vieux et si connu que les vaudevillistes n'en veulent plus. Ils ont donné à cette ficelle de théâtre ce nom caractéristique : « le coup de la malle, » parce qu'il amène toujours la scène du raccommodement.

Aveugle et usé comme il l'était, le baron tomba dans le piége. Le coup de la malle rapporta à mademoiselle Desblys vingt autre mille francs, que M. de Cornalis lui remit, en lui faisant jurer qu'il ne serait plus jamais question de départ.

— Si pourtant Isabelle s'avisait un jour de vouloir me chasser?... hasarda Jenny.

— Je voudrais bien voir cela ! fit le baron avec tout ce qui lui restait de virilité.

Mademoiselle de Cornalis ne tarda pas à être informée de cette nouvelle décision. Ce fut son père lui-même qui l'en instruisit.

— Je suis parvenu, dit-il, à triompher de la résolution de mademoiselle Desblys. Elle restera auprès de nous. J'espère que tu lui témoigneras la même déférence que par le passé.

— La même, assurément, répondit Isabelle avec un mépris écrasant et en toisant Jenny d'un regard hautain.

La guerre était désormais déclarée entre les deux femmes.

Voilà ce qu'était la maison du baron au moment où nous venons d'y pénétrer.

Ce fut le jeudi suivant, à trois heures, que le marquis de Lizerie se présenta chez M. de Cornalis.

Il avait mis quatre jours à se décider. Ce mariage, ainsi qu'il l'avait dit à ses amis, n'avait évidemment plus à ses yeux le même charme qu'autrefois.

La froideur d'Isabelle avait fini par le glacer lui-même. En outre, après le départ d'Adrien et de Landry, il était resté seul pendant toute la soirée du dimanche et il avait eu le temps de réfléchir aux singuliers événements dont il avait failli être victime.

Bien certainement, il avait miraculeusement échappé à la mort, et c'était grâce à l'intervention d'une femme qui le connaissait et qui vivait dans l'intimité des Compagnons de la Guitare.

Quelle était cette femme? Était-ce celle qu'il avait entrevue au moment où il quittait le taudis du Trou-Régent? Le matin, en apercevant le costume misérable dont elle était revêtue, il avait repoussé cette idée.

Cependant, on s'en souvient, il avait fait tout d'abord un pas vers elle pour la remercier.

Depuis lors, plus il y réfléchissait, plus il était persuadé que son premier mouvement ne l'avait pas trompé.

Sans aucun doute, cette femme avait voulu s'assurer par elle-même qu'on rendait le marquis à la liberté. Plus que probablement aussi, non-seulement elle le connaissait, mais encore elle était connue de lui. Sans cela pourquoi se serait-elle caché le visage avec son mouchoir?

Comment la connaissait-il ? Où l'avait-il rencontrée ? Était-ce dans le monde ? Ce n'était guère probable. Ah ! chez Cerisette... la veille... qui sait ? Peut-être était-elle complice de ces bandits... peut-être était-ce elle qui leur avait livré Horace...

Non... ce n'était pas admissible, car alors pourquoi l'aurait-elle sauvé ? Pourquoi surtout aurait-elle payé sa rançon ?

Car il y avait eu rançon. La-si-do l'avait dit. Elle n'avait pas versé cinquante mille francs, mais elle avait donné l'équivalent. Que pouvait être cet équivalent chez une femme de cette condition ?

A partir de ce point d'interrogation, le jeune élégant se perdit dans une foule de suppositions si parfaitement saugrenues, qu'elles se terminèrent par un éclat de rire.

Le soir, de bonne heure, il se coucha en se disant :

— N'y pensons plus.

En effet, il dormit bien ; mais le lendemain matin, quand il se réveilla, la première pensée qui lui vint se présenta à son imagination sous la forme de cette jeune femme, assise immobile, la tête enfouie dans son mouchoir.

Il se leva de mauvaise humeur. Pourquoi cette vision le poursuivait-elle ?

Il sortit, fit à pied une longue promenade, examina sans les voir tous les magasins, songeant malgré lui à cette fantastique apparition, se heurtant sans cesse à cette impénétrable énigme.

Cela tournait au cauchemar. Pendant trois jours il tenta l'impossible pour y échapper, il n'y parvint pas.

Le quatrième jour, il se rendit chez le baron de Cornalis.

— Je n'ai que ce moyen-là d'en sortir, dit-il résolûment.

M. de Cornalis habitait rue Pigalle. Horace fit une toilette élégante et se présenta.

Ce fut mademoiselle Desblys qui lui ouvrit la porte.

— Le baron est-il chez-lui? demanda M. de Lizerie.

— Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, répondit Jenny avec beaucoup de grâce.

Elle l'introduisit dans le salon, lui offrit un siége et s'assit en face de lui.

— Le baron est très-souffrant, dit-elle. Il est d'une grande faiblesse, vous le savez. Les longues conversations le fatiguent beaucoup depuis que sa mémoire l'abandonne. S'agit-il d'une chose que je puisse lui dire?

Horace la regarda de travers. Bien entendu, il n'ignorait rien de ce qui se passait.

— Non, mademoiselle, dit-il avec fermeté ; c'est à M. de Cornalis lui-même que j'ai besoin de parler.

— C'est différent; je vais le chercher, fit-elle en s'inclinant.

Elle sortit et revint, en effet, quelques instants après, donnant le bras au baron, qui marchait très-difficilement.

Elle l'installa dans un vaste fauteuil, lui enveloppa les jambes d'une couverture, prit une chaise et ramassa les plis de sa jupe.

Elle allait s'asseoir, lorsqu'Horace lui dit le plus froidement du monde :

— Je vous remercie, mademoiselle, vous pouvez vous retirer.

Sous l'affront elle se mordit les lèvres, mais se retira.

Quand la porte se fut refermée sur elle, Horace se tourna vers le baron.

— Vous n'avez certainement pas oublié, monsieur, lui dit-il, la vieille amitié qui vous unissait à mon père ?

— A Dieu ne plaise ! mon enfant. Le marquis de Lizerie est un de mes plus chers souvenirs. Quel esprit ! Quelle tête ! Seulement le coffre laissait à désirer. Aussi ai-je eu la douleur de le perdre il y a... Combien donc y a-t-il de temps ?

— Onze ans, répondit docilement Horace. Alors vous vous rappelez certainement aussi dans quelle intimité vivaient nos deux familles à cette époque ?...

— Assurément. Nous étions toujours ensemble autrefois... Morainville aussi. C'était en... attends donc...

— Oh ! ne cherchez pas, fit le jeune marquis. Il me suffit pour l'instant que vous ayez gardé ces chers souvenirs. Et même, puisque votre mémoire vous sert si fidèlement, elle n'a pas oublié davantage que j'allais fort souvent chez vous dans mon enfance...

— Parbleu ! Je te vois encore, fit le baron avec un geste de la main. Tu n'étais pas plus haut que cela...

— Vous faisiez en ce temps-là de beaux projets avec mon père. Isabelle venait de naître, elle avait juste dix ans de moins que moi. Vous nous destiniez l'un à l'autre...

— En effet, dit le baron, dont le visage s'anima. Je me rappelle ces chimères. Il est vrai qu'en ce temps-là nous étions riches tous les deux et que nous comptions sans l'avenir. Il a été cruel pour nous, l'avenir. Le pauvre marquis est mort ruiné, et moi... il me reste

à peine... je ne sais pas au juste... Jenny te dira cela mieux que moi...

— Mais je ne veux rien savoir! se récria vivement Horace.

— De ton côté, tu as fait un gros héritage, continua le baron. Je crois bien qu'on m'a parlé d'une somme importante... plusieurs millions, m'a-t-on dit...

— Quatre, répondit le jeune marquis.

— Eh bien! où veux-tu en venir? Riche comme tu l'es, tu ne viens pas me demander la main d'Isabelle, je pense?

— Au contraire, monsieur le baron, répliqua Horace en se levant cérémonieusement, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle de Cornalis.

— Alors je te l'accorde.

— Pardon, fit observer Horace, mais il me paraît que vous allez un peu vite.

— Comment?

— Ne jugez-vous pas à propos de consulter votre fille?

— Ma fille! je voudrais bien voir qu'elle refusât un garçon comme toi.

— Cependant, insista Horace, tout honoré que je sois d'avoir votre assentiment, je tiens beaucoup aussi à celui d'Isabelle.

— Tu es entêté, je le vois. N'importe! Rien n'est plus facile que de faire venir Isabelle. Sonne.

Horace exécuta l'ordre du baron.

La cuisinière se présenta.

— Veuillez annoncer à ma fille que le marquis de Lizerie est là et que nous désirons lui parler, dit M. de Cornalis.

Quelques minutes après, mademoiselle de Cornalis ouvrit la porte du salon.

C'était, au premier aspect, ce qu'on appelle vulgairement une belle femme. D'une taille fort au-dessus de la moyenne, mince et élancée, bien qu'on devinât, sous la robe qui l'emprisonnait, des contours avantageux, elle s'avançait froide, un peu hautaine même, et s'inclinait gravement devant le marquis, dont on lui avait annoncé la visite.

Brune, la tête couverte d'une magnifique forêt de cheveux noirs, elle avait un teint mat, une peau fine et blanche, sur laquelle ressortaient plus vigoureusement encore ses deux grands yeux bleus, frangés de longs cils. Son nez droit tombait correctement sur une bouche admirablement dessinée, dont les lèvres pleines n'avaient peut-être qu'un défaut : celui de paraître un peu pâles.

Il est vrai qu'en ce moment la jeune fille était visiblement émue, et que cette pâleur avait envahi son visage tout entier.

L'ovale de sa figure était, du reste, d'un galbe parfait, quoique son menton, plus saillant qu'il ne l'est ordinairement chez la femme, annonçât une grande puissance de volonté.

Son cou, blanc comme le lait, et légèrement incliné en avant, affectait une courbe on ne peut plus gracieuse et se rattachait à des épaules harmonieusement arrondies. Son corsage, échancré en carré, laissait voir la naissance d'une gorge ferme et bien placée et faisait valoir habilement la finesse de sa taille bien cambrée.

Ses mains, un peu longues et très-effilées, avaient

une élégance souverainement aristocratique. C'étaient bien réellement des mains de duchesse.

Elle portait une robe à traîne, forme princesse, dont aucune garniture ne rompait les plis soyeux, et qui permettait à peine d'entrevoir l'extrémité d'un petit pied, chaussé d'un bas de couleur et de souliers à barrettes en mordoré.

Elle avait réellement grand air sous ce costume, qui mettait en relief sa haute taille et donnait à ses allures une sorte de majesté.

Il y avait peut-être même un peu trop de raideur dans sa démarche et dans son attitude, mais cette raideur jurait tellement avec la grâce de sa personne, les ondulations de son cou et la perfection de ses formes, qu'il était aisé d'y trouver un peu d'affectation. On aurait pu croire que, tout en se rendant aux désirs de son père, elle avait pris d'avance le parti de les combattre, sinon de leur désobéir.

Avait-elle pressenti ce dont il allait être question? C'est possible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en dépit du masque d'impassibilité dont elle avait couvert son visage, on y lisait une souffrance amère, un chagrin profond.

Les causes n'en étaient que trop connues du jeune marquis. Vivre tous les jours côte à côte avec la maîtresse de son père, voir cette femme usurper le rang et l'autorité qui lui étaient dus, être reléguée pour ainsi dire au dernier plan, sentir qu'elle perdait chaque jour en affection chez ce vieillard ce que l'*autre* gagnait en influence, certes il y avait pour la malheureuse Isabelle assez de sujets de souffrir et de pleurer.

Quand il la vit paraître, Horace lui offrit un siége, après lui avoir rendu le salut cérémonieux qu'elle lui avait adressé.

— Écoute, lui dit M. de Cornalis, le marquis de Lizerie que tu connais... depuis... il est vrai que le temps ne fait rien à l'affaire, le marquis de Lizerie, dis-je, qui est riche à... qui est très-riche enfin, vient à l'instant de me demander ta main.

Il s'arrêta et jeta sur sa fille un regard interrogateur, comme s'il espérait obtenir un geste d'approbation.

Elle ne bougea pas.

— Je la lui ai accordée, continua le baron. Je croyais donc que tout était fini, lorsque le marquis s'est avisé de demander ton consentement à cette union. Je t'ai donc fait venir afin que tu confirmes la parole que je viens de lui donner.

Il se tut, et, de nouveau, regarda sa fille.

— La recherche de M. de Lizerie m'honore et me flatte infiniment, répondit Isabelle avec froideur.

— Alors tu consens ?

— J'obéirai à votre volonté, mon père.

— En ce cas tout est pour le mieux, fit joyeusement le baron. Tu donneras à Horace tous nos papiers de famille, afin qu'il puisse faire publier les bans, et dans quinze jours...

En disant ces mots, il se frottait les mains. Le vieil égoïste était certainement enchanté qu'Isabelle consentît à ce mariage. Il se débarrassait d'un témoin gênant. Il pourrait désormais se livrer sans contrainte à ses goûts de libertinage.

— Je te l'avais bien dit, fit-il en se tournant vers

Horace avec une joie enfantine. Eh bien! es-tu content? Tu l'as, ton consentement d'Isabelle.

— Ainsi, dit le marquis en s'adressant à la jeune fille, c'est bien vrai? Dans quinze jours...

— C'est beaucoup se hâter, répondit-elle. Me sera-t-il permis, avant d'arrêter une date, d'avoir avec vous un entretien particulier?

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Et vous, mon père, m'y autorisez-vous?

— Sans doute, pourvu que cela ne tarde pas.

— A l'instant, si vous le désirez.

— Soit. Donne-moi ton bras et aide-moi à regagner ma chambre. Horace attendra bien une minute ou deux.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur le baron.

M. de Cornalis se leva et, lourdement appuyé sur le bras d'Isabelle, traînant ses jambes appesanties, courbé sous le poids des excès, disparut bientôt aux yeux du marquis.

Horace était un peu déconcerté. Sans espérer que la jeune fille lui sauterait au cou, il s'était figuré qu'elle saisirait non moins avidement que son père l'occasion qui se présentait.

Il s'était trompé. Elle avait accueilli froidement cette ouverture et avait répondu oui du même ton qu'elle aurait dit non. Et même ce oui ne semblait pas définitif, puisqu'au moment d'arrêter le jour de son mariage, elle avait reculé et demandé à Horace une sorte d'explication préalable.

C'était à n'y rien comprendre.

Fort heureusement, Isabelle ne tarda pas à revenir et fit signe à M. de Lizerie de s'asseoir en face d'elle.

Au moment où elle allait prendre la parole, une vive rougeur colora ses joues et son embarras fut manifeste.

Cependant elle s'enhardit.

— Monsieur, lui dit-elle, je tiens à vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu me faire, et je veux que vous sachiez avant tout combien j'y suis sensible. Je serai votre femme et je me montrerai digne du nom que vous daignez m'apporter, seulement...

Elle hésita un instant.

Quant à Horace, il dressa l'oreille. Ce mot lui fit entrevoir un obstacle.

— Seulement, poursuivit-elle, je vous demande le temps de me faire à cette idée.

— Quel délai vous faudrait-il donc pour vous y habituer ? interrogea le jeune marquis un peu froissé.

— Mais trois ou quatre mois... balbutia-t-elle, pas davantage.

— Trois ou quatre mois! se récria Horace interdit.

— En outre, continua la jeune fille, je désirerais que vous fixassiez vous-même à mon père ce délai que je vous supplie de m'accorder. S'il savait que ce léger retard provient de moi, il ne me le pardonnerait pas et m'en ferait cruellement repentir. Or, la vie n'est pas rose pour moi dans cette maison, vous ne l'ignorez pas, monsieur.

— Mais, fit Horace, c'est précisément parce que je n'ignore rien de ce qui se passe ici que je ne comprends pas vos hésitations, mademoiselle.

— Que vous importe? N'y a-t-il pas déjà de longues années que vous attendez ?

— C'est une raison de plus pour que je n'attende pas plus longtemps, répliqua Horace.

Isabelle eut un mouvement d'impatience.

— Voyons, fit doucement le jeune marquis, finissons-en avec ces formules de politesse exagérées que vous avez adoptées depuis quelques mois à mon égard. Nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre. Il fut un temps, rappelez-vous-le bien, où vous m'appeliez Horace, où je vous nommais Isabelle. Ce temps n'est pas si éloigné que vous ayez pu l'oublier. Il ne remonte guère à plus d'une année.

Vous paraissiez bien m'aimer à cette époque. Quand je venais vous voir, vous accouriez au-devant de moi, et vous me présentiez sans embarras votre front à baiser. Vous vous souveniez que nous avions été des amis d'enfance, et vous me traitiez en frère. Quant à moi... oh ! moi, je vous aimais d'un amour sincère. J'avais été quelque temps sans vous voir aussi assidûment qu'autrefois; je n'assistais plus chaque jour à votre développement. Aussi, lorsque je vous ai retrouvée femme, lorsque je vous ai vue si belle, si bonne, — car vous étiez bonne à l'époque dont je parle, — je me suis senti un tout autre homme. Pour des raisons que vous connaîtrez plus tard, je voulais attendre que vous eussiez dix-huit ans révolus avant de vous avouer mon amour. Ah ! que j'ai de mal à le contenir ! Vingt fois, je vous le jure, j'ai été sur le point de me trahir, de tomber à vos pieds, de vous arracher à mon tour un aveu... J'ai résisté, dévorant mon impatience, étreignant mon cœur d'où la passion menaçait de déborder. Enfin, le moment approchait où j'allais le laisser éclater... Tout à coup, vos manières

changent, votre regard s'éteint, vos lèvres se ferment, vous ne m'appelez plus Horace, vous m'appelez monsieur le marquis et vous me forcez par votre froideur inexorable à vous appeler mademoiselle.

Vous voyez que je ne comprends plus, que cette transformation soudaine me brise le cœur, — car il n'est pas possible que vous ne vous en soyez pas aperçue, — vous m'éloignez encore davantage par vos fiertés, par votre silence, par votre systématique indifférence. Et aujourd'hui que, surmontant mes timidités, brisant la barrière de glace qui nous sépare, je viens franchement vous offrir mon nom, vous m'ajournez à trois ou quatre mois ! Ce n'est pas possible. Que se passe-t-il en vous, Isabelle ? Répondez, je vous en conjure !

Horace la regardait d'un air suppliant.

Il lui avait pris la main, qu'il sentait trembler dans les siennes.

Lorsqu'il la vit ainsi troublée, il eut un moment d'espoir ; mais le visage de la jeune fille reprit presque subitement son masque d'impassibilité.

Elle dégagea doucement sa main et secoua négativement la tête.

— Je ne sais plus que vous répondre, monsieur, dit-elle en recouvrant tout son sang-froid. J'apprécie à sa juste valeur la recherche que vous daignez faire de ma personne malgré mon humble situation de fortune ; mais je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit. J'ai besoin de quelques mois pour me préparer dignement à cet honneur.

— Ah ! prenez garde ! fit Horace sur un ton de profonde tristesse, vous allez me décourager, Isabelle. Déjà, depuis que votre indifférence hautaine a rompu le charme de

notre ancienne intimité, je ne suis plus le même. Mon cœur se refroidit. Au lieu de venir à vous avec la joie qu'il éprouvait jadis, il ne s'approche plus de vous qu'en tremblant et désapprend l'amour que vous lui aviez inspiré. Sauvez-le du doute horrible qui l'envahit, conservez-le, ce cœur qui a fait pour vous plus que vous ne pouvez imaginer et qui vous est dévoué comme pas un de ceux qui vous entourent.

— Mais en quoi ai-je démérité à vos yeux? demanda Isabelle. Vous ai-je dit que je ne vous aimais pas?

— Non, c'est vrai; mais à force de reculer l'instant où vous mettrez votre main dans la mienne, vous me feriez croire que ce mariage vous répugne et que mon amour est pour vous un autre supplice.

— Avez-vous pu concevoir une pensée semblable? s'écria la jeune fille, qui fit un mouvement en avant, comme si elle allait se jeter aux genoux d'Horace.

Il le crut, car il tendit vers elle ses mains que la joie faisait trembler.

— Non, reprit-elle en se renversant sur le dossier de sa chaise, j'ai pour vous la même estime qu'autrefois, monsieur; mais que trouvez-vous d'étonnant à ce que je vous demande un sursis? N'est-il pas tout naturel qu'avant de changer d'état et de prendre un engagement qui la lie pour l'éternité, une jeune fille hésite et ait besoin de s'habituer à cette idée? N'avons-nous pas eu sous les yeux les exemples attristants de ces unions faites à la hâte? Ma mère n'en a-t-elle pas été la victime? N'a-t-elle pas payé de sa vie son long martyre ?

— Il est vrai, répondit Horace. C'était une sainte femme

que votre mère. Je vous ai dit cent fois quelle vénération j'avais conçue pour elle.

— Et je ne me lasserai jamais de vous l'entendre répéter, fit Isabelle avec âme. Mon Dieu ! a-t-elle dû souffrir ! Quand je pense que moi, sa fille, je ne puis m'habituer au spectacle repoussant dont je suis témoin... Que devait-elle éprouver, ma pauvre mère, elle sous les yeux de qui pareil spectacle se renouvelait sans cesse !

— Ainsi, vous avez conservé d'elle un souvenir bien vivace?

— Ma mère ! s'écria la jeune fille. J'ai voué à sa mémoire un véritable culte. Ne faut-il pas que le cœur humain s'attache à quelque chose? Eh bien ! répondez à votre tour : à quoi mon cœur peut-il s'attacher autour de moi?

— A ceux qui vous aiment, fit le jeune marquis, à moi, si vous n'avez pas mieux, car je suis pour vous un étranger bien moins encore que vous ne vous l'imaginez.

— Que voulez-vous dire?

— Ecoutez-moi bien, Isabelle; vous êtes aujourd'hui en âge de l'apprendre, dit gravement Horace : à qui croyez-vous que votre mère mourante, votre mère dont vous adorez la mémoire, ait confié ses dernières volontés?

— Mais... je ne sais... balbutia la jeune fille.

— A qui croyez-vous qu'elle ait dicté son testament?

— Elle l'a donc fait? Mais personne ne m'en a jamais rien dit !

— Et personne ne pouvait vous le dire, car celui à qui elle s'est adressée lui a juré de garder son secret jusqu'au jour de votre mariage.

— Et ce confident suprême, c'est...

— C'est moi, Isabelle.

— Vous ! fit-elle en joignant les mains avec une sorte de piété.

— Oui, moi. J'aurais respecté jusqu'à l'heure dernière la volonté de madame de Cornalis si, après les nombreuses instructions qu'elle m'a transmises, elle n'avait ajouté ces mots que je me rappelle textuellement :

« Voici une lettre pour Isabelle. Si par impossible, soit pour obéir à la volonté de son père, soit entraînée par d'autres penchants, elle faisait quelques difficultés pour accepter ton nom, tu lui remettrais cette lettre et je suis convaincue qu'elle exécutera mes dernières volontés, comme je suis convaincue qu'elle sera pour toi une femme aimante et dévouée. »

— Et cette lettre... vous l'avez? demanda-t-elle avec anxiété.

— La voici, répondit Horace en la tirant de son portefeuille.

A ces mots, il lui tendit le pli cacheté qu'il tenait à la main.

Isabelle s'en empara avec une curiosité fébrile. Elle allait en briser le cachet, lorsqu'Horace l'arrêta du geste.

— Cette lettre est longue, fit-il observer. L'épaisseur du papier contenu dans cette enveloppe vous l'indique assez. En outre, je tiens de madame de Cornalis qu'elle a mis quatre jours à l'écrire. Je suppose donc qu'elle renferme de graves et importantes recommandations. Or, ce n'est pas un document que vous puissiez parcourir à la légère, et vous ne sauriez me donner une réponse immédiatement après l'avoir lu.

Recueillez-vous, Isabelle, regagnez votre chambre, pé-

nétrez-vous bien de ce que contient cette lettre, et demain j'aurai l'honneur de venir chercher votre réponse définitive.

En achevant ces paroles, Horace se leva et salua mademoiselle de Cornalis. Puis il ouvrit la porte du salon et disparut.

Isabelle demeura quelques instants accablée et n'essaya plus de retenir les larmes dont ses paupières étaient gonflées.

Le bruit de la porte de l'appartement qui venait de se refermer sur les pas d'Horace la fit tressaillir.

Elle bondit de son siége et courut vers l'antichambre, comme si elle avait voulu rappeler M. de Lizerie; mais elle s'arrêta brusquement, laissa tomber le long de son corps ses bras découragés et regagna lentement sa chambre, dans laquelle elle s'enferma.

Alors elle essuya ses yeux humides, déchira fiévreusement l'enveloppe et lut ces quelques lignes tracées d'une main défaillante :

« Chère Isabelle,

« Si le marquis de Lizerie est bien l'homme que je crois, le jour où il te remettra cette longue épître, il aura accompli la mission que je lui avais confiée. Tu en apprécieras l'importance quand tu auras lu cette lettre, de même que tu seras à même de juger combien est honnête et loyal celui entre les mains de qui repose ton avenir.

« Évidemment, lorsque tu déchiffreras ce grimoire, que mes doigts affaiblis ont peine à tracer, M. de Cornalis sera ruiné ou peu s'en faut; tu seras pauvre, plus pauvre et plus abandonnée peut-être que je ne l'ai été moi-même.

« Pour te sauver de la misère, j'ai donc réuni en douze ans une somme de deux cent quarante mille francs. Ne te fais aucun scrupule de la garder, car elle provient en grande partie des diamants de ta grand'mère et de certaines autres petites économies que j'ai disputées à la voracité de ton père. D'ailleurs, je lui ai apporté un million de dot, dont tu n'entendras pas plus parler que moi, j'en suis certaine. Prends donc cet argent, il est bien à moi et par conséquent bien à toi.

« Afin qu'il échappe à la prodigalité de mon mari, c'est à Horace que je l'ai remis. Il a dû le placer en ton nom et le faire fructifier de telle sorte que, le jour où tu te marieras, il représente avec les intérêts composés un capital de trois cent cinquante mille francs environ.

« Ne t'en laisse dépouiller sous aucun prétexte, fût-ce par ton père ! Viens-lui en aide s'il est malheureux, mais ne lui abandonne pas un atome de cette fortune.

« Elle est à toi, ai-je dit. Oui, à toi et à Horace. C'est, en effet, toi que je charge d'acquitter envers lui la dette de reconnaissance que nous aurons contractée.

« Horace est pauvre, mais il est courageux et persévérant. Je suis sûre qu'à l'heure où tu me lis il doit commencer à être quelque chose.

« Rappelle-toi qu'il est le fils d'un de nos anciens amis, qu'il a pour ainsi dire été élevé avec toi. Songe à ce qu'il a fait, lui qui meurt presque de faim au moment où je t'écris, et tiens en mon nom la promesse que je lui ai faite de ta main.

« Il se peut que tu ne voies en lui qu'un frère, que ton cœur se soit laissé surprendre par un autre... Ne cède pas à cet entraînement ; épouse Horace. Jamais un cœur

comme le sien ne t'en fera repentir. Souviens-toi que les liaisons qui ont l'estime et l'amitié pour base survivent à tout, même à la plus ardente passion.

« Si Horace n'est que mon mandataire, c'est toi qui seras mon exécuteur testamentaire et qui lui accorderas en notre nom la récompense que je lui ai promise. C'est le vœu suprême que je forme avant de mourir : tu l'exauceras, j'en suis certaine... »

Isabelle laissa glisser sur ses genoux cette lettre qu'elle arrosait de larmes.

IV

MUSIQUE ET MUSICIENS

On a deviné ce qu'étaient les Compagnons de la Guitare ; mais il nous a semblé curieux de donner quelques détails sur les méfaits de cette bande, — méfaits qui ne furent révélés que plus tard à la justice.

Plus ou moins, tous, ils étaient musiciens de leur état.

La bande, proprement dite, se composait de six membres, lesquels choisissaient en outre un président qui, de leur propre consentement, exerçait sur eux une autorité despotique.

A ces six membres de l'association venaient se joindre à l'occasion une foule de comparses, qu'ils trouvaient toujours lorsqu'ils en avaient besoin, et dont ils payaient les services à mesure qu'ils les employaient.

Les six membres et leur président se réunissaient en

comité trois fois par semaine et délibéraient sur les affaires de la société. Rien ne se faisait sans avoir été discuté et voté. Quand les voix étaient partagées, le président donnait son avis et la majorité était acquise.

L'organisation était parfaite, on le voit.

Enfin, à ces six membres, à ce président, à ces comparses, venaient s'adjoindre parfois d'autres complices, habitant la province ou l'étranger, et avec lesquels les Compagnons de la Guitare étaient en relations.

Voici de quelle façon ils procédaient le plus habituellement :

Autorisés par la médaille dont chacun d'eux était porteur à circuler librement sur la voie publique, ils pouvaient également pénétrer dans les cours des maisons bourgeoises et y donnaient de véritables concerts.

Autrefois la musique qu'ils exécutaient, les airs qu'ils chantaient étaient pitoyables ; mais depuis trois ans que La-si-do avait été présenté par un des membres de l'association et admis à l'honneur d'y prendre place, la partie instrumentale aussi bien que la partie vocale avaient singulièrement gagné.

Grâce aux leçons qu'il donna, à l'habile direction qu'il imprima à l'exploitation de cette industrie artistique, il réussit à former une troupe d'ensemble fort bien exercée, qui fit avantageusement concurrence à celle que dirigeait encore à cette époque l'homme que tout Paris a connu, et que l'on désignait le plus souvent sous le nom de « l'Homme à la vielle. »

Les recettes se ressentirent promptement de cette amélioration, — et s'en ressentirent d'autant plus que là ne se bornait pas l'industrie de cette troupe nomade.

La musique était à la fois pour eux un prétexte et un moyen, mais non pas leur unique ressource.

Parmi eux se trouvait un nommé Jean Taupin, dit l'*Efflanqué*. Cet homme, qui avait été autrefois domestique, puis garçon de banque chez M. de Morainville, avait fini, de chute en chute, par entrer dans la bande des Compagnons de la Guitare.

Ce n'était pas, comme Eliacin, l'absinthe qu'il aimait, c'était l'eau-de-vie.

Cette abrutissante passion avait laissé en lui des traces effrayantes. Non-seulement il avait la figure ravagée, l'œil éteint, la lèvre crispée et était maigre comme un clou, — ce qui lui valut le surnom de l'*Efflanqué*, — mais encore il ne tenait debout que par un miracle d'équilibre.

Quand il se mettait en mouvement, on craignait de le voir tomber à chaque pas. Non. Il marchait et il marchait bien, car c'était lui qui avait trouvé et exécuté le tour que je vais raconter et que tous les journaux ont reproduit à cette époque.

Vêtu de son ancien costume de garçon de recettes, il se présentait dans toutes les maisons dont il connaissait les propriétaires, à l'heure où ceux-ci étaient absents, et réclamait au concierge un billet variant de quarante à cent francs, souscrit par le propriétaire.

Le concierge le priait d'abord de repasser ; mais le garçon affirmant et prouvant que le billet était échu de la veille, et déclarant qu'il allait le remettre chez l'huissier, le concierge, afin d'éviter à son maître l'humiliation et le coût d'un protêt, finissait par payer le montant du billet.

Le tour était joué.

En quarante-huit heures, dans trois quartiers différents, plus de cent concierges furent ainsi dupés par le faux garçon de recettes.

— Mais, dira-t-on, comment Jean Taupin s'était-il procuré les noms des propriétaires et comment avait-il pu imiter leurs signatures?

Rien de plus simple.

Pendant que les Compagnons de la Guitare faisaient de la musique dans la cour d'une maison, l'un d'eux quêtait, causait avec les concierges, en tirait tout ce qu'il voulait savoir, et prenait en note les renseignements qu'il avait recueillis.

Le soir, en rentrant, on mettait ces renseignements au net et l'on dressait la liste des futures victimes.

Ce fut d'après cette liste que l'*Efflanqué* souscrivit les billets. Ce procédé avait rapporté une somme considérable à l'association.

Nous allons en citer un autre, beaucoup plus compliqué, et qui réussit pourtant, malgré l'absurdité de ses combinaisons : c'est ce qu'on pourrait appeler *le vol à la malle*.

Un Américain, ou soi-disant tel, se présenta un jour dans un hôtel avec une malle pesamment garnie.

Après y être resté huit jours, il fit venir l'aubergiste.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai reçu ce matin d'Amérique une lettre qui me force à partir sur-le-champ ; mais comme je compte revenir à Paris par le paquebot suivant, je me contenterai d'emporter quelques vêtements et je vous laisserai ma malle, que je retrouverai en arrivant.

— Comme il vous plaira, monsieur, fit l'hôtelier ravi.

En effet, l'Américain, avant de s'éloigner, paya sa note, donna un large pourboire au garçon et partit.

— De cette façon, se dit l'aubergiste, je suis certain que ce généreux client reviendra chez moi.

L'Américain parti, l'aubergiste monta dans sa chambre et s'aperçut que le riche voyageur avait oublié de refermer sa malle et, même, avait laissé la clef sur la serrure.

Par curiosité, il y jette un coup d'œil, y voit trois ou quatre chemises, quelques paires de chaussettes, deux ou trois vêtements complets, — le tout en assez mauvais état.

— Naturellement, se dit-il encore, il a emporté ce qu'il avait de meilleur.

Et, tout en faisant son inventaire, il remarqua combien la malle était peu profonde relativement à la hauteur qu'elle paraissait avoir.

Il la referma soigneusement, en garda la clef et la fit monter dans son grenier.

Au bout de quinze jours il reçoit une lettre datée de New-York. Elle est de M. Wilson, l'Américain. Il annonce que des affaires imprévues le retiendront plus longtemps qu'il ne l'avait pensé, et recommande qu'on mette sa malle de côté.

Six semaines se passent. Arrive un nouvel étranger. C'est un Espagnol, cette fois. Rien de plus naturel. Les hôtels de Paris reçoivent chacun par an cent individus de nationalité différente.

Pedro Garcia, l'Espagnol, n'a pas le moindre colis,

C'est un réfugié politique... il a été forcé de partir à la hâte... il n'a pas même une chemise de rechange.

Il prie l'hôtelier de lui indiquer un chemisier, un tailleur, un bottier... Les fournisseurs affluent; leur note, fort modeste du reste, est payée comptant.

— Je n'ai besoin que des choses les plus urgentes, a-t-il soin de dire à son hôte, puisque j'ai à Madrid dans mon hôtel, *calle de Real*, la garde-robe la mieux montée qui soit au monde.

Au bout de quinze jours, Pedro Garcia rentra à l'hôtel Il était radieux. Il tenait à la main une lettre qu'il montra à l'aubergiste.

Celui-ci y jeta les yeux. La lettre était écrite en espagnol, il n'y comprenait rien.

— Mes amis ont obtenu ma grâce, dit Pedro. Je suis autorisé à rentrer en Espagne, je pars demain. Entre nous, il était temps. Je n'avais pas pu emporter plus de cinq mille francs, et à Paris... vous savez... les femmes... les promenades... les soupers... c'est cher...

— Oui, je sais, fit l'aubergiste en clignant de l'œil d'un air entendu.

— Aussi, je n'ai juste que vingt louis pour faire mon voyage. J'ai voulu acheter une malle tout à l'heure pour emporter les quelques vêtements que je me suis commandés, mais l'emballeur en exigeait cent cinquante francs; je me suis en allé, désireux de ne pas écorner la somme que je destine à mon retour en Espagne. J'ai, d'ailleurs, à Madrid des malles à ne savoir qu'en faire... Vous n'en auriez pas une à me prêter? Dans deux jours, lorsque je serai arrivé, je vous la renverrai.

L'hôtelier pensa immédiatement à celle que M. Wilson lui avait laissée.

— Puisqu'il ne doit pas revenir de sitôt, se dit-il, je puis bien, pour cinq ou six jours, la prêter à M. Garcia.

Il la lui propose. Celui-ci accepte. Le lendemain il se met en route.

Au bout de dix jours, la malle n'était pas encore arrivée, quand l'hôtelier reçut de New-York la lettre suivante :

« Monsieur,

« Décidément, il me sera impossible de retourner à Paris avant un an ou deux. Je le regrette, car je comptais m'y établir dès à présent. J'avais même apporté, lors de mon dernier voyage, deux cent mille francs que j'y ai laissés. Vous les trouverez dans ma malle. Elle est à double fond. Faites-la défoncer par un menuisier, prenez-y les valeurs qu'elle renferme et renvoyez-les-moi aussitôt par la poste dans une lettre chargée. J'attends votre réponse avec la plus vive impatience.

« Georges Wilson.

« *Avenue 47, maison Smith, New-York.* »

On voit d'ici le bond que fit l'aubergiste.

Ceci n'est pas un conte à dormir debout. L'hôtelier existe encore. Il se nomme M. G... et tenait à l'entrée de la rue Gaillon un hôtel que les démolitions de l'avenue de l'Opéra viennent de faire disparaître.

M. G... se rappela fort bien avoir remarqué, le jour où il avait examiné cette malle, qu'elle était intérieurement beaucoup moins profonde qu'elle ne paraissait l'être extérieurement.

— Plus de doute, s'écria-t-il. Il y a un double fond et c'est là que sont les valeurs. Comment n'ai-je pas eu l'idée de m'en assurer? Pourvu que M. Garcia ait toujours cette malle !...

Vite, il écrivit à Madrid.

Quatre jours après il recevait la réponse que l'on va lire :

« Monsieur,

« Il est bien vrai que j'étais autorisé à rentrer en Espagne, mais il paraît que je n'étais pas à l'abri des poursuites judiciaires.

« En effet, à peine étais-je débarqué que les agents de police envahissaient mon hôtel et faisaient main basse sur mes papiers, mes valeurs, et même sur divers objets qui m'appartiennent. Parmi ces objets se trouve la malle que vous m'avez prêtée.

« Néanmoins, comme on m'a laissé libre sous caution, je me suis rendu chez le chef de la police, et je lui ai montré votre lettre.

« Séance tenante, il s'est fait apporter la malle. Nous l'avons ouverte et défoncée sur-le-champ... votre M. Wilson a raison : il y avait bien deux cent mille francs de valeurs américaines dans le double fond.

« Le chef de la police m'a offert de me restituer à l'instant ces valeurs, si je voulais verser entre ses mains une caution nouvelle de quatre-vingt mille réaux (20,000 francs nets). Malheureusement, pour fournir celle qui était nécessaire à ma mise en liberté et qui ne se montait pas à moins de soixante mille francs, j'ai épuisé mes ressources du moment et même j'ai dû recourir à la générosité de mes amis.

« Il faut donc que vous patientiez cinq mois environ, jusqu'à ce que l'autre moitié de mes revenus me soit rentrée. Alors je paierai les vingt mille francs et je vous renverrai malle et valeurs.

« En attendant, j'ai fait constater officiellement la présence des papiers que nous avons trouvés, et je vous envoie copie du procès-verbal qui a été dressé à cette occasion.

« Je ne vois pas d'autre moyen de sortir d'embarras, à moins que vous ne m'envoyiez les vingt millle francs, si vous les avez à votre disposition. Dans ce dernier cas, je vous expédierais, par grande vitesse, malle et valeurs dûment recommandées, et je vous rendrais votre argent après avoir pressé mes rentrées.

« Je vous laisse absolument juge de faire ce que bon vous semblera.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« Don Pedro Garcia,
« 16, *Calle de Real. — Madrid.* »

M. G... était fort embarrassé. Il alla consulter ses amis. Tous, ou presque tous, lui conseillèrent d'aller à Madrid et d'emporter les vingt mille francs, afin de dégager lui-même les valeurs.

Un seul lui conseilla d'aller tout bonnement chez le commissaire de police.

M. G... se récria... Un homme qui avait logé chez lui, qui avait payé rubis sur l'ongle sa note d'hôtel, ses fournisseurs, qui avait un hôtel à Madrid, qui donnait des cautions de 60,000 francs!

Le trop prudent conseiller fut honni.

L'hôtelier se décida à partir pour Madrid. Il s'informa et calcula que ce voyage lui coûterait au moins un billet de cinq cents francs.

Il recula devant cette nouvelle dépense et, plein de confiance dans l'hidalgo, il envoya avec toutes les précautions imaginables les vingt mille francs par chemin de fer, en même temps qu'il écrivait à don Garcia pour le prier de lui accuser réception par le courrier.

Trois jours après, il montrait triomphalement à ses amis la dépêche suivante :

« Reçu les vingt mille francs. Merci. Porté la malle au chemin de fer à l'instant.

« Don Pedro Garcia. »

Quinze jours se passèrent... pas de malle !

Au bout d'un mois, après des réclamations innombrables et infructueuses, M. G... partit pour Madrid, — ce qu'il aurait dû faire tout d'abord. Là, sans se donner le temps de respirer, il courut au n° 16, calle de Real, et demanda don Garcia.

— Je ne sais ce qu'il est devenu, répondit le concierge. Voilà près d'un mois que je ne l'ai pas revu.

— Où est-il ?

— Je l'ignore.

— Comment ! s'écria M. G..., vous ne savez pas où est votre maître ?

— Mon maître ! lui ! fit dédaigneusement le suisse. Par exemple ! Mon maître est le marquis de Santa-Cruce.

— Mais don Garcia ?...

— Garcia ? Il n'est pas plus don que vous et moi.

— Qu'est-il alors ?

— Je ne le sais pas trop. J'ai bu avec lui quelques verres d'*aguardiente;* il m'a raconté qu'il était poursuivi pour délits politiques et m'a demandé la permission de faire adresser à l'hôtel de M. le marquis des lettres qu'il attendait de France, sous prétexte qu'on les confisquerait s'il se les faisait adresser chez lui. Ma foi... je n'y voyais pas grand inconvénient... j'ai accepté. Il est venu chercher ici, en effet, trois ou quatre lettres datées de Paris.

— Je suis volé ! s'écria l'hôtelier.

— Comment ? fit le concierge stupéfait.

— Oui. Ce Garcia n'a-t-il pas reçu un group de vingt mille francs ?

— Précisément.

— Et vous ignorez ce qu'il est devenu ?

— Il n'a pas reparu depuis cette époque.

M. G... s'arracha les cheveux, plus vexé peut-être d'avoir été si effrontément dupé que d'avoir perdu son argent.

Il alla déposer une plainte. On instruisit mollement et on ne découvrit rien.

L'hôtelier revint à Paris et en fut pour ses frais de voyage.

De son côté, M. Wilson ne donna plus signe de vie.

Tels étaient, entre autres, les moyens employés par les Compagnons de la Guitare.

Nous ne multiplierons pas les exemples, afin de ne pas fatiguer le lecteur. Nous ajouterons seulement que c'est par un procédé analogue qu'Horace avait été choisi par eux pour accroître de cinquante mille francs les fonds de l'association.

Ils étaient allés chanter un jour dans la maison qu'habitait Cerisette.

La jeune femme s'était mise à la fenêtre pour mieux les entendre et avait voulu y entraîner le marquis qui se trouvait chez elle.

Horace n'avait pas daigné se déranger.

Cependant, au moment où les musiciens faisaient leur quête, Cerisette l'appela et lui demanda une pièce de monnaie.

Le marquis se leva, parut un instant à la fenêtre et jeta une pièce de deux francs à ces pauvres diables.

Cette largesse inusitée suffit à le faire remarquer des musiciens. Ils s'enquirent auprès du concierge, apprirent que le marquis de Lizerie était riche à deux cent mille francs de rentes, qu'il demeurait rue de la Ville-Lévêque, et qu'il était l'amant de la jeune femme.

Ils apprirent en même temps que Cerisette donnait un bal dans quatre jours, que ce serait magnifique, que le souper venait de chez Potel et Chabot, que les glaces avaient été commandées rue d'Amsterdam, et bien d'autres choses encore...

Sur ces données certaines, et qu'ils contrôlèrent, ils n'eurent pas de peine à préparer leur guet-apens.

L'un d'eux se présenta chez le glacier, qu'il sut intéresser en lui racontant que sa femme était gravement malade et qu'il était obligé de travailler pour nourrir ses trois enfants.

Ce fut donc lui que le glacier chargea du service des rafraîchissements chez Cerisette, lui qui versa, dans le verre de champagne destiné à Horace, le narcotique qu'il avait apporté.

Ce fut lui enfin qui, voyant le jeune marquis prêt à s'endormir, lui offrit son bras, l'entraîna, le mit en voiture et le conduisit au *Trou-Régent*.

On le voit, tous ces événements, qui semblent fort compliqués au premier abord, sont de la plus élémentaire simplicité.

Les Compagnons de la Guitare agissaient en outre avec beaucoup de prudence. Ils ne renouvelaient jamais une ruse quand elle avait été éventée, ou, tout au moins, ils ne la ressuscitaient que longtemps après, et alors qu'elle était complétement oubliée.

Mais il ne faut pas croire non plus que la police dorme des deux yeux. Lorsqu'elle en ferme un, l'autre est toujours ouvert. Elle ne voit pas tout, elle ne peut pas tout voir, assurément. Cependant elle devinait, à la suite des plaintes de toute sorte qui lui parvenaient, qu'une association occulte existait — association d'autant plus dangereuse et d'autant plus insaisissable qu'elle multipliait à l'infini les moyens dont elle se servait.

De son côté, elle exerçait donc une surveillance active et qui s'étendait à tout ce qui lui passait sous les yeux.

Les Compagnons de la Guitare s'en aperçurent et se tinrent sur leurs gardes. Ils firent plus : ils voulurent dérouter, fût-ce par un sacrifice pécuniaire, les soupçons de dame police.

Aucune femme n'avait fait partie de leur bande jusqu'à ce jour. Ils en cherchèrent une. Mais c'était un phénix qu'ils voulaient pour leur argent, et les phénix ne sont pas faciles à trouver.

Il était plus difficile encore qu'une femme, douée comme

ils désiraient qu'elle le fût, consentît à chanter avec eux dans les carrefours.

Ce fut à La-si-do et à l'*Efflanqué* que revint l'honneur de cette précieuse découverte.

Un beau jour, ils amenèrent dans le taudis du *Trou-Régent*, une jeune fille timide, rougissante, très-proprement mise, qu'ils présentèrent à leurs amis sous le nom bizarre de mamzell' Rossignol.

C'était une superbe fille, grande, belle et forte, à qui l'on aurait pu donner vingt ans. Elle était brune avec de grands yeux bleus magnifiques et une bouche adorable, bien que le sourire qu'elle laissait échapper parfois fût empreint de tristesse et d'amertume.

En voyant paraître cette admirable jeune fille, les Compagnons de la Guitare s'étaient redressés. Leurs regards éteints s'étaient ranimés ; ils lissaient leurs cheveux en désordre, boutonnaient leurs vêtements débraillés, relevaient leur faux-col, rajustaient leurs manchettes froissées.

— Oh! pas de ça, mes enfants, avait dit La-si-do, qui s'était aperçu de ces préparatifs, mamzell' Rossignol n'est pas pour vous, je vous en avertis. Vous lui devez autant de respect qu'à moi, plus encore, si c'est possible. Je lui ai juré en votre nom qu'elle serait honorée ici à l'égal d'une reine, j'entends que cet engagement soit pris par vous au pied de la lettre. Je vous préviens donc que le premier dont elle aura à se plaindre aura affaire à moi.. et vous savez que si je ne fais pas beaucoup de bruit... enfin suffit... c'est bien convenu, n'est-ce pas?

Les Compagnons souscrivirent à ces conditions d'un signe approbatif.

Ce qui se passait était tellement nouveau pour eux que l'étonnement leur coupait la parole.

Le président Eliacin, qui possédait sur le violon un talent réel et qui, avant de s'adonner à l'absinthe, avait fait partie de l'orchestre des Folies-Dramatiques, fut le premier à recouvrer son sang-froid.

— Fort bien, dit-il. Que mamzell' Rossignol soit la bienvenue parmi nous ; mais que sait-elle faire ? Combien veut-elle gagner ? Vous savez que nous sommes pauvres, mon ami. J'espère que vous n'avez pas contracté envers elle un engagement trop onéreux...

— Mademoiselle sait assez bien chanter et possède une jolie petite voix, répondit La-si-do. Elle chantera donc, et c'est moi qui l'accompagnerai sur mon instrument favori.

— Bien, fit Eliacin. Est-ce que mamzell' Rossignol ne pourrait pas s'accompagner seule au besoin ?

— Elle ne connaît pas la guitare ; mais je la crois assez bonne musicienne pour retenir en trois ou quatre leçons les accords qui lui sont nécessaires pour chanter dans tous les tons.

— A la bonne heure ! Traitons donc les conditions de l'engagement. Ensuite nous jugerons de ce qu'elle sait faire.

— Ces conditions, vous les approuverez, j'en suis sûr, dit La-si-do : mamzell' Rossignol ne demande rien.

— Comment ! pas d'appointements ? s'écria le président abasourdi.

— Non, fit La-si-do triomphant. Elle ne réclame de nous que des égards.

— C'est donc par amour de l'art, qu'elle désire se joindre à nous ?

— Vous l'avez dit, Eliacin. C'est par amour de l'art.

Les Compagnons de la Guitare se regardaient de plus en plus stupéfaits.

— Et de quelle façon mademoiselle entend-elle nous prêter son concours ? demanda encore Eliacin.

— Trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, elle veut bien nous consacrer la matinée depuis sept heures du matin jusqu'à onze.

— Accepté ! fit le président. Est-ce tout ?

— Absolument tout ! répondit La-si-do.

— Parfait ! dit Eliacin enchanté ; mais il lui faut une médaille.

— Je me charge de l'avoir, dit le vieux musicien, qui avait réponse à tout. Mamzell' Rossignol va venir tout à l'heure avec moi à la préfecture de police.

— Mais il faut des papiers.

— J'ai tout cela, fit La-si-do.

— Alors, c'est convenu, mamzell' Rossignol fait dès à présent partie des Compagnons de la Guitare.

A ces mots, Eliacin se tourna vers la jeune fille, qui avait assisté immobile à cet interrogatoire.

— Mademoiselle accepte-t-elle ces conditions ? lui demanda-il.

Elle sembla sortir d'un rêve, quand elle se vit directement interpellée, et leva sur Eliacin un regard hésitant.

— Acceptez-vous ? répéta-t-il.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde. Mais pour un an seulement, souvenez-vous-en bien ! ajouta-t-elle avec vivacité.

— C'est juste, dit La-si-do. J'avais oublié ce détail.

— Il a bien son importance pourtant, fit observer Elia-

cin. Il est vrai qu'à ce prix-là nous aurions mauvaise grâce à nous montrer trop exigeants. Donc c'est bien arrêté : pas d'appointements, trois matinées par semaine et pendant un an...

— Oui, répondit la jeune fille en se voilant le visage de ses deux mains pour dissimuler une grosse larme.

— A présent, poursuivit le président, mamzell' Rossignol — drôle de nom tout de même ! — veut-elle nous donner une audition ?

— Mademoiselle est peut-être un peu émue en ce moment, dit La-si-do. Vous pouvez voir à ses larmes que j'ai eu beaucoup de mal à la décider. Je vous prierai donc, pour aujourd'hui, d'abréger cette épreuve. Je me porte garant de sa voix et de son talent.

— Soit, fit Eliacin. Reste la médaille...

— Dans une heure nous l'aurons, répondit le vieux musicien.

— Allez donc, dit le président. Le plus tôt sera le mieux.

La-si-do s'inclina devant la jeune fille.

— Veuillez me suivre, lui dit-il.

Elle obéit machinalement.

Ils sortirent.

La voiture qui les avait amenés attendait au coin de la route d'Asnières. Le vieux musicien y fit monter mamzell' Rossignol.

— A la préfecture ! dit-il au cocher.

Et il se plaça respectueusement sur la banquette du devant.

Une demi-heure après, le coupé s'arrêtait quai des Orfévres.

La-si-do prit les devants et s'engagea dans les interminables couloirs.

Arrivé à la porte qu'il cherchait des yeux, il entra et exposa sa demande. On les conduisit, lui et mamzell' Rossignol, auprès du chef de bureau, et La-si-do lui adressa directement sa requête.

— Vous êtes autorisé déjà ? lui demanda le fonctionnaire.

— Oui, monsieur.

— Bien, dit le chef de bureau en jetant les yeux sur la jeune fille. Approchez, mademoiselle.

Plus morte que vive, mamzell' Rossignol s'avança.

— Quel âge avez-vous ? interrogea-t-il.

— Dix-huit ans.

— Vous êtes la fille de cet homme?

— Oui; monsieur.

— Vous n'avez pas d'état ?

— Non, monsieur.

— Quoi ! votre père ne vous a pas mise en apprentissage ?

— Je n'ai jamais voulu me séparer d'elle, fit La-si-do, qui intervint aussitôt. Vous voyez, du reste, à sa timidité, que cette enfant n'a jamais couru les ateliers. J'ai fait de grands sacrifices pour l'élever, monsieur. Aussi, maintenant qu'elle est en état de gagner sa vie, je désirerais, en attendant que je puisse la faire entrer au théâtre...

— Au théâtre ! fit le chef de bureau avec un sourire. Une chanteuse des rues !

— Dame, on ne sait pas, monsieur... C'est comme ça que mademoiselle Rachel a commencé.

— C'est juste. Comment vous appelez-vous ?

— François Grivet.
— Où demeurez-vous ?
— Au village de Levallois.
— Votre état ?
— Professeur de guitare, monsieur.
— Bon. Et votre fille...
— Est musicienne comme moi.
— Elle se nomme ?
— Désirée-Marie Grivet.
— Elle est né en...
— En 1849.
— Avez-vous un papier quelconque à l'appui de cette déclaration ?
— Voici son extrait de naissance, monsieur, dit La-sido en tirant de sa poche un papier timbré, crasseux et maculé qu'il avait certainement depuis longtemps en portefeuille.

Le chef de bureau y jeta un regard rapide et sonna. Un employé se présenta.

— Le dossier Grivet ? demanda le fonctionnaire.

Pendant que le commis fouillait dans les cartons, le chef de bureau se tourna vers le vieux musicien.

— Vous n'avez subi aucune condamnation ? interrogea-t-il.
— Jamais, monsieur.

Au même instant, le commis apporta le dossier Grivet.

Le chef de bureau l'examina attentivement.

Il n'y trouva sans doute rien de suspect, car il dit à son employé :

— Donnez l'autorisation demandée.

Et il fit signe à François Grivet de se retirer.

Un quart d'heure après, La si-do s'éloignait avec mamzell' Rossignol munie d'une autorisation en règle.

— Où désirez-vous que je vous conduise? demanda-t-il à la jeune fille.

— Rue Saint-Honoré, au coin du passage Delorme, je vous prie.

Après l'avoir accompagnée à l'endroit qu'elle avait désigné :

— A après-demain, sept heures, lui dit-il.

— J'y serai, répondit-elle.

V

LE SAUVETAGE

Cependant Horace était fort embarrassé.

Ainsi qu'il l'avait promis à Isabelle, il était allé le lendemain chercher la réponse à la lettre qu'il lui avait remise.

Il avait trouvé la jeune fille fort triste, le visage fatigué, les yeux rouges et boursouflés, comme si elle avait beaucoup et récemment pleuré.

Il s'était senti ému en la voyant, et pourtant Isabelle, si elle avait perdu de sa raideur primitive, ne lui avait pas montré plus d'abandon.

Tous les deux ils s'observaient en silence.

Horace, le premier, prit la parole.

— Eh bien, mademoiselle, lui demanda-t-il, avez-vous lu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous remettre hier ?

— Oui, monsieur, répondit-elle. J'en suis encore toute

bouleversée, vous le voyez. C'est qu'en effet cette lettre m'a révélé une foule de choses que je ne soupçonnais pas. Elle a surtout développé chez moi un sentiment que je croyais arrivé à son apogée.

— Lequel ? fit le jeune marquis.

— Celui de l'estime que j'avais pour vous, monsieur.

Horace poussa un soupir. Il aurait mieux aimé un peu moins d'estime et un peu plus d'amour.

— Certes, reprit Isabelle, je vous savais gré déjà d'avoir bien voulu demander ma main, malgré l'écrasante disproportion de nos fortunes ; mais, je ne me figurais pas que vous étiez mon bienfaiteur.

— Votre bienfaiteur ! balbutia le jeune marquis étonné.

— Oui, monsieur. Vous avez beau vous en défendre, il y a dans votre conduite une délicatesse, un respect de la foi jurée, qui m'imposent pour vous une reconnaissance éternelle. Cette fortune dont vous étiez dépositaire à l'insu de tout le monde, et que vous m'avez si fidèlement gardée, alors que vous étiez dans un état voisin de la misère, vous a revêtu à mes yeux d'un prestige nouveau.

— Mais c'est de l'enfantillage cela, mademoiselle, s'écria Horace. On ne doit à un homme aucune reconnaissance parce qu'il a été honnête. Si réellement je m'estime heureux que la lettre de madame de Cornalis ait produit sur vous quelque impression c'est que, je l'espère, elle aura modifié votre résolution.

— Non, monsieur, répondit Isabelle. Rien n'est changé à ce dont nous sommes convenus hier.

— Ainsi vous persistez à reculer de quatre mois encore notre mariage ?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'avez pas d'autre raison à me donner que celle dont il a été question ?

— Non, monsieur.

— Il suffit, mademoiselle, fit Horace en se levant ; je n'ai plus qu'à me retirer.

A son tour, il était devenu de glace. La persistance de ces refus, le motif banal que faisait valoir la jeune fille l'avaient profondément blessé.

Isabelle s'en aperçut. Elle en souffrit évidemment, car elle porta la main à son cœur comme pour en étreindre les angoisses.

— Cependant, monsieur, dit-elle, d'une voix tremblante, je compte toujours sur vous pour préparer mon père à ce léger retard.

— Si vous l'exigez absolument, mademoiselle, je le ferai, répondit Horace ; mais il est cruel à vous de me forcer à mentir quand au contraire c'est vous...

— Je n'exige rien, monsieur. Je vous conjure de faire cela pour moi ! dit-elle avec un geste suppliant.

— Rassurez-vous, mademoiselle, j'obéirai, promit Horace en se dirigeant vers la porte du salon.

Au moment de l'atteindre, il s'arrêta.

— J'oubliais... fit-il. Désirez-vous que je vous envoie les titres de votre fortune personnelle ?

— Par exemple ! s'écria la jeune fille. Ai-je laissé échapper, dans les paroles que nous venons d'échanger, un mot que vous puissiez attribuer à un sentiment de cupidité ?

— Non, mademoiselle ; mais, puisque je vous rends

votre liberté, ne faut-il pas que je vous rende aussi mes comptes ?

— Ma liberté ? fit Isabelle avec égarement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ai-je bien compris ? Renoncez-vous à me donner votre main ?

— Momentanément, il le faut bien, dit Horace effrayé de la surexcitation à laquelle la jeune fille était en proie.

Il y avait dans cette réponse et jusque sur le visage du marquis une expression de froideur si prononcée, qu'Isabelle devina que c'en était fait de l'amour qu'il ressentait jadis pour elle.

Elle se laissa retomber sur sa chaise avec désespoir et ne put retenir les larmes dont ses paupières étaient gonflées, non plus que le sanglot douloureux qui déchira sa poitrine.

Horace fit un pas vers elle et se rapprocha ; mais en le voyant s'avancer, elle se releva subitement, essuya ses larmes et se raidit contre la douleur.

— Ainsi, vous m'abandonnez? dit-elle; vous me laissez me débattre seule dans cette maison maudite contre la haine de mademoiselle Desblys et contre l'indifférence de mon père ?

— Mais je ne demande qu'à vous arracher à ce supplice, fit Horace, à la fois irrité et touché de ce cri d'angoisse. C'est vous qui vous y condamnez malgré moi, malgré la raison ! Voyons, parlez : à quelle influence obéissez-vous ? Quelles raisons vous font agir ? Je ne sais où aller, que croire, que penser... Vous souffrez et vous vous taisez ! C'est à n'y rien comprendre.

— Non, vous vous trompez, fit Isabelle, effrayée des

suppositions auxquelles se livrait le jeune marquis. Je ne souffre pas, je ne vous cache rien, je n'ai rien.

Elle poussa un cri rauque et s'affaissa sur sa chaise. On aurait dit qu'elle soutenait une lutte et que cette lutte l'avait brisée.

— Ainsi votre parti est bien décidément pris ? demanda Horace.

— Bien décidément, oui, fit-elle sans relever la tête et les yeux fixés sur le tapis.

— J'ai donc l'honneur de vous saluer, dit le jeune marquis en s'inclinant.

De nouveau, il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit. Avant de la fermer, il jeta sur Isabelle un dernier regard. Elle n'avait pas fait un mouvement.

Il s'éloigna.

Au moment où il venait de repousser la porte, il lui sembla entendre un bruit sourd, quelque chose comme la chute d'un corps sur le parquet.

Il prêta l'oreille. Le silence le plus complet régnait dans l'appartement.

Guidé par un pressentiment funeste, il rouvrit la porte du salon.

Isabelle gisait immobile, étendue sur le tapis et ne donnait plus signe de vie.

Il la saisit dans ses bras, l'étendit sur le canapé et alla demander du secours à la cuisinière, qui accourut aussitôt.

C'était une bonne et honnête femme, qui était entrée dans la maison avec madame de Cornalis, le jour où la pauvre morte avait épousé le baron.

Depuis vingt-trois ans, elle était là, témoin muet de

tous les malheurs qui avaient frappé la famille : la mort, la ruine, la honte. Elle aimait Isabelle. Ne pouvant prendre sa défense, elle se contentait de la plaindre et lui témoignait beaucoup d'affection.

Sûr que mademoiselle de Cornalis était en bonnes mains, Horace se retira.

— Ce soir, dit-il tout bas à la cuisinière, j'enverrai prendre de ses nouvelles par mon valet de chambre.

Il sortit, étonné et troublé de ce qu'il avait vu.

— Que se passe-t-il ? Evidemment elle me cache quelque chose... murmurait-il. Quoi? Quel secret la rive à cette maison maudite, ainsi qu'elle la nomme elle-même ?

Il rentra chez lui. Le soir, il envoya André s'informer de la santé d'Isabelle. Il lui fut répondu que mademoiselle de Cornalis allait bien.

Horace ne crut pas devoir y retourner le samedi.

Quand arriva le dimanche, il respira. Landry et Miral devaient venir déjeuner avec lui. Non-seulement c'était une véritable fête, mais, ainsi qu'il le leur avait promis, il avait du nouveau à leur apprendre et comptait leur demander conseil.

Ils vinrent, en effet, à l'heure précise. Le déjeuner fut bien reçu de leur robuste appétit ; puis, quand ils furent seuls, Horace leur raconta quel insuccès ses démarches auprès d'Isabelle avaient obtenu, et ne leur cacha rien des suppositions étranges que les paroles et la singulière attitude de la jeune fille avaient fait naître en lui.

— Pourquoi ? fit Adrien. N'est-il pas possible qu'en effet mademoiselle de Cornalis, ayant eu sous les yeux le triste exemple de sa mère, hésite un peu à se marier?

— Et puis trois ou quatre mois sont-ils une éternité ? ajouta Landry.

— Votre avis est donc que j'attende ? demanda Horace.

— Sans doute, répondit Adrien.

— Et que j'aille moi-même informer M. de Cornalis de ce retard ?

— Pourquoi non, si cela doit assurer la tranquillité d'Isabelle ? fit Landry.

— Soit, dit le marquis ; j'irai demain chez le baron, je prétexterai d'affaires imprévues...

— Parbleu ! rien n'est plus simple, fit Adrien. Maintenant je vais te quitter. Je dîne aujourd'hui avec Juliette chez M. Duremond, donc ma journée ne m'appartient pas.

— Et Landry ? interrogea Horace.

— Moi, je suis libre comme l'air, dit l'architecte.

— Alors, je te garde avec moi.

— Et j'accepte, fit Landry.

Adrien leur donna une cordiale poignée de main et les laissa.

— A propos, dit Horace en se tournant vers Landry, te souviens-tu de notre conversation de dimanche dernier ?

— Oui et non. Nous avons parlé de tant de choses.

— C'est vrai ; mais te rappelles-tu que j'ai essayé de confesser Adrien ?

— Parfaitement, et il a détourné la conversation.

— Tandis que tu avais sur les lèvres un sourire. — Il y a donc quelque chose ?

— Je le crois, fit Landry à voix basse.

— Et c'est...

— Oh ! un gros mystère, tu vas voir, dit l'architecte en posant un doigt sur sa bouche.

Charles Landry s'installa commodément dans un fauteuil, tandis qu'Horace lui prêtait une oreille attentive.

— Te souviens-tu, commença Charles, que l'année dernière, à pareille époque, tu étais absent de Paris ?

— Oui, j'étais allé faire, en Italie, un voyage que je projetais depuis des années.

— Eh bien, mon ami, c'est à cette époque que se passa l'histoire que je vais te raconter. Si tu ne la connais pas encore, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée de la mettre en scène, c'est que surtout Adrien a bien soin de n'y jamais faire la moindre allusion.

— Vraiment ? dit Horace très-intrigué.

— Tu as vu avec quelle habileté il a évité de te répondre dimanche dernier, reprit Landry. Or, tu comprendras à quel sentiment il obéit, toi qui connais sa délicatesse, quand tu sauras que l'héroïne de cette aventure est riche et qu'il est pauvre comme Job.

Quoique je ne sois pas tenu de garder le secret, puisque, à vrai dire, il n'y a pas de secret, je t'aurais raconté plus tôt cet incident si je m'étais trouvé seul avec toi comme aujourd'hui, et si je ne tenais pas par-dessus tout à ne pas mécontenter Adrien, qui est le frère, je pourrais dire le père de celle que j'aime. C'est lâche, j'en conviens, mais c'est ainsi ! Tu m'excuseras.

Et maintenant, je commence mon récit.

Par un beau dimanche du mois de mai de l'année dernière, deux groupes de touristes descendaient du train de Paris à la station de Maisons-Laffitte et, tandis que le flot des voyageurs se précipitait vers les villas hospitalières, marchaient lentement, un peu à l'aventure, et sans trop savoir de quel côté ils allaient tourner.

Arrivés sur le pont qui traverse le chemin de fer, ils hésitèrent, puis, apercevant sur leur droite un sentier qui conduisait à la rivière, ils s'y engagèrent l'un après l'autre.

Pourtant ils n'étaient pas venus ensemble et ne se connaissaient même pas. Un même hasard les avait amenés, le même hasard les conduisait.

Le premier de ces groupes, celui qui avait pris les devants, se composait de trois personnes : le père, la mère et la fille.

Le père avait une cinquantaine d'années. C'était un petit homme gros et court, à la figure épanouie, au teint fleuri, au sourire avenant, dont le petit œil gris s'agitait avec vivacité sous d'épais sourcils et ne manquait pas d'intelligence.

Il portait une jaquette d'orléans, un gilet de piqué à fleurs, un pantalon de nankin, et des souliers découverts. Pour coiffure il avait un superbe panama. Une lourde chaîne d'or se balançait sur son ventre rebondi.

La mère, âgée de quarante-cinq ans environ, était également grosse et un peu plus grande que son mari. Elle était blonde encore, mais elle avait le visage rouge et légèrement zébré par la couperose. Ses traits étaient communs, son nez épaté, ses lèvres charnues. Ses petits yeux noirs tranchaient vivement sur la couleur fade de ses cheveux jaunes et sur le coloris un peu exagéré de ses joues luisantes.

Du reste, elle avait l'air rayonnant, souriait, se dandinait en marchant, regardait tantôt son mari, tantôt sa fille, et paraissait réellement heureuse du bonheur des autres et du sien.

Elle portait un chapeau de paille de riz, surchargé de fleurs et de rubans bleus, — sachant bien que le bleu est le fard des blondes. Ses opulents appas étaient emprisonnés dans une robe de soie gorge de pigeon, à reflets miroitants, d'une étoffe magnifique, qu'elle retroussait en marchant, ce qui permettait de distinguer un bas de jambe solide et un pied dépourvu d'élégance, assez mal à l'aise dans la bottine d'étoffe noire qui le maintenait. Sur les épaules se drapait un superbe cachemire carré, qu'elle avait laissé glisser peu à peu, et qui tombait en écharpe sur sa taille épaisse.

Ces deux personnages, à en juger par leur costume et aussi par le contentement que trahissaient leurs visages, étaient évidemment riches, exempts de soucis, fort heureux d'être au monde. Sous le rapport de la distinction et des manières ils laissaient peut-être à désirer.

Quant à la jeune fille, elle n'avait pas plus de dix-huit ans.

Blonde, comme sa mère, avec de grands yeux bleus frangés de cils longs et veloutés, des traits fins, un nez espiègle, une bouche fraîche et rieuse, elle sautillait dans le chemin comme l'oiseau sur la branche, vive, alerte, élancée, cambrant sa taille souple avec une élégance souveraine, sans souci de l'étiquette, tout entière au bonheur de respirer un air pur, de fouler du pied le gazon touffu, d'admirer les fleurs, les arbres, les buissons, toute cette végétation puissante au milieu de laquelle elle s'élançait et qui servait de cadre à sa jeunesse.

Son costume, aussi riche que celui de sa mère, était d'un goût beaucoup plus sûr.

Sur une jupe de soie gris ardoise, garnie de plissés, elle portait une polonaise de cachemire d'un gris un peu plus clair, relevée par un gros nœud de taffetas, et garnie également d'un petit plissé de soie pareil à ceux du jupon.

Elle était coiffée d'un chapeau de taffetas gris, orné d'une plume grise et parsemée de boutons de roses mousseuses. Sa petite main était enfermée dans un long gant de Suède sans boutons, qui défendait contre le hâle une bonne moitié de l'avant-bras. Son pied petit, bien cambré, était chaussé de bottines en chevreau mordoré au-dessus desquelles on apercevait le bas d'une jambe fine et déliée.

Elle avait pris les devants ; elle allait, venait, souriait, cueillant ces mille fleurs inconnues et dédaignées qui poussent sans jardiniers dans les coins ignorés des chemins ou des prairies.

— Pas si vite, Hélène ! pas si vite ! lui criait doucement son père.

— Bah ! laisse-la donc faire, disait sa mère, si nous ne pouvons pas la rattraper, elle nous attendra.

Sans tenir aucun compte des observations paternelles, elle continuait à papillonner, à courir, et remerciait du regard sa mère, dont l'indulgente bonté encourageait son indépendance.

Derrière eux, à cinquante pas au plus, suivait le second groupe dont il a été question.

Il se composait d'un jeune homme et d'une jeune fille.

Le jeune homme pouvait avoir vingt-six ans. Il était brun, grand, robuste, et marchait d'une allure dégagée.

Une moustache soyeuse ombrageait sa lèvre. Il regardait de son grand œil noir, avec une sollicitude presque paternelle, la jeune fille qui s'appuyait sur son bras vigoureux.

Elle n'avait guère plus de dix-neuf ans. Brune comme lui, elle avait des yeux bleus magnifiques; un nez correct, une bouche petite et vermeille. Son teint était mat, un peu pâle même ; ses traits légèrement fatigués.

Elle portait un costume complet de jaconas rayé et un chapeau de paille d'Italie garni d'un simple velours noir et d'un bouquet de fleurs des champs.

Sous ce costume, simple et d'une irréprochable propreté, se dessinaient une taille et des formes merveilleuses. Dans les lignes de son corps, on devinait une sorte d'aristocratie native, qui se trahissait par la petitesse des extrémités, par la finesse des attaches, par la grâce des moindre mouvements.

Son cavalier était habillé d'un pantalon de coutil rayé, d'une veste et d'un gilet d'orléans, et coiffé d'un chapeau rond.

Au premier abord on aurait pu les prendre pour deux amoureux, si la ressemblance frappante de leurs traits et le respect mutuel qu'ils se témoignaient à travers les sourires et les regards qu'ils échangeaient, n'avaient prouvé clairement qu'ils étaient attachés l'un à l'autre par les liens de la parenté la plus étroite. Evidemment c'étaient le frère et la sœur. Evidemment aussi ils étaient dans une position modeste.

Sans être précisément tristes, ils étaient loin cependant de rayonner du même bonheur que le groupe qui les précédait.

Sur les traces de leur fille, le père et la mère d'Hélène avaient gagné le bord de l'eau, et suivaient le petit bras de la Seine au bout duquel se trouve le moulin qui dépendait jadis de l'ancien château.

Hélène, toujours aussi espiègle, aussi rieuse, aussi folâtre, avait pris les devants et grossissait sans cesse le bouquet que sa petite main avait de la peine à tenir.

— Prends bien garde ! ne cessait de lui crier son père.

En effet, depuis qu'ils suivaient le bord de l'eau, le visage du pauvre homme trahissait des inquiétudes mortelles. Hélène allait chercher jusque sur le talus rapide de la berge les fleurs qu'elle apercevait.

La mère elle-même, sans faire chorus avec son mari, n'encourageait plus les témérités de la jeune fille.

Tout à coup ils poussèrent à la fois un cri déchirant.

Hélène venait de tomber dans la Seine !

Si la situation n'avait pas été si poignante, rien de plus comique ne se serait jamais vu que le désespoir et la consternation du père et de la mère d'Hélène, tous deux pleins de vie et de santé, mais ne sachant nager ni l'un ni l'autre, et paralysés par le sentiment de leur impuissance.

Or, c'était précisément un dimanche. Aucun des paysans qui, pendant la semaine, vont et viennent dans ces parages, ne se trouvait là pour répondre à l'appel désespéré de ces malheureux.

Fort heureusement, l'accident avait eu deux autres témoins. C'étaient le jeune homme et la jeune fille qui suivaient le même chemin, à quelques pas en arrière du premier groupe.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, ce

jeune homme se dépouilla de sa jaquette, de son gilet, de ses bottines, qu'il jeta sur la berge, et se précipita dans le fleuve.

En vain sa sœur avait-elle essayé de le retenir. Il s'était dégagé vivement et avait disparu à son tour dans l'eau profonde.

Après avoir plongé à deux ou trois reprises, il reparut à la surface, respira longuement et jeta autour de lui un regard qui semblait vouloir sonder le lit de la rivière.

Les parents d'Hélène criaient, pleuraient, se désolaient. La sœur du hardi plongeur en eut pitié. Elle s'approcha d'eux et essaya de les calmer ; mais ils n'entendaient pas les paroles consolatrices qu'elle leur prodiguait.

Enfin, le courageux jeune homme disparut une dernière fois.

Pendant près d'une minute, qui sembla un siècle d'angoisse aux spectateurs émus de cette scène dramatique, on ne vit plus rien. De temps en temps des globules d'air remontaient à sa surface, comme pour indiquer la direction suivie par le vaillant sauveteur.

Tout à coup, on aperçut sa tête humide, puis un mélange confus de gris et de rose... Il avait retrouvé le corps de la jeune fille, dont il soutenait hors de l'eau la tête pâlie, et nageait vigoureusement vers le bord.

Chacun se précipita à son aide. Six mains avides se tendirent à la fois pour recueillir le précieux fardeau qu'il ramenait.

Quelques instants après, la jeune fille gisait inanimée sur la berge, et tout le monde s'empressait autour d'elle.

Cependant un paysan qui, de loin, avait entendu les cris désespérés poussés par les témoins de cet accident,

venait d'accourir en toute hâte. Il n'eut pas besoin d'explications pour comprendre ce qui s'était passé. Aussi, voyant qu'Hélène avait perdu connaissance, il offrit de lui donner asile dans sa maison, située à une cinquantaine de mètres de la rive.

— Vite ! montrez-nous le chemin, fit le jeune héros de cette aventure.

Aussitôt il saisit de nouveau dans ses bras le corps de la jeune fille et le transporta chez le complaisant campagnard.

Sa femme demeura d'abord tout interdite quand elle vit entrer cette nuée de visiteurs ; mais devinant à son tour ce qui s'était passé, elle s'empressa de jeter un fagot dans la vaste cheminée, et y mit le feu, pendant que la mère d'Hélène et l'autre jeune fille déshabillaient la victime immobile.

Au bout de quelques minutes, elle était étendue dans un fauteuil de paille, enveloppée de couvertures de laine, devant un grand feu, dont la flamme ardente réchauffait ses membres glacés.

Grâce à quelques frictions énergiques, à la chaleur bienfaisante du foyer, Hélène ouvrit enfin les yeux.

Pendant ce temps, les trois hommes s'étaient tenus à l'écart dans une pièce voisine et s'étaient mutuellement présentés l'un à l'autre.

Aussi, dès que la fille eut ouvert les yeux, son père s'élança vers elle et l'embrassa avec une joie délirante.

— Ma chère enfant, lui dit-il, permets-moi de te présenter M. Adrien Miral, à qui tu dois la vie, et sa sœur Juliette dont les bons soins sont parvenus à te ranimer.

Puis se tournant vers le paysan :

— Voici également Pierre Dallemagne, un brave homme à l'obligeance duquel tu dois l'hospitalité.

Hélène, encore un peu faible, remercia par une légère inclinaison de tête, qu'elle accompagna d'un doux sourire, ceux que son père venait de lui désigner successivement.

Au bout de dix minutes, elle était complétement remise et avait pris gaiement son parti de l'accident qui lui était arrivé.

Comme il lui était impossible de remettre les habits dont on l'avait dépouillée, elle accepta ceux que la femme de Pierre lui offrit, et les endossa, en riant aux éclats de sa métamorphose.

Quant à Adrien, il revêtit sans façon la chemise, le pantalon et les chaussettes que Pierre lui avait apportés. Puis il prit la main de Juliette.

— Ma chère sœur, dit-il, permets-moi de te présenter à mon tour M. et madame Durand, ainsi que leur fille Hélène, à qui nous avons été assez heureux pour rendre service, sans nous en douter.

En pareille circonstance, la glace ne devait pas tarder à se rompre entre ceux que le hasard semblait s'être plu à réunir.

— Monsieur, fit Hélène qui tendit à Adrien sa main mignonne, je n'oublierai jamais que vous avez risqué votre vie pour moi. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Juliette, je ne sais en quels termes vous exprimer ma reconnaissance pour la sollicitude avec laquelle vous m'avez secourue.

A ces mots, elle leur serra la main, qu'elle secoua virilement et avec une énergie qui prouvait en faveur de sa sincérité.

— Maintenant, reprit-elle en se tournant de nouveau vers Adrien, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions, monsieur?

— Très-volontiers, mademoiselle.

— Où alliez-vous, monsieur, lorsque mon imprudente maladresse vous a arrêté en chemin ?

— Je me promenais, mademoiselle.

— Quoi! vous ne vous rendiez pas chez un ami?

— Non, mademoiselle, je ne connais personne à Maisons.

— Comptiez-vous par hasard déjeuner au cabaret?

— Oui, mademoiselle.

— Oh! mais alors c'est charmant! s'écria Hélène en frappant des mains. Figurez-vous, monsieur, que nous ne connaissons non plus personne ici et que nous y étions venus également en curieux. Comme vous, nous nous dirigions par le chemin des écoliers vers la matelote ou la friture traditionnelles. Il est onze heures et demie, j'ai une faim d'ogre, je pense que vous devez être dans les mêmes dispositions. Voulez-vous nous faire l'honneur et le plaisir de déjeuner avec nous?

— Je vous remercie, mademoiselle, mais...

— Oh! pas de mais, interrompit Hélène. Figurez-vous bien, monsieur, que je suis une enfant gâtée, dont on exécute toutes les volontés, et qui ne souffre pas la contradiction. Or, après le service que vous venez de me rendre, je ne suppose pas que vous vous formalisiez du sans-gêne avec lequel je vous fais mon invitation. Donc j'espère que vous voudrez bien l'accepter.

— Encore une fois, mademoiselle, je vous remercie...

— Tenez, regardez mon père et ma mère, monsieur,

interrompit encore Hélène. Ils avaient la même pensée que moi, j'en suis certaine. Vous ne voudriez pas les désobliger.

Adrien hésitait. Il regardait sa sœur avec embarras.

Hélène s'approcha de Juliette et la prit doucement par la taille.

— Voyons, mademoiselle, dit-elle, vous êtes femme, vous me comprendrez mieux. Vous ne mettrez pas d'amour-propre à exaucer la prière que je vous adresse. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

Juliette ne répondait pas. Elle avait tellement l'habitude de n'agir que selon les inspirations de son frère, qu'elle n'osait prendre un parti.

Témoin de cette indécision, M. et madame Durand insistèrent avec tant de cordialité qu'Adrien fut forcé de se rendre.

— Allons, dit-il, nous acceptons; mais, en vérité, c'est très-mal à vous d'abuser ainsi de notre situation.

— Enfin! s'écria Hélène, qui s'empara gaiement du bras de Juliette. Le grand mot est lâché, mademoiselle; il n'y a plus à s'en dédire. Partons.

On convint avec Pierre et avec sa femme qu'ils feraient sécher les habits pendant le déjeuner, et qu'on viendrait les rechercher dans l'après-midi.

Sur ses indications, on se rendit chez un traiteur, auquel M. Durand commanda un déjeuner substantiel.

Le restaurateur mit à la disposition des nouveaux venus une vaste chambre, dans laquelle, sur les recommandations qui lui avaient été faites, il alluma un grand feu.

C'était une précaution bien inutile. Le mois de mai était fort beau, — par hasard. Un soleil éblouissant inondait

de ses rayons le magnifique paysage qui se déroulait à perte de vue, et dont la Seine était le premier plan.

A droite, au fond du coude formé par le fleuve, on apercevait les maisons de Saint-Germain, les coteaux de Marly, sur lesquels l'aqueduc profilait ses innombrables arceaux; à gauche, on distinguait les hauteurs de la Frette et d'Herblay; en face, s'étendait la plaine, un peu unie, un peu monotone, mais verdoyante, du milieu de laquelle émergeaient çà et là quelques bouquets de peupliers audacieux.

Hélène était enchantée. Avec cette insouciance du jeune âge, elle avait complétement oublié le danger qu'elle avait couru, ou, si elle s'en souvenait, ce n'était que pour en rire aux éclats. Le déguisement dont elle s'était affublée avait surtout le don de la réjouir plus que ne l'aurait fait la plus magnifique toilette.

VI

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

Lorsque Charles eut terminé ce récit, il se tourna vers Horace.

— Comprends-tu maintenant? lui demanda-t-il.

— A peu près. Adrien et Juliette ont revu la famille Durand, n'est-ce pas? fit le marquis.

— Précisément.

— Et comme, d'après le portrait que tu m'en as fait, Hélène est une fort jolie personne, Adrien...

— Silence! interrompit Landry avec une terreur comique. S'il t'entendait.

— Sois tranquille, je serai discret. A une condition pourtant : c'est que tu me tiendras désormais au courant de ce qui arrivera.

— Je te le promets, dit Charles.

Horace, en effet, n'insista pas. Il ne fut plus question

de cette histoire entre les deux jeunes gens, et, le soir, Landry regagna à pied la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait.

Dans une des maisons qui alignent leur façade grisâtre sur la droite de cette rue mélancolique, se trouve une vaste cour, au milieu de laquelle le propriétaire a planté un jardin qui ne mesure guère plus de cent mètres superficiels. Il est entouré d'un treillage à losanges, peint en vert, autour duquel un chemin pavé a été ménagé pour desservir les bâtiments qui l'entourent.

Ces bâtiments sont peu élevés. Ils n'ont pas plus de trois étages, y compris le rez-de-chaussée ; mais ces étages sont hauts, et les fenêtres qui leur distribuent la lumière dépassent les proportions ordinaires.

Trois escaliers, désignés par les trois premières lettres de l'alphabet, desservent les ailes de droite et de gauche, ainsi que le bâtiment du fond.

C'est dans celui-là, dont l'escalier est indiqué par la lettre B, que nous allons pénétrer.

Montons le premier étage, arrêtons-nous devant la porte de gauche, et, puisque la clef est dans la serrure, entrons.

Nous sommes dans une antichambre de deux mètres carrés. A gauche on aperçoit une cuisine qui ne renferme que tout juste les instruments indispensables.

En face de la porte d'entrée est celle de la salle à manger. Cette pièce est meublée d'une table, d'un buffet-dressoir et de six chaises en chêne blanc. Elle communique directement avec une autre pièce, assez vaste, destinée vraisemblablement à servir de salon, mais qui a été transformée en chambre à coucher.

Le lit, la commode, les deux fauteuils et les deux chaises

sont en acajou et datent de trente ans au moins. Les tentures du lit et celles de la fenêtre sont en damas de laine rouge, damassé de soie, et remontant à la même époque. Certes, on ne se croirait pas dans une chambre de femme, et de jeune fille, qui plus est, si, sur une table voisine de la fenêtre, on n'apercevait pas tous les ustensiles de couture, du linge plié, et quelques pièces de valenciennes.

En revenant dans la salle à manger, on distingue sur la gauche une seconde porte. Celle-ci donne dans une autre chambre, meublée d'un lit de fer, d'une commode-toilette et de quatre chaises.

Au fond de cette chambre, se trouve un cabinet de toilette, qui a été converti en garde-robe.

C'est tout.

Ce petit logement, composé de trois pièces, est, en effet, habité par M. Adrien Miral et par sa sœur Juliette.

Dans cette rapide inspection de l'appartement et du mobilier, ce qui frappe le plus, c'est l'ordre admirable dans lequel toutes choses sont placées et l'exquise propreté qui préside à l'administration de ce petit intérieur.

Le lendemain du jour où Adrien et Landry avaient déjeuné chez Horace et où Landry s'y était attardé jusqu'au soir, c'est-à-dire le lundi, à neuf heures du matin, Adrien était assis dans la salle à manger, quand Landry frappa à la porte, qu'il ouvrit en même temps.

— Tiens, c'est toi ? fit Adrien, qui lui tendit la main. Bonjour !

— Bonjour, ami, répondit Charles.

Il promena autour de lui un regard empreint d'une certaine inquiétude.

— Tu es seul ? demanda-t-il.

— Oui.

— Où donc est Juliette ?

— Chez sa lingère.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est partie ?

— Une heure et demie.

— Eh bien ! causons un peu, dit rondement Charles.

— Causons, fit Adrien avec indifférence.

Pourtant il avait imperceptiblement froncé les sourcils.

— Alors, à quand le mariage ? demanda Charles.

— Quel mariage ? dit Adrien.

— Le mien, parbleu !

— C'est juste.

— Est-ce que par hasard, insinua Charles, il y aurait un autre mariage sous roche ?

— Aucun, répondit Adrien qui rougit légèrement. Je ne connais guère que toi au monde capable de contracter mariage dans la position où nous sommes.

— Pourquoi pas ? interrogea Charles.

— Parce que nous ne pouvons, ni toi ni moi, nous donner, comme Horace, un luxe pareil, braver impunément les charges d'un intérieur, d'une famille...

— Ainsi, on ne devrait se marier, selon toi, qu'à la condition d'avoir, comme lui, deux cent mille francs de rentes ?

— Je ne prétends pas cela. Je trouve seulement que l'on doit y regarder à deux fois quand on ne les a pas.

— Eh ! crois-tu donc que je n'y aie pas longuement réfléchi ? Crois-tu que, de son côté, Juliette n'ait pas eu le temps d'y penser depuis neuf ans que nous nous connaissons ?

— Oh! pardon, tu exagères un peu.

— Il n'y a pas neuf ans que nous nous connaissons?

— Si, mais il n'y a pas neuf ans que Juliette t'a donné son consentement.

— Ce que tu m'objectes là est puéril, mon cher Adrien, puéril comme toutes les objections que tu soulèves chaque fois qu'il est question entre nous de ce mariage.

— Par exemple!

— Oui, mon cher, tu as beau dire et beau faire, je commence à m'apercevoir que tous les prétextes que tu as inventés jusqu'à ce jour ne sont pas sérieux et, puisque l'occasion se présente aujourd'hui de nous en expliquer une bonne fois, finissons-en.

— De quoi?

— De ces obstacles insignifiants que tu m'opposes sans cesse et devant lesquels j'ai feint jusqu'à présent de me soumettre. La dernière fois qu'il a été question entre nous de cette alliance, c'est derrière le trousseau de Juliette que tu t'es retranché.

— Sans doute. N'est-il pas tout naturel que je ne veuille pas te donner ma sœur sans qu'elle soit pourvue des objets indispensables?

— Bien, je l'admets, quoique cela me soit absolument égal, — je te l'ai dit. Eh bien! t'en es-tu occupé de ce trousseau?

— Pas encore, je l'avoue.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas encore réuni la somme nécessaire.

— Ah çà! c'est une plaisanterie! fit Charles en se croi-

sant les bras. Tiens, je te le dis carrément, tu mens, Adrien !

Ces paroles firent monter subitement le rouge au front d'Adrien.

— Oui, tu mens, poursuivit Charles avec énergie. Oh ! ne te redresse pas ainsi. Tu sais bien que ce mot-là, dans la bouche d'un ami tel que moi, n'est pas une injure. Quand je dis que tu mens, je veux dire que tu manques de franchise envers moi, et c'est cela que je te reproche le plus amèrement. Oui, je crois, je devine, je sens que tu as une raison quelconque de reculer indéfiniment ce mariage, et je ne suis pas le seul à m'en apercevoir. Souviens-toi de ce que te disait Horace, il y a huit jours. Encore, si tu faisais valoir à mes yeux les motifs qui te font agir, peut-être me rangerais-je à ton avis, car après Juliette, c'est toi que j'aime par-dessus tout. Eh bien ! parle, voyons, je t'écoute.

Ces paroles avaient visiblement ému Adrien. Il se détournait comme pour se soustraire à l'influence qu'exerçaient sur lui ces chaleureuses protestations.

Tout à coup il releva la tête.

— Allons, lui dit-il, tu es fou. Ne me retiens pas plus longtemps. Tu sais que pour rien au monde je ne voudrais manquer l'heure du bureau. J'ai trop d'obligations envers M. Duremond pour ne pas les reconnaître par la plus scrupuleuse exactitude. Laisse-moi partir. Tu prétends que je ne suis pas ton ami ? A mon tour, j'aurais le droit de te dire : Tu mens, Charles ! N'est-ce pas à toi, en effet, que je confie en mon absence ce que j'ai de plus cher au monde, mon trésor le plus précieux : l'honneur de Juliette ?

— Certes, je t'en remercie et j'en suis fier ; mais avoue qu'un rôle semblable serait bien plus naturel si Juliette était ma femme.

— Eh bien ! de quoi te plains-tu ? Je te jure qu'elle ne sera jamais à un autre qu'à toi. Donc un peu de patience. Adieu ! Est-ce que tu restes là ? Tu attends son retour ?

— Non. Je remonte à mon atelier.

— Alors, bon courage ! fit Adrien qui le poussa dehors.

Il ferma la porte à clef et s'éloigna en adressant de la main à son ami un dernier signe d'adieu.

Quant à Charles, il franchit l'étage supérieur, et s'arrêta devant une porte sur laquelle était fixée une plaque de cuivre portant ces mots gravés en lettres noires :

« Charles Landry, architecte. »

Il pénétra dans un appartement, dont la disposition était exactement la même que celui d'Adrien et de Juliette.

De la salle à manger, il avait fait une pièce d'attente destinée à recevoir ses clients. Il l'avait meublée patiemment, avec le goût le plus sûr, de meubles anciens et de faïences qu'il avait achetés les uns après les autres, à mesure que son budget le lui avait permis, et dont l'ensemble était cependant en parfaite harmonie.

Il avait converti en atelier le salon, qui était assez grand et qui recevait, par les deux fenêtres, un jour magnifique.

Sur une grande table en bois blanc, supportée par des tréteaux, on apercevait des couleurs, des crayons, des compas, et de larges feuilles de papier sur lesquelles se profilaient divers plans.

Il vint se placer devant cette table avec l'intention de

se mettre au travail ; mais il était distrait et préoccupé. Au moindre bruit qu'il entendait dans la cour, il se précipitait vers la fenêtre, jetait un coup d'œil au dehors, et revenait avec découragement prendre la place qu'il avait quittée.

Depuis un quart d'heure il se livrait à cet exercice, saisissant tantôt un crayon, tantôt un compas ou un pinceau, quand son visage s'épanouit tout à coup.

— La voilà ! murmura-t-il tout joyeux.

Il écouta avec attention, entendit s'ouvrir la porte de l'appartement situé au-dessous du sien, puis un bruit de pas et de chaises que l'on dérangeait, puis... plus rien.

— Ah ! elle se met à la besogne, dit-il encore.

Pendant une demi-heure, il remua inutilement tous les outils épars devant lui, sans parvenir à tracer une ligne.

— Décidément, je ne puis pas travailler quand je ne l'ai pas vue, fit-il à demi-voix. Allons lui serrer la main.

Il sortit, descendit et s'arrêta devant le logement d'Adrien. La clef était sur la porte. Il la fit jouer sans façon dans la serrure et entra.

Presque aussitôt il s'arrêta stupéfait.

Devant lui se trouvait un individu qu'il ne connaissait pas.

C'était un de ces excentriques échantillons de la race humaine, que le vocabulaire moderne a baptisés du surnom de « gommeux. »

Sa figure paraissait jeune encore, mais elle était blême ; ses traits étaient fatigués, des rides précoces sillonnaient son front. Sur son crâne dégarni quelques rares cheveux blonds essayaient de figurer une raie absente.

Très-élégamment mis, malgré la coupe exagérée des vêtements dont il était couvert, mais doué d'une myopie excessive, il portait dans l'œil droit un monocle qui donnait à sa physionomie un cachet de haute impertinence.

— Parole d'honneur ! elle est ravissante cette petite lingère, murmurait-il au moment où Landry fit son entrée. Elle est dix fois mieux que cette grue d'Amanda !

L'arrivée du jeune architecte changea le cours de ses réflexions anacréontiques.

Ils se regardèrent tous les deux avec une curiosité inquiète d'abord, puis avec une défiance réciproque.

Le premier, Charles s'inclina.

— Monsieur, dit-il en saluant.

— Monsieur, répéta le gommeux en saluant à son tour.

— Puis-je savoir ce qui vous amène ? demanda l'architecte.

— J'allais vous le demander, monsieur.

— Mais moi, monsieur, je suis de la maison...

Le jeune élégant eut un sourire cynique.

— Parbleu ! répondit-il, croyez-vous que je ne m'en sois pas douté en vous voyant entrer ici avec un sans-gêne pareil ? Eh bien ! dites donc, je vous fais mon compliment ; elle est ravissante.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, fit l'architecte que la colère commençait à gagner.

— De la discrétion avec moi ? répliqua l'élégant. Oh ! mais c'est admirable ! Seulement, ça ne prend pas. Vous comprenez que ce n'est pas au chevalier Arthur de Beaurepaire qu'on peut en faire accroire...

— Encore une fois, monsieur, dit Charles dont la voix tremblait, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Avec ça que vous n'êtes pas l'amant de cette petite ?

— De mademoiselle Miral ! s'écria Charles indigné.

— Parbleu !

Landry perdit patience.

— Monsieur, dit-il en se contenant à grand'peine, ne vous avisez jamais, croyez-moi, de prononcer un mot semblable en parlant de mademoiselle Miral; sans cela...

— Comment ! c'est sérieux ? interrogea le chevalier en ricanant. Vous ne l'êtes pas encore ? Alors qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je consens à vous répondre dans l'intérêt de mademoiselle Miral, fit Charles, dont le sang envahissait les tempes. Je suis un voisin, un simple voisin.

— Eh bien ! alors, de quoi vous mêlez-vous? demanda Arthur.

— Je n'ai de comptes à rendre à personne, monsieur; à vous, que je ne connais pas, moins qu'à tout autre, répliqua Landry; mais je vous défends,— vous m'entendez bien ? — je vous défends de manquer de respect envers mademoiselle Miral, et je vous prie de vous retirer à l'instant.

— Oh ! c'est une autre affaire, dit Arthur avec le plus grand sang-froid. Je suis bien ici, j'y reste.

Jusqu'ici il s'était tenu debout. En prononçant ces dernières paroles, il prit une chaise et s'assit.

C'était une sorte de défi.

— Je vous en conjure, monsieur ! fit Landry. Vous

voyez que je fais l'imposible pour ne pas éclater. Ne me contraignez pas à employer la violence.

— Comment, monsieur ! vous oseriez...

— Si vous ne sortez pas de bonne volonté, vous sortirez de force, dit l'architecte avec énergie.

— Ceci est du dernier comique, en vérité ! dit le chevalier de Beaurepaire en s'efforçant de sourire pour cacher son embarras. Suis-je ici chez vous ou chez mademoiselle Miral ?

— Vous êtes chez mademoiselle Miral, monsieur; mais, à la façon dont vous vous y comportez, on ne s'en douterait guère.

— Monsieur ! fit Arthur qui se leva d'un air menaçant.

— Allons, sortez ! ordonna Charles avec un geste impérieux.

Au même instant s'ouvrit la porte de la chambre voisine, et Juliette parut sur le seuil.

— Ah parbleu ! vous arrivez bien, mon enfant, dit Arthur. Voilà un enragé qui voulait me chasser de chez vous.

Charles et le chevalier s'étaient animés peu à peu, à mesure que la conversation dégénérait en querelle et se terminait par des menaces.

Juliette, qui était dans sa chambre en compagnie d'une dame, avait fini par entendre des éclats de voix et venait en rechercher la cause.

Expliquons en peu de mots comment le chevalier Arthur de Beaurepaire se trouvait chez elle.

Ainsi qu'Adrien l'avait dit à Charles, Juliette était partie vers sept heures et demie du matin, et était allée reporter chez la lingère, pour le compte de laquelle elle tra-

WORKING MEN'S COLLEGE LIBRARY.

vaillait, l'ouvrage qu'elle avait terminé la veille. Celle-ci avait remis à la jeune fille l'étoffe, la dentelle et les entre-deux nécessaires à la confection d'une douzaine de chemises destinées à une certaine baronne de Cardillac, dont l'élégance et la générosité étaient en ce moment la fable de tout Paris.

Juliette était revenue précipitamment rue Notre-Dame-des-Champs, afin de se mettre plus tôt à l'ouvrage.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis son retour, lorsqu'on sonna à sa porte.

Elle courut l'ouvrir et se trouva en présence d'une femme, jeune encore, mise avec une recherche et une excentricité du plus mauvais goût, accompagnée d'un monsieur dont l'extravagance ne le cédait en rien à celle de la personne dont il s'était fait le cavalier.

— Je suis la baronne de Cardillac, dit légèrement cette femme. Je viens de chez ma lingère, à qui je voulais faire quelques observations sur les chemises que je lui ai commandées. Elle m'a dit qu'elle venait de vous les remettre à l'instant, m'a donné votre adresse, et m'a priée de vous indiquer moi-même les légères modifications que je venais lui signaler.

— Je suis à vos ordres, madame, dit Juliette en s'inclinant. Si vous voulez bien passer dans la pièce voisine, nous examinerons ensemble le modèle que vous m'avez confié...

Juliette ouvrit la porte de sa chambre, et fit signe à madame de Cardillac d'y entrer.

Celle-ci se tourna vers le chevalier, qui se disposait à la suivre.

— Vous, mon bon, dit-elle d'un petit ton sec, attendez-nous ici.

Arthur qui, pendant la durée de cet entretien, n'avait cessé de conserver son monocle et de dévisager la jeune fille, s'arrêta brusquement et ne put réprimer une grimace de désappointement.

Ce fut alors que survint Landry. Ignorant ce qu'était M. de Beaurepaire et dans quelles conditions il se trouvait là, il n'avait pu cacher son étonnement tout d'abord. L'insolence du chevalier avait fait le reste.

Il se préparait donc à le jeter à la porte lorsque Juliette entra.

Sa stupéfaction fut grande lorsqu'elle aperçut le visage enflammé des deux jeunes gens, et lorsque Arthur, en lui montrant Charles Landry, lui dit que celui-ci avait la prétention de le chasser de chez elle.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle en s'adressant à Charles d'une voix sévère.

— Rien, mademoiselle, répondit-il en rougissant.

— Allons, parlez, dit-elle. J'ai bien le droit d'exiger une explication, il me semble.

— Eh bien ! mademoiselle, M. de Beaurepaire a été si grossier et s'est exprimé sur votre compte entermes si outrageants que je lui ai ordonné de sortir.

— A quel titre? demanda fièrement Juliette.

— Au même titre que l'aurait fait Adrien, dont je suis le plus intime ami, et qui n'aurait pas souffert plus que moi les grossièretés....

— Bon ! s'écria la baronne de Cardillac en riant, je vois ce que c'est : mon ami Arthur aura encore fait une sottise.

Alors se tournant vers Landry :

— C'est juste, reprit-elle. Vous ne le connaissez pas; sans cela vous ne l'auriez pas pris au sérieux.

Elle saisit le bras de son cavalier.

— Ah çà ! mon cher, dit-elle, est-ce que vous allez me compromettre sans cesse dans tous les endroits où je vous conduis ? Faites vos excuses à mademoiselle, et bien vite !

Arthur baissait la tête, mais ne desserrait pas les dents.

— Entendez-vous ? fit-elle en frappant du pied.

— Certainement... balbutia le chevalier. J'ignorais... je ne voulais pas... C'est la faute de monsieur, qui est entré ici comme un furieux, sans crier gare ! Je ne sais même pas qui il est... comment il se nomme.

— Je me nomme Charles Landry, monsieur, et je suis à vos ordres, répondit vivement le jeune architecte.

— Encore ? fit la baronne en éclatant de rire. Comment ! Quand je viens de vous prévenir qu'il ne fallait pas prendre au sérieux....

— Dans aucun cas, interrompit Juliette, M. Landry n'a eu raison d'insulter chez moi une personne qu'il ne connaissait pas.

Puis, adressant une profonde révérence à madame de Cardillac et à M. de Beaurepaire :

— Je vous demande pardon, madame, ainsi qu'à vous, monsieur, reprit-elle, de ce qui s'est passé, et je vous jure que cela ne se renouvellera plus.

— Bien, mon enfant, bien, fit la baronne d'un ton léger, ne vous donnez pas tant de peine.

Elle salua d'un petit air dégagé et entraîna son cava-

lier, qui essayait inutilement de se confondre en salutations et en sourires.

Dès qu'ils furent partis, Charles regarda Juliette en face.

— Voyons, dit-il, avec douceur, est-ce sérieusement que vous m'avez fait devant ces gens-là le reproche de vous avoir défendue ?

— Certainement, fit Juliette avec humeur.

— Quoi ! vous auriez voulu que je permisse à ce malotru de vous traiter comme il l'a ait ?

— Sans doute.

— Oh ! s'écria Charles indigné, on voit bien que vous ne l'avez pas entendu.

— Qu'a-t-il donc dit ?

— Je ne souillerai pas vos oreilles des propos de ce misérable, ma chère Juliette ; mais je pense que vous ne serez pas flattée d'apprendre qu'il vous mesurait à la même aune que la fille qu'il accompagnait.

— Que voulez-vous ! répondit Juliette, dont la mauvaise humeur s'évanouit aussitôt pour faire place à la résignation, nous sommes bien obligées dans notre position de tolérer certaines choses que ne souffrirait pas notre indépendance. Croyez-vous réellement avoir écarté tout soupçon de l'esprit du chevalier en prenant si vivement ma défense ? Etes-vous bien sûr de n'avoir pas plutôt achevé de me compromettre ?

— Je ne sais, ma chère amie ; mais lorsque j'ai entendu ce fat ridicule parler de vous avec une telle irrévérence, de vous qui êtes une fourmi pour le travail, un ange pour la candeur et la bonté, tout mon être s'est révolté.

— Oh ! dit Juliette, je n'ignore pas que vous êtes le plus loyal et le plus généreux des hommes; mais que serait-il arrivé si cette baronne s'était formalisée et m'avait retiré sa commande ? Savez-vous que vous m'auriez fait perdre cent vingt francs au moins, sans compter ce que cette riche clientèle pourra me faire gagner plus tard ? Or, cent vingt francs c'est une somme, pour une simple ouvrière comme moi.

— Eh ! qui vous force de rester dans cette dépendance perpétuelle ?

— Mais je n'ai pas à vous l'apprendre, mon ami. Notre situation de fortune...

— N'est pas si mauvaise, interrompit Charles avec véhémence, que vous en soyez réduite à ménager une drôlesse et à vous exposer aux impertinences d'un héros de boudoir. N'est-ce pas un bagne véritable que cette situation précaire ? Pourquoi votre frère vous y condamne-t-il quand je pourrais vous rendre libre, sinon riche, quand je le presse de vous donner mon nom, quand, ce matin encore, j'insistais auprès de lui pour vous arracher à cette fausse position, à ce labeur de mercenaire ?

Je n'ai rien de caché pour lui, moi. Il sait bien qu'en devenant ma femme, votre condition s'améliorerait aussitôt, puisque je gagne plus d'argent qu'il ne m'en faut. Eh bien ! pourquoi se retranche-t-il toujours derrière des raisons qui n'en sont pas ?

Non, je n'y puis plus tenir ! Je ne veux plus que vous fatiguiez vos beaux yeux à un travail ingrat, que vous soyez en butte à la grossièreté du premier venu. Ce soir il faudra qu'Adrien s'explique, ou sans cela je croirais...

— Quoi donc? fit Juliette en voyant que Charles s'arrêtait brusquement.

— Je croirais... ce qu'Horace et moi nous soupçonnons déjà, ma chère Juliette : c'est qu'Adrien a un secret pour nous.

La jeune fille ne répondit pas. Peut-être la pensée que venait de formuler Landry s'était-elle déjà présentée à son esprit.

— Et moi, répliqua-t-elle pourtant après un instant de silence, je vous défends d'avoir sur Adrien des idées semblables.

— Alors, fit Landry, en signe de pardon, donnez-moi votre jolie main à baiser, et remettons-nous courageusement à l'œuvre.

Toute pensive, Juliette lui tendit sa main mignonne, sur laquelle Charles déposa un baiser plus ardent que respectueux.

— Maintenant, s'écria-t-il radieux, je vais en abattre de la besogne!

La jeune fille demeura seule.

Elle transporta dans la salle à manger tout ce qui lui était nécessaire, prit place sur une chaise devant la fenêtre et se mit au travail, tout en rêvant aux paroles émues que Charles lui avait fait entendre.

Au dehors il faisait un temps admirable.

Par hasard, ce commencement de mai, au lieu d'être triste et froid selon son habitude, répandait dans l'atmosphère ses exhalaisons printanières. Un soleil magnifique resplendissait; ses ardentes effluves pénétraient l'air et réchauffaient la terre. La nature réveillée du long

sommeil de l'hiver semblait s'épanouir et frissonner sous la bienfaisante chaleur de ses rayons.

Juliette ouvrit sa fenêtre.

Involontairement pour ainsi dire, un refrain joyeux s'échappait de ses lèvres tandis que son aiguille agile se jouait dans la batiste et la dentelle. Soudain elle crut entendre dans la cour le son d'une voix qui demandait :

— Mademoiselle Miral, s'il vous plaît ?

Elle leva la tête.

Sous la porte cochère, qui se trouvait presque en face de son appartement, elle aperçut une femme arrêtée devant la loge du concierge.

Elle l'examina attentivement. Cette dame paraissait âgée d'une quarantaine d'années. Elle était grande et mise avec un goût parfait. Sa toilette, un peu sévère, se composait d'une longue robe de faille noire qui se drapait autour de la taille en plis opulents, d'un paletot de même étoffe, richement brodée de soie et de jais, et d'un chapeau de paille noire, garni de rubans de faille et de velours entrelacés, orné par devant et par derrière d'un bouquet de roses blanches.

Au même instant, le concierge aperçut Juliette à sa fenêtre, lui adressa un petit signe d'intelligence, en même temps qu'il la désignait du geste à la visiteuse.

La jeune fille se leva et courut au-devant de l'inconnue, qu'elle introduisit dans la salle à manger.

— C'est bien vous, mademoiselle, demanda l'inconnue, qui vous nommez Juliette Miral ?

— Oui, madame.

— Vous êtes lingère, m'a-t-on dit ?

— C'est la vérité, madame. Serais-je assez heureuse pour vous être utile en quelque chose?

— Certainement, mademoiselle. J'arrive d'un pays où votre industrie, sans être absolument abandonnée, est loin d'atteindre la perfection que la France a su lui donner. C'est vous dire que je suis très-mal montée, que j'ai besoin d'une infinité de choses et que j'en suis un peu pressée, puisque j'ai résolu de me fixer à Paris.

— Ah! madame est étrangère?

— D'origine, non; de fait, oui, puisque voilà près de quinze ans que j'ai quitté mon pays.

Tout en disant ces mots, l'inconnue avait promené autour d'elle un regard au fond duquel il y avait plus que de la curiosité.

Juliette crut y remarquer une nuance d'inquiétude. Bien plus, il lui sembla que la voix de cette dame tremblait légèrement, qu'elle ne s'exprimait qu'avec une certaine hésitation.

— A qui ai-je l'honneur de parler, madame? interrogea la jeune fille.

— Mon nom ne vous apprendra pas grand'chose, mademoiselle : il n'est pas probable que vous l'ayez jamais entendu prononcer. Je me nomme madame Darcourt.

— En effet, madame.

— Seulement je me recommanderai à vous d'une personne qui vous est bien connue, mon enfant. Je viens de la part de madame Durand.

— De madame Durand! s'écria joyeusement Juliette. Oh! alors, madame, je suis toute à votre service, ajouta-t-elle avec empressement.

WORKING MEN'S COLLEGE

VII

LE ROMAN D'UN LIMOUSIN

Madame Darcourt promena de nouveau autour d'elle le même regard dont l'expression défiante n'avait pas échappé à Juliette.

— Si mes renseignements sont exacts, reprit-elle, vous habitez cet appartement avec votre frère, mademoiselle ?

— Oui, madame.

— Est-il là ?

— Non, il est sorti.

— Vous l'attendez peut-être?

— Oh ! pas avant six heures du soir.

Cette réponse parut soulager madame Darcourt, car sa voix se raffermit aussitôt, et son regard se fixa sur la jeune fille qu'elle ne quitta plus.

— Ah ! il est déjà à son bureau ? dit-elle.

— Oui, madame. Comment savez-vous que mon frère...

— C'est madame Durand qui me l'a appris.

— C'est juste, madame, veuillez m'excuser.

— De rien, mon enfant. Je comprends que vous soyez étonnée de voir une inconnue si bien au courant de ce qui vous concerne.

— Oh! pas du tout, madame. Voulez-vous me permettre maintenant de vous demander sur quels articles de lingerie votre choix s'est porté?

— Sur aucun et sur tous, mademoiselle. Je vous l'ai dit, je suis fort dépourvue. Si même vous aviez quelques parures toutes prêtes.

— J'en ai peu, madame. Je ne sais si je dois vous les soumettre... je ne suis pas riche... ce que j'ai n'est pas très-beau...

— N'importe, mon enfant. Soyez assez bonne pour me le montrer.

Juliette se leva vivement, courut dans sa chambre et en revint avec un carton qu'elle ouvrit. Trois ou quatre parures seulement y étaient coquettement attachées avec des faveurs bleues.

Madame Darcourt feignit de les examiner, mais c'était principalement sur Juliette que se concentrait toute son attention.

— Si ce n'est pas riche, dit-elle enfin, c'est d'un goût exquis et d'un travail admirable. Vous avez des yeux de lynx et des doigts de fée, mon enfant. Je garde ces parures.

En disant ces mots, elle ouvrit son porte-monnaie, et en tira cinq louis qu'elle déposa sur la table.

— Mais vous me donnez beaucoup trop, madame,

se récria la jeune fille. Le prix de ces parures est à peine de soixante francs.

— Pour une marchande, je ne dis pas non ; mais je ne suis pas une marchande, mon enfant, et je ne vois pas pourquoi vous ne profiteriez pas du bénéfice très-légitime auquel vous avez droit.

— Vous êtes bien bonne, madame; mais ce bénéfice est si considérable que je ne puis l'accepter.

— Comme il vous plaira, mademoiselle. Alors vous porterez ces cent francs à valoir sur la note que vous me fournirez plus tard.

— Mais, madame...

— Ne vous en défendez pas, mademoiselle, et causons un peu de vous.

— De moi! fit Juliette surprise.

— Et de votre frère Adrien.

— Je le veux bien, madame, mais à quel propos?

— Je ne suis venue que pour vous le dire, mon enfant. Un mot vous expliquera tout : je suis une ancienne amie de votre mère.

— De ma mère! s'écria Juliette dont les yeux rayonnèrent. Oh! soyez la bienvenue, madame! Vous serez, pour ainsi dire, la première personne qui me parlerez d'elle.

— La première personne ! fit vivement madame Darcourt. Comment, ni votre frère, ni vos amis...

— C'est tout naturel, madame, dit Juliette que ce souvenir avait attristée, Adrien était si jeune quand nous avons perdu notre mère, qu'il ne se la rappelle que bien vaguement. Et, quant à des amis, à l'exception de M. Duremond, nous n'en avons guère.

— En effet, M. Duremond vous veut beaucoup de bien, m'a-t-on affirmé.

— Oui, madame. C'est à lui que notre père mourant nous a légués. C'est lui qui nous a recueillis, qui nous a élevés, qui a sauvé du naufrage la plus grande partie du mobilier qui garnit cet appartement. En un mot c'est lui qui, après nous avoir tenu lieu de famille, a bien voulu prendre Adrien dans ses bureaux, et lui a donné l'emploi qui nous fait vivre.

— C'est un digne homme, je le vois.

— Oh ! vous pouvez le dire, madame.

— Eh bien ! ne vous a-t-il jamais parlé de votre mère?

— Très-peu, madame, et lorsqu'à deux ou trois reprises j'ai essayé d'amener la conversation sur ce terrain, il a toujours évité de me répondre. J'ai pensé que ce sujet de conversation lui était pénible et, comme nous lui devons tout, je n'ai pas insisté.

Les sourcils de l'étrangère se froncèrent imperceptiblement.

— Mais monsieur votre frère, reprit-elle, est en relations quotidiennes avec votre bienfaiteur. N'a-t-il pas été plus heureux que vous sous ce rapport?

— Il faut croire que non, madame, car lui-même ne m'a parlé que fort peu de ma pauvre mère. Il est vrai que la sainte femme est morte depuis si longtemps...

Madame Darcourt tressaillit.

— Morte ! dit-elle vivement. On vous a dit que votre mère...

— Sans doute, madame, fit Juliette. Est-ce que vous l'ignoriez?

— Non, mon enfant, répondit l'étrangère en proie à un

trouble manifeste, mais je ne me souvenais plus... j'avais oublié...

— Il y a donc bien longtemps que vous l'avez perdue de vue?

— Oui... balbutia madame Darcourt. Bien longtemps... en effet...

— Je le crois bien! Adrien avait douze ans lorsque mon père est mort; moi j'en avais cinq à peine...

— Eh bien?

— Eh bien! madame, puisque c'est le chagrin d'avoir perdu ma mère qui a tué mon père, il y a donc au moins quinze ans qu'elle est morte.

— Comment! on vous a dit que votre père avait succombé à la douleur que cette perte lui causait?

— Oui, madame.

— Qui vous a dit cela? demanda madame Darcourt avec feu.

— Adrien, M. Duremond. Ce n'est donc pas vrai?

— Hélas! ce n'est que trop vrai, ma chère enfant! fit madame Darcourt dont le corps s'affaissa subitement. Excusez mon trouble, mon émotion... Il y a de si longues années que le nom de votre mère n'a pas été prononcé devant moi... Je n'étais pas en France à l'époque où ce malheur vous atteignit... j'avais presque oublié cet événement... je ne me figurais pas qu'il y eût si longtemps.

Elle se redressa presque aussitôt.

— Combien donc y a-t-il de temps? demanda-t-elle, car on vous a évidemment fixé une date, on vous a indiqué l'endroit où reposent les cendres de votre mère... On vous a conduite sur son tombeau, on vous a fait réciter une prière pour elle.

— Oh! certainement, madame. J'avais douze ans à cette époque ; je venais de faire ma première communion. Je m'étonnai devant Adrien qu'on ne m'eût jamais conduite au cimetière ; je lui dis que je voulais prier sur le tombeau de mon père et de ma mère ; je lui demandai pourquoi on ne m'avait pas habituée à ce pieux pèlerinage.

— Que vous répondit votre frère ?

— Que j'étais trop jeune alors, et qu'il n'avait pas jugé nécessaire de me faire pratiquer un culte dont mon intelligence n'aurait pas compris la portée ; mais que, si je le voulais absolument, il me conduirait dans notre caveau de famille.

— Et il vous y conduisit ?

— Trois jours après, oui, madame, Adrien m'a prise par la main, m'a fait entrer dans la petite chapelle qu'on aperçoit à travers la porte, et m'a dit : Elle est là. J'ai bien prié et pleuré ce jour-là !

— Et depuis vous y êtes retournée ?

— Tous les ans, oui, madame. Vous ignoriez donc tous ces détails ?

— Naturellement, fit madame Darcourt, dont le regard éteint se remplit de larmes. Je vous l'ai dit, j'étais hors de France à cette époque.

— Et vous n'y êtes revenue que tout récemment, sans doute ?

— Oui, mon enfant.

— Où étiez-vous donc ?

— En Amérique.

— Alors, fit Juliette, vous n'avez connu notre mère que dans sa jeunesse ?

— Nécessairement... balbutia madame Darcourt.

— Etions-nous au monde à ce moment-là ? Nous avez-vous déjà vus ?

— Oh ! je crois bien, chère petite ! s'écria l'Américaine avec vivacité. Plus de cent fois je vous ai tenus dans mes bras, je vous ai fait sauter sur mes genoux, j'ai couvert de baisers vos têtes blondes...

— Quel dommage qu'Adrien ne soit pas là ! fit Juliette. Quel plaisir il aurait à vous entendre !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre, madame.

— L'emploi qu'il occupe chez M. Duremond est assez lucratif, n'est-ce pas ?

— Fort heureusement, car ce que je gagne est si peu de chose...

— Je le sais. Vous travaillez beaucoup, pourtant ?

— Que ferais-je de mes longues journées de solitude, si je n'avais pas une occupation ?

A peine Juliette avait-elle prononcé ces paroles, que la porte d'entrée s'ouvrit bruyamment.

— J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! criait la voix joyeuse de Landry.

— Quoi donc ? demanda Juliette.

— Vous savez bien ce plan de maison de campagne que je cherchais depuis huit jours. Je l'ai, je le tiens, je vous en apportais l'esquisse pour vous la soumettre.

Soudain il s'arrêta. Il venait d'apercevoir madame Darcourt, qui s'était levée à son approche.

— Oh ! pardon, madame, dit-il en s'inclinant respectueusement, je ne vous avais pas vue.

Alors, se tournant vers Juliette :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, reprit-il, je vous croyais seule ; mais que je ne vous dérange pas, je vous en conjure ! je reviendrai.

— Madame ! fit-il en saluant de nouveau l'étrangère.

Et il se retira.

Madame Darcourt le regarda disparaître.

— Vous prétendiez que vous étiez toujours seule, mon enfant, continua-t-elle, dès que la porte se fut refermée. Pas toujours, il me semble ?

— Ce que vous dites là n'est pas généreux, madame, répondit la jeune fille en rougissant. M. Charles Landry, que vous venez de voir, est un architecte qui habitait la maison avant que nous ne vinssions nous y installer. Il est orphelin comme nous, pauvre comme nous. Cela vous expliquera pourquoi Adrien s'est lié avec lui d'une si étroite amitié que M. Landry lui a demandé ma main.

— Et votre frère la lui a accordée ?

— Promise oui, accordée pas encore.

Évidemment tous ces détails intéressaient vivement madame Darcourt, car elle ne se lassait ni d'écouter ni de regarder la jeune fille.

— Voulez-vous me permettre une indiscrétion ? demanda-t-elle timidement.

— Oui, madame, parce que je vous crois incapable d'en commettre une.

— Aimez-vous M. Landry ?

— Je ne rougis pas de l'avouer, madame. Il est fils de ses œuvres comme nous. Je l'aime et je l'estime. D'ailleurs vous pensez bien qu'Adrien ne lui aurait pas promis ma main sans me consulter.

— Alors pourquoi ne la lui a-t-il pas encore accordée ?

— Ah ! c'est que nous sommes pauvres, madame. Adrien voudrait faire convenablement les choses et il ne le peut que dans certaines limites, — ce qui est un de ses plus grands soucis, j'en suis certaine.

— Il vous l'a dit ?

— Non, seulement il me l'a laissé entendre ; mais je surprends souvent ses regards fixés tristement sur moi. Quand il s'aperçoit que je le remarque, il se détourne aussitôt avec effort... il est sombre, pensif... il a parfois d'inexplicables défaillances. Hier soir, principalement, il m'a semblé plus triste et plus préoccupé qu'à l'ordinaire.

— Et c'est à cela que vous attribuez sa tristesse ?

— A cela et à bien d'autres causes encore.

— Que vous connaissez ?

— En partie du moins.

— Quelles sont-elles ?

— Hier, M. Duremond, chez qui nous avons dîné, et qui n'est plus de la première jeunesse, a manifesté l'intention de se retirer des affaires et a exprimé devant nous le regret qu'Adrien ne pût pas le remplacer.

— Oui. Je comprends... il est ambitieux.

— Adrien ? Oh ! vous ne le connaissez guère, madame ; s'il a soif de bien-être, c'est pour moi plutôt que pour lui, j'en réponds. Seulement comment voulez-vous qu'il ait conçu la pensée de succéder à M. Duremond, lui qui n'a rien ?

— Alors il lui importe peu que son patron vende ou ne vende pas sa maison ?

— Il lui importe beaucoup, au contraire. Qui sait si le successeur de M. Duremond, en prenant possession de la

maison, n'y amènera pas un homme à lui ? Qui sait si Adrien conservera l'emploi qui nous fait vivre ?

— En effet, mon enfant. Je conçois les appréhensions de votre frère et les vôtres ; mais le danger est-il aussi imminent que vous le supposez ?

— Il le devient dès à présent, madame. M. Duremond peut trouver du jour au lendemain un acquéreur. Sa maison est l'une des plus importantes de la place.

— Que fait-il ?

— Il fait la commission pour l'Amérique du Sud ; il a même un comptoir à Lima.

— Et c'est M. Duremond, dites-vous, qui a manifesté le regret qu'Adrien ne pût pas prendre la suite de ses affaires ?

— Oui, madame.

— Cela prouve en faveur de votre frère, fit madame Darcourt après un silence de quelques secondes.

A ces mots, elle se leva.

— Il ne me reste plus, dit-elle, qu'à vous remercier de votre gracieux accueil. Je vais dresser une liste de tout ce dont j'ai besoin, et, si vous le permettez, je vous la remettrai dans deux ou trois jours.

— De grand cœur, madame.

— Alors, à bientôt, mon enfant !

Elle se dirigea vers la porte, accompagnée de la jeune fille.

Tout à coup elle s'arrêta.

— Tenez, dit-elle ; il faut que je vous demande une faveur avant de vous quitter...

— Une faveur, à moi ! Parlez, madame.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, comme autrefois, quand vous étiez petite ?

— Très-volontiers, madame, fit Juliette, qui lui tendit la joue.

Mais madame Darcourt la prit dans ses bras, l'y serra avec force et l'embrassa longuement. Puis, comme si elle s'arrachait difficilement à cette étreinte, elle s'éloigna précipitamment.

Juliette demeura toute surprise.

— C'est singulier ! murmura-t-elle. Qu'a donc cette pauvre dame ? Elle souffre, bien certainement. Je ne sais, mais moi-même... je me sens tout émue...

En effet, la jeune fille revint, mélancolique et pensive, s'asseoir à la place qu'elle avait quittée. Son gai refrain ne voltigeait plus sur ses lèvres. Sans doute les souvenirs que madame Darcourt venait d'exhumer avaient réveillé dans le cœur de l'orpheline bien des douleurs et bien des regrets !...

Dans tous les cas, l'étrangère, en se présentant chez Juliette, ne pouvait pas invoquer un patronage plus efficace que le nom de madame Durand.

C'était, en effet, un heureux hasard que celui qui avait guidé Juliette et Adrien le jour où ils étaient allés à Maisons, car tout le monde, Landry lui-même, en ressentit les merveilleux résultats.

Les Durand, quoique fort riches, n'étaient point ingrats.

Le service que leur avait rendu Adrien était d'une importance sans égale. S'ils avaient perdu leur fille, les braves gens seraient assurément morts de chagrin.

Il n'est donc pas étonnant que, par tous les moyens

possibles, ils cherchassent à reconnaître le service immense qu'ils avaient reçu.

Sous prétexte qu'Hélène sortait de pension et n'avait qu'un trousseau des plus restreints, ils commandèrent à Juliette une telle quantité de choses que, pendant près de quatre mois, celle-ci fut obligée de prendre une ouvrière pour satisfaire aux besoins de son industrie.

Tous les jours, ou à peu près, Hélène, en compagnie de son père ou de sa mère, quelquefois seule, venait voir où en était son trousseau.

En vain Juliette, qui avait parfaitement compris à quel sentiment obéissaient ces honnêtes gens, avait essayé de réduire à de plus sages proportions la commande qu'elle avait reçue ; on lui avait répondu qu'Hélène pouvait se marier d'un jour à l'autre, et qu'on ne voulait pas attendre le dernier moment pour lui donner ce qui lui manquait. L'argument était sans réplique.

De ces relations quotidiennes entre les deux jeunes filles, il résulta une grande sympathie, d'abord, et enfin une étroite amitié. Au bout de trois mois, Hélène ne pouvait plus se passer de Juliette, et Juliette, dont la vie solitaire et monotone ne demandait qu'à s'égayer, fut enchantée de trouver chez Hélène tant de délicatesse, de bonté et de sympathie.

A dater de ce moment, Juliette et Adrien devinrent les commensaux de la famille Durand.

Ce fut ainsi qu'Hélène apprit que Juliette aimait Landry, qu'elle en était aimée, et que leur mariage allait se conclure dès qu'il plairait à Adrien d'en fixer le jour.

Et Landry devint à son tour un familier de la maison.

M. et madame Durand, gros, gras, bien portants,

toujours de bonne humeur, appartenaient à la catégorie de ceux « qui n'ont qu'à se laisser vivre. »

Il faut dire que ce bonheur ne leur était pas venu en dormant.

Trente ans avant l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire vers 1838, Pierre Durand était maçon.

Limousin d'origine, ce qui est presque l'équivalent de sobre et de travailleur, il était le premier et le dernier à l'ouvrage, bûchait avec un infatigable courage, ne se plaignait jamais, ne s'enivrait jamais, était en un mot le modèle du chantier dans lequel il travaillait.

Tant de qualités ne passent pas inaperçues aux yeux de gens qui ont l'habitude de ce dur métier. Durand n'était pas à Paris depuis deux ans, que son patron l'avait élevé déjà à la dignité de contre-maître, et lui avait accordé de son plein gré une légère augmentation de salaire.

Tous les jours, à cinq heures précises, il ouvrait sa porte et descendait l'escalier, afin de gagner son chantier qui était situé quelquefois à l'extrémité de Paris.

Tous les jours aussi, à la même heure, madame et mademoiselle Angélique Bidois descendaient le même escalier et se rendaient à la Halle, où elles exerçaient l'état de marchandes de poisson.

Pierre Durand ne manqua pas une fois de les saluer dans le principe, puis il échangea quelques paroles banales, et bientôt il fit connaissance avec elles.

Madame Bidois, était veuve d'un ancien porteur aux Halles, lequel avait été un incorrigible ivrogne. Aussi quand il mourut, un beau jour, d'une congestion céré-

brale, il laissa sa femme et sa fille dans le dénûment le plus absolu.

Madame Bidois se remit vaillamment au travail. Sa fille Angélique venait d'atteindre sa douzième année, elle la prit avec elle et l'associa à son commerce.

Au moment où Pierre Durand la rencontra, Angélique avait dix-sept ans. C'était une jolie blonde aux yeux bleus, robuste, bien taillée, capable de défendre sa vertu contre un dragon même.

L'œil connaisseur de Pierre ne s'y trompa point.

— Voilà la femme qu'il me faudrait, pensa-t-il.

Une année se passa, sans qu'il osât se déclarer. Enfin, il se décida.

Un beau dimanche, à l'heure où ces dames revenaient de la Halle, Pierre revêtit ses plus beaux habits et alla faire sa demande.

Madame Bidois lui accorda la main de sa fille, à la condition que celle-ci continuerait avec sa mère le commerce définitivement lucratif qu'elle exerçait.

Le mariage allait se conclure, lorsque Pierre apprit que son père était mort, laissant un petit bien évalué à une douzaine de mille francs, que le notaire l'engageait à venir recueillir en personne.

Il n'eut garde d'y manquer et se mit en route, après avoir juré à Angélique que « cette fortune » ne lui tournerait pas la tête et qu'il l'épouserait à son retour.

Un mois, deux mois se passèrent. Pierre ne revenait pas.

Les bonnes amies d'Angélique ne manquèrent pas de s'égayer à ses dépens. Elle-même commençait à désespérer, quand lui parvint une lettre de Pierre, annonçant

qu'il avait vendu le petit domaine de son père et qu'il allait revenir dans quelques jours.

Angélique n'en voulut rien dire à personne. Elle supporta sans sourciller les lazzis dont elle était l'objet, jusqu'au jour où Pierre arriva, l'embrassa sur les deux joues et lui dit :

— Bonjour, ma petite femme !

Trois semaines après, elle devenait madame Durand.

Après avoir consacré soixante-douze heures aux ivresses de l'hymen, il reprit la truelle, la règle et le compas.

L'entrepreneur pour le compte duquel il travaillait lui conseilla de ne pas laisser improductif le petit capital qu'il avait réalisé.

Durand hésitait. Il était jeune et par conséquent timide. Sous les traits de son patron Pothey, la fortune lui força la main.

Paris était en mal d'enfant à cette époque. De tous côtés, la grande ville commençait à s'agrandir.

Comme tous les entrepreneurs d'alors, Pothey ne suffisait plus à la besogne.

Sûr de Durand comme de lui-même, il lui céda d'abord la broutille de ses affaires ; puis il lui indiqua quelques marchés avantageux, le força presque à les conclure, de sorte que, malgré lui, Pierre le maçon se trouvait à trente ans riche de plus de deux cent mille francs.

En mettant le pied à l'étrier, il avait pris goût à la chose. Instruit par l'expérience, doué d'un bon sens imperturbable, d'une probité sans égale, toujours Limousin sous le rapport de la sobriété et de l'économie, Pierre se mit à brasser des affaires à la douzaine, et ses bénéfices

s'accrurent avec une rapidité telle, qu'à la mort de madame Bidois, Angélique se retira des affaires.

L'inertie absolue à laquelle la condamnait l'opulence commençait même à lui peser, quand le ciel lui envoya le bonheur auquel elle aspirait depuis si longtemps, et lui donna une fille.

Toujours infatigable, Durand, qui n'osait plus compter ses richesses, qui se sentait plus vigoureux et plus expérimenté que jamais, continuait à se lever matin, à se coucher tard, à déjeuner quand il avait le temps, à dîner lorsqu'il n'avait plus rien à faire.

Un beau jour, pendant qu'il dégustait son café, Angélique prit la parole.

— Ah çà ! mon homme, dit-elle, combien de temps ça va-t-il durer, cette vie-là ? Tu as quarante-quatre ans, moi j'en ai trente-neuf, voilà plus de vingt-cinq ans que nous trimons... Est-ce qu'il ne serait pas temps de se reposer ?

— Tu crois ? fit Durand ; je n'y pensais pas.

— Heureusement que j'y pense pour toi, répliqua sa femme. Tu as actuellement trois millions tout ronds, mon garçon. Alors lâchons les affaires et poussons-nous de l'agrément, pendant que nous avons encore des dents pour croquer nos cent cinquante mille francs de rentes.

Par ce court échantillon de dialogue, il est aisé de voir qu'Angélique Bidois n'avait pas de prétentions au beau langage.

Lorsque sa fille fut en âge d'apprendre, madame Durand se trouva fort embarrassée. Elle aurait bien voulu ne pas se séparer d'Hélène, mais elle ne pouvait guère lui enseigner que ce qu'elle savait elle-même : mal écrire

et parfaitement compter. Ce n'était pas suffisant. Il fut alors convenu qu'on placerait Hélène dans un couvent, et que, tous les jours, sa mère irait la visiter. Pendant les huit années que l'enfant resta au couvent, madame Durand ne manqua jamais au devoir qu'elle s'était imposé.

Hélène recueillit les fruits de ce sacrifice héroïque. A dix-sept ans elle était la jeune personne la plus accomplie que l'on puisse imaginer.

Blonde comme sa mère, mais plus grande et plus élancée, plus fine de traits, plus distinguée nécessairement, puisqu'elle avait reçu une éducation de premier ordre, elle lui ressemblait assez néanmoins pour que madame Durand se vît renaître avec fierté dans la personne de sa fille, malgré les rudes leçons que son mari infligeait à son amour-propre.

— Dire que j'ai été comme ça ! s'écriait-elle quelquefois en admirant Hélène.

— Jamais de ta vie ! répondait Durand.

— Par exemple !

— Tu as été une honnête et excellente femme, lui disait l'entrepreneur. C'est beaucoup par le temps qui court et c'est tout ce que je te demandais.

Du jour où ils avaient renoncé aux affaires, les époux Durand avaient résolu d'augmenter leur train de maison.

Ils avaient pris un grand appartement avec écurie et remise ; ils s'étaient donné le luxe d'une femme de chambre et d'un cocher ; ils avaient acheté une voiture et un cheval. Pour eux, c'était jeter l'or à pleines mains. Aussi furent-ils très-étonnés, lorsqu'ils établirent le budget de cette première année, de voir qu'ils avaient dépensé à peine une quarantaine de mille francs.

Ils achetèrent un second cheval, firent emplette d'une calèche à huit ressorts. Cela n'augmenta pour ainsi dire pas le chiffre de leur dépense annuelle.

Malgré eux, tout en recevant leurs amis, en se passant mille petites fantaisies, en fréquentant les spectacles, en parcourant les villes d'eau, les braves gens se virent contraints de mettre de côté plus de quatre-vingt mille francs par an.

Ce fut alors que Durand, qui en avait tant fait bâtir et qui en avait tant bâti lui-même, songea à acheter un hôtel. Sur la proposition de Juliette, ce fut Landry qu'on chargea de cette mission.

Le jeune architecte se mit en quête.

Il trouva, avenue Friedland, une fort jolie construction, dont on n'avait pour ainsi dire qu'essuyé les plâtres. Elle avait été bâtie par une riche famille russe, que la mort d'un proche parent rappelait à la cour du czar et qui voulait se défaire à tout prix de cette maison.

Parmi les concurrents en face desquels se trouva Landry, aucun ne pouvait verser les quatre cent mille francs auxquels on avait réduit le prix de vente au comptant.

Or c'était une affaire magnifique. Les bâtiments à eux seuls avaient coûté plus de cinq cent mille francs, et le terrain représentait une valeur à peu près égale.

Landry vint en informer Durand. Celui-ci parcourut l'hôtel de la cave au grenier, en homme pour qui l'art de la construction n'a pas de secrets, et convint que l'affaire était superbe.

— Ne fût-ce que comme placement d'argent, je l'achèterais, dit-il.

Il emmena Landry chez lui, ouvrit sa caisse et lui remit quatre cent mille francs de valeurs.

— Courez chez le notaire, dit-il, donnez-lui ces titres, qu'il les garde ou qu'il les fasse vendre, et que tout soit fini !

Landry arriva triomphalement, paya, se fit donner un reçu au nom de Durand et le lui apporta une heure après.

Durand fut enchanté et protesta que Landry était un homme habile et intelligent.

Aussi, dès le lendemain, à la prière de sa fille, il alla le recommander à tous les entrepreneurs avec lesquels il était en relations.

En la matière, une pareille recommandation valait mieux que celle d'un ministre. Au bout d'un mois Landry suffisait à peine à la besogne et était obligé de prendre des élèves. Il avait des commandes importantes, une clientèle ; il était définitivement lancé.

Cela n'empêchait pas Hélène de poursuivre son œuvre de charité. Elle voulait que cette œuvre rapportât une fortune à l'architecte et lui permît de s'établir convenablement le jour où il épouserait Juliette.

Elle alla donc visiter l'hôtel, et indiqua les modifications qu'elle réclamait. Bien plus, sous prétexte que son père et sa mère n'y entendaient rien, elle voulut que ce fût Landry qui se chargeât de l'ameublement.

Tous les jours, ou presque tous les jours, elle eut avec lui de longues conférences, dans lesquelles furent discutés le style de l'ameublement, la couleur des tentures, la nature des ornements qui convenaient à chacune des pièces.

Bien lui en prit de s'inspirer des conseils de Landry,

car, au bout de trois mois, celui-ci avait fini par réaliser un conte de fées. L'artiste le plus délicat se serait extasié devant la rapidité avec laquelle l'œuvre avait surgi et devant la sûreté de goût qui avait présidé à l'ornementation générale.

Pendant que Landry enfantait ce petit chef-d'œuvre, de concert avec Hélène, M. et madame Durand avaient été impitoyablement consignés à la porte. Ils ne furent admis à en franchir le seuil que le jour où le tapissier eut posé son dernier clou.

Ils furent littéralement éblouis et convinrent qu'ils n'auraient rien imaginé de semblable.

Hélène rayonnait. Grâce à elle, tout le monde était content.

Comme on le pense bien, tout cela ne s'était pas fait sans de longs conciliabules. A ces discussions, chacun avait été convié et avait donné son avis : Charles, Juliette, Adrien, Hélène. Il en résulta nécessairement, parmi cet aréopage de jeunes gens conjurés, une intimité dont aucun d'eux, pour le moment, ne pressentait les dangers.

WORKING MEN'S COLLEGE LIBRARY.

VIII

CE QU'IL ADVINT DE LA DÉMARCHE D'HORACE

Le jour même où se passaient chez Adrien les événements que nous venons de raconter, Horace devait se rendre chez M. de Cornalis.

Mais, avant d'aller plus loin, le moment nous semble venu d'expliquer comment Horace, Landry et Adrien s'étaient liés d'une si étroite amitié et pourquoi l'histoire de l'un est pour ainsi dire la conséquence de l'histoire de l'autre.

Il y a dix ans juste, au moment où l'oncle et tuteur d'Horace l'avait abandonné sur le pavé de Paris en lui souhaitant toutes les prospérités imaginables, le pauvre garçon venait d'atteindre sa dix-huitième année et allait quitter les bancs du collége.

Il ne savait où trouver un asile, lorsqu'il reçut de son

notaire un mot qui le priait de passer chez lui. Horace lui confia son embarras.

— C'est à ce sujet que je vous ai écrit, lui dit le notaire d'un ton paternel. Je possède, rue Notre-Dame-des-Champs, une immense maison, dans laquelle je vous ai réservé un modeste appartement, que j'ai meublé des débris du mobilier de votre père. Ce n'est pas beau, mais c'est propre et j'espère que vous vous en contenterez.

Horace le remercia chaleureusement et s'installa.

Quand vint le mois de novembre, il prit ses inscriptions à l'Ecole de droit et commença ses études.

Depuis deux mois qu'il habitait la maison, les commérages du portier l'avaient renseigné sur tous ceux qui habitaient l'escalier B. Le rez-de-chaussée était occupé par une couturière ; le premier était vacant ; au second étage demeurait un élève architecte nommé Charles Landry, orphelin, comme Horace. Au-dessus de lui, il y avait un grenier. C'était tout.

Le jeune marquis organisa sa vie du mieux que le lui permettait son petit avoir et suivit régulièrement les cours de l'École.

Le matin, lorsqu'il s'y rendait, il se rencontrait fréquemment dans l'escalier avec Charles Landry, le locataire du second, qui allait à l'atelier.

Ils échangèrent d'abord un coup de chapeau, puis quelques poignées de main, et enfin, sachant qu'ils étaient orphelins tous les deux, ils se lièrent plus étroitement, passèrent ensemble des soirées, puis des dimanches entiers.

Au bout d'un an, ils étaient les meilleurs amis du monde et s'étaient raconté mutuellement leur histoire, qui avait

plus d'une analogie. Ils vivaient pour ainsi dire d'une vie commune, et prenaient leur repas du soir dans une pension du quartier.

Quant à celui du matin, il était le plus souvent d'une simplicité sur laquelle il est inutile de s'étendre davantage et que connaissent tous ceux qui ont subi ces rudes épreuves.

Horace était depuis deux ans dans la maison, lorsque le premier étage, qui avait été longtemps vacant, fut loué par un jeune homme et par sa sœur.

Ils se nommaient Miral. Ils étaient orphelins tous les deux. Le jeune homme était employé dans une maison de commission, la jeune fille était en pension.

Le concierge qui transmit à Horace les renseignements que le propriétaire l'avait chargé de prendre, assura que c'étaient des personnes très comme il faut.

Horace raconta le fait à Landry.

— Si cela continue, dit-il en riant, notre pavillon va devenir un asile des orphelins.

Cette similitude singulière, se reproduisant à tous les étages, attira sur Adrien l'attention des deux amis.

Comme celle d'Horace et de Charles, la connaissance d'Adrien commença par un salut; puis le hasard voulut qu'ils se rencontrassent tous les trois à l'heure du dîner dans la même pension.

Ils prirent place à table à côté l'un de l'autre et causèrent. Le sort se plut chaque jour à les rapprocher.

Orphelins tous les trois, pauvres tous les trois, contraints par la nécessité de se sevrer des plaisirs bruyants de la jeunesse, ils trouvèrent une sorte de consolation

dans le malheur uniforme qui les avait frappés tous les trois.

Bientôt ils ne se quittèrent plus et passèrent dans cette cordiale intimité tout le temps qu'ils ne consacraient pas au travail, le dimanche excepté.

Ce jour-là, Adrien était père de famille et se devait à Juliette.

Elle avait été placée par M. Duremond, chez qui travaillait son frère, dans un pensionnat de la rue de Vaugirard, précisément afin qu'elle se trouvât plus près d'Adrien. Aussi, tous les dimanches, vers une heure de l'après-midi, son frère allait la chercher et lui faisait faire à son bras une longue promenade.

Quelquefois ils dînaient chez M. Duremond. Lorsque cette invitation faisait défaut, Adrien, dont le budget était encore fort restreint, ramenait sa sœur à la pension pour l'heure du souper.

Bien souvent il avait parlé à Juliette de ses amis Horace et Landry. Elle demanda un jour à les connaître, et Adrien les lui présenta.

C'était la veille de sa première communion.

Elle n'avait guère que onze ans, mais elle était douée déjà de cette sagesse précoce que ses malheurs et son isolement lui avaient donnée.

Horace lui fit cadeau d'un petit livre de messe relié en ivoire. Charles lui offrit un bouquet de roses blanches et lui remit un petit sac en satin blanc, avec son chiffre brodé en argent, et orné de glands d'argent mat.

En recevant ces cadeaux, la jeune fille sentit de grosses larmes lui venir aux yeux. Par Adrien, elle savait qu'Horace et Charles étaient pauvres. Dans sa petite tête elle

calcula ce que ces cadeaux magnifiques représentaient de privations.

— Ah ! oui, s'écria-t-elle en pleurant, vous êtes bien les amis d'Adrien, — les miens, ajouta-t-elle, car j'aime tous ceux qui l'aiment.

En disant ces mots, elle leur tendait ses petites mains tremblantes, qu'ils embrassèrent avec effusion, plus joyeux et plus payés du sacrifice qu'ils avaient fait que si Juliette avait eu recours à de longues protestations de reconnaissance.

A dater de ce moment, Horace et Charles furent de toutes les promenades du dimanche. Ces quatre orphelins finirent par se constituer en famille et ne se quittèrent plus.

Sur ces entrefaites, Horace hérita de quatre millions !

On conçoit si Landry, Miral et Juliette se réjouirent tout d'abord pour leur ami de cette fortune inespérée ; mais le doute et l'inquiétude succédèrent bientôt à cette allégresse.

— Hélas ! soupira Landry, pourvu que cette fortune ne nous sépare pas à jamais !

Fort heureusement, l'arrivée d'Horace calma leurs appréhensions.

Et pourtant le jeune marquis était déjà tout autre. S'il n'avait rien perdu de son amitié pour ses compagnons de misère, il était déjà vêtu avec une grande élégance.

Il renouvela ses protestations, offrit généreusement sa bourse, leur proposa de prendre en commun un grand appartement ou un hôtel. Adrien repoussa doucement cette proposition chimérique, et sut faire comprendre à Horace qu'elle était inacceptable.

— Soit, dit le marquis, mais je viendrai passer de temps en temps une soirée avec vous et, tous les dimanches, vous viendrez déjeuner avec moi.

— Pour le coup nous acceptons, dirent à la fois Adrien et Landry.

Au bout de huit jours, pendant lesquels il y eut fête dans le pavillon de l'escalier B, Horace quitta la rue Notre-Dame-des-Champs pour prendre possession de l'appartement qu'il venait de louer rue de la Ville-Lévêque et procéda à sa nouvelle installation.

Ainsi qu'il l'avait promis, il vint souvent d'abord passer la soirée avec ses amis; mais peu à peu il fut débordé.

Bien que son père se fût ruiné follement, il avait laissé un nom irréprochable dans le milieu aristocratique au sein duquel il avait vécu. Aussi, quand on apprit que son fils Horace était encore de ce monde et possédait deux cent mille livres de rentes, les invitations tombèrent dru comme grêle dans la maison du jeune marquis de Lizerie.

Sous peine de passer pour un ours et de vivre seul dans sa tanière, Horace fut bien obligé de répondre à cet empressement général.

Plus il alla, plus ses relations se multiplièrent, si bien que, malgré lui, il en arriva à ne plus passer que très-rarement une soirée entière avec ses amis, quoiqu'il les aimât et les estimât bien autrement que le flot d'écervelés qui l'entraînait.

Adrien et Charles s'y attendaient. Loin de s'en formaliser, ils trouvèrent cette conduite toute naturelle, continuèrent à l'accueillir avec la même cordialité et à venir

régulièrement tous les dimanches partager son déjeuner de garçon.

C'était un déjeuner de fondation, qu'Horace respecta avec une sorte de piété amicale. Jamais un étranger n'y fut admis. Ils se retrouvaient là tous les trois comme autrefois, et tout ce qui les intéressait y était longuement discuté.

Horace n'ignorait donc rien de ce qui se passait rue Notre-Dame-des-Champs.

Cependant de grands événements avaient surgi depuis qu'il avait quitté cet asile de paix.

Juliette était sortie de pension et Landry, vers la même époque, avait commencé à voler de ses propres ailes.

Pour lui la situation devenait critique. Comme il avait résolu de ne s'adresser à Horace qu'à la dernière extrémité, il lui fallut un grand courage et une infatigable persévérance pour lutter pendant trois années contre son obscurité.

Assurément l'amitié d'Adrien et de sa sœur fut d'un grand secours à Landry. Aussi s'attacha-t-il à eux par toutes les fibres de son cœur, et conçut-il pour Juliette un amour immense.

Pour mériter cet inestimable trésor, il redoubla d'énergie et d'activité. Enfin, il parvint à lasser la mauvaise fortune et recueillit le fruit de son labeur assidu. Dès qu'il ne sentit plus peser sur ses épaules ce lourd manteau de la gêne qui l'écrasait, il fit loyalement à Adrien l'aveu de son amour pour Juliette.

Adrien ne s'étonna pas. Peut-être avait-il prévu ce dénoûment presque infaillible.

Cependant il ne manifesta pas toute la joie qu'il aurait

dû ressentir, si ce mariage avait été réellement le but de ses désirs.

Il hésita à répondre; il ne voulut pas s'engager sans avoir consulté Juliette. Est-il besoin de dire qu'elle souscrivit des deux mains à la demande de Landry ?

Nul obstacle ne semblait donc s'élever contre la conclusion prochaine d'un hymen si bien assorti. Cependant Adrien exigea qu'il fût reculé jusqu'à ce que la position de Charles fût mieux assurée.

C'était si prudent et si sage, que Landry trouva cela tout naturel. Aussi, comme il avait hâte de toucher à ce résultat si ardemment désiré, il se remit au travail avec plus d'acharnement que jamais.

Aujourd'hui, grâce à la générosité d'Hélène et aux recommandations efficaces de Durand, il en était arrivé à l'aisance, presque à la richesse. Il possédait un petit capital, voyait s'étendre chaque jour le cercle de ses relations et commençait à trouver qu'Adrien tardait bien à lui donner son consentement définitif.

Dans tout ce qui précède, on le voit, il est pour ainsi dire impossible de parler d'un de nos trois amis sans que le nom des deux autres y soit mêlé.

Jusqu'ici Horace et Landry nous sont apparus tels qu'ils étaient réellement, ouverts, loyaux, d'une bonne humeur qui ne se démentait jamais.

Seul, Adrien, tout en supportant noblement les charges que le malheur lui avaient créées, est moins brillant que les deux autres et semble étouffer un gros secret.

Nous verrons plus tard ce qu'il y a de vrai dans ce reproche que lui adressait Horace et que Landry avait

sur les lèvres. Revenons au jeune marquis de Lizerie et pénétrons avec lui chez le baron de Cornalis.

Cette fois, mademoiselle Desblys s'était bien gardée de se présenter. Elle avait encore sur le cœur l'affront qu'Horace lui avait infligé quatre jours auparavant.

Le vieillard accueillit Horace avec un regard hésitant.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? avait-il l'air de dire.

Le jeune marquis lui rappela la demande qu'il lui avait adressée.

— Ah ! c'est juste, fit le baron, enchanté de se rappeler quelque chose. Eh bien ! où en es-tu? Isabelle t'a-t-elle remis les papiers nécessaires? Les premiers bans sont-ils publiés?

— Non, monsieur. C'est précisément ce que je venais vous annoncer, répondit Horace. J'ai en train deux ou trois affaires que je voudrais terminer avant mon mariage, et qui, je le crains fort, occasionneront un retard de quatre ou cinq mois.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? En quoi tes deux ou trois affaires t'empêchent-elles de te marier ? dit M. de Cornalis.

— Parce qu'elles me forçent à quitter Paris, répondit Horace pour se tirer d'embarras.

— C'est différent ; mais tu avoueras qu'il est singulier que tu n'aies pas songé à cela avant de demander la main d'Isabelle.

Il était évident que ce délai ne lui était pas agréable. Il avait compté se débarrasser plus tôt de sa fille.

— Alors, reprit-il, nous ne te verrons pas de quelque temps?

— Pourquoi? fit le jeune gentilhomme.

— Puisque tu vas quitter Paris.

— C'est vrai, dit précipitamment Horace. Il ne me sera pas possible... avant deux ou trois mois.

— Mais tu as l'air tout chose... fit le baron. Allons, remets-toi. Je ne te mangerai pas pour si peu... quoique j'avais espéré... enfin n'y pensons plus pour le moment.

— Et à bientôt! fit vivement Horace en se levant, afin de trancher cette situation embarrassante.

Il salua et disparut.

A peine avait-il fermé la porte qui communiquait avec l'antichambre, que s'ouvrit celle qui donnait dans la chambre voisine, et que Jenny parut sur le seuil.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle. Pourquoi M. de Lizerie vient-il retirer aujourd'hui la parole qu'il vous a donnée jeudi dernier?

— Ah! vous avez entendu? fit M. de Cornalis.

— Tout, oui, répondit-elle d'un ton bref. Allons, parlez, qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais... je ne sais pas... balbutia le vieillard d'un ton craintif.

— Et vous souffrez qu'on vous joue ainsi! s'écria l'institutrice. Vous ne demandez pas d'explication. Vous vous laissez jeter à la tête un prétexte banal, comme on jette un os à un chien pour l'empêcher d'aboyer!

Elle le prit par le bras, en haussant les épaules, et le reconduisit dans sa chambre.

Elle ne dissimulait pas la mauvaise humeur à laquelle elle était en proie. Évidemment elle avait formé le projet d'accaparer et de séquestrer ce galantin caduc, afin de lui arracher les derniers lambeaux d'une fortune qui, pour elle, était la richesse.

Or, si peu de chose que fût Isabelle dans la maison, elle n'en était pas moins un témoin gênant.

Jenny connaissait son élève. Elle savait fort bien que, si la jeune fille n'avait pas essayé de la chasser, ce n'était pas qu'elle manquât de volonté ni d'énergie. Elle ne se fiait pas à l'apparente soumission avec laquelle la jeune fille supportait sa prédominance.

Le délai qu'avait demandé Horace fut donc un désappointement cruel pour elle, bien plus que pour le baron.

Aussi, à force de tourner et de retourner M. de Cornalis, elle finit par se persuader que ce retard avait une autre cause que celle invoquée par Horace.

Le soir même elle en eut la preuve.

Avec les journaux et le courrier du soir, on lui remit une lettre adressée à mademoiselle de Cornalis.

Au lieu de la lui faire parvenir à l'instant, elle eut la curiosité de jeter les yeux sur l'enveloppe et remarqua qu'elle portait l'empreinte du bureau de poste de la Madeleine.

Or, le marquis de Lizerie demeurait à deux pas de là. Donc cette lettre devait être de lui.

Elle l'emporta dans sa chambre, plaça l'enveloppe au-dessus d'un bol d'eau bouillante et la décolla sans difficulté.

Elle l'ouvrit alors et lut :

« Mademoiselle,

« J'ai fait aujourd'hui auprès de M. de Cornalis la démarche que vous m'aviez imposée. J'ai prétexté d'affaires embarrassées et j'ai dû dire, pour donner quelque semblant de vérité à cette mauvaise raison, que ces affaires me forçaient de quitter Paris.

« Nous n'avions prévu cela ni l'un ni l'autre. Ne vous étonnez donc pas si je ne me représente pas chez vous avant le délai que vous avez fixé vous-même, et croyez à tous les regrets que cette complication inattendue m'inspire.

« Si vous aviez besoin de moi avant cette époque, il vous suffira de me faire parvenir un mot, car, je veux que vous le sachiez bien, je reste pour vous le plus respectueux et le plus dévoué des amis.

« Horace DE LIZERIE. »

— Je ne m'étais donc pas trompée ! s'écria Jenny.

Elle glissa le papier dans l'enveloppe, qu'elle recacheta avec un peu de colle à bouche, et après lui avoir donné le temps de sécher, elle la fit porter dans la chambre de mademoiselle de Cornalis.

Lorsque la domestique lui apporta cette lettre, Isabelle la lui prit des mains avec un certain étonnement, car, en dehors des circulaires que lui adressait le bureau de bienfaisance dont elle faisait partie, elle recevait rarement une lettre.

Quand elle l'eut parcourue, elle tomba sur son fauteuil, laissa glisser la lettre à ses pieds et versa des larmes amères.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce que vous n'aurez pas pitié de moi ? Je n'ai donc pas assez souffert !

Elle demeura pendant près d'une heure en proie à un accablement profond ; puis, essuyant ses yeux rougis, elle brûla, à la flamme de la bougie qui l'éclairait, la lettre qu'Horace venait de lui adresser, et se dirigea lentement vers son piano.

WORKING MEN'S COLLEGE

Là, laissant errer au hasard ses doigts qui parcouraient le clavier avec une sorte d'instinct, elle improvisa une mélodie dont les accords mélancoliques ou déchirants traduisaient éloquemment la douleur et la tristesse qui s'étaient emparées d'elle.

C'était, en effet, dans cette chambre qu'elle vivait depuis deux années.

Afin d'éviter tout contact avec mademoiselle Desblys, qui était devenue pour elle un objet de dégoût et d'horreur, Isabelle avait fait transporter du salon dans sa chambre le piano que lui avait donné sa mère.

Cet instrument si commun, si décrié, sur lequel on a épuisé les plaisanteries les plus idiotes, était devenu son passe-temps, son ami, son confident!

Elle n'avait, en effet, aucun rapport avec mademoiselle Desblys. C'était à son grand regret que, deux fois par jour, à l'heure des repas, elle venait s'asseoir en face de son père, à côté de son ancienne institutrice, qui les séparait et surveillait d'un œil jaloux leurs moindres gestes.

Dans sa chambre, du moins, elle était libre. Elle souffrait, mais elle respirait. Elle n'était pas obligée de témoigner à son père un respect qu'elle ne ressentait pas, à mademoiselle Desblys une déférence qui révoltait sa fierté.

Depuis deux ans passés qu'elle avait découvert le secret de cette monstrueuse liaison, elle subissait cette torture, — torture d'autant plus violente que M. de Cornalis n'était plus à ses yeux qu'un libertin, un débauché, n'ayant ni foi, ni loi, ni scrupule, ni rien de ce qui rattache l'honnête homme à la société.

Et elle ne pouvait rien dire! Elle était condamnée au

silence, sous peine de faire rejaillir sur elle-même la honte de l'aveu qu'elle aurait fait. D'ailleurs à qui le faire, cet aveu? Nous l'avons dit: elle n'avait pas une amie.

A Horace seulement elle aurait pu révéler la vérité. Elle y avait songé; mais elle avait reculé devant l'opprobre dont elle aurait couvert son propre nom.

Quant à Horace, il s'était senti mal à l'aise en rentrant chez lui.

Le mensonge qu'il venait de faire au baron lui causait un vague remords.

— Que vais-je faire à présent? se demanda-t-il. Je ne puis même plus aller chez elle! Il est vrai que, pour y être reçu comme je le suis depuis quelque temps, ce n'est pas une bien grande privation...

Sur qui allait-il désormais reporter le trop plein de son exubérante jeunesse? Qui aimerait-il? N'était-il pas un peu tard, à vingt-huit ans, pour se mettre en quête d'un amour sincère et durable?

Tout à coup il se frappa le front.

Cette pensée opiniâtre, qui l'obsédait depuis huit jours, et qui l'avait momentanément abandonné, se représenta de nouveau à son esprit. La femme qui lui avait sauvé la vie au *Trou-Régent*, qui était-elle?

Que d'absurdes suppositions il avait déjà accumulées sur la personnalité de cette inconnue! N'importe, il y revenait sans cesse.

Il se leva, parcourut sa chambre à grands pas, comme pour chasser cette idée persistante.

— Bah! fit-il résolûment. Tant pis! Après tout... ce sera drôle...

Horace se souvint que c'était le matin, vers sept heures, que la jeune fille était arrivée au *Trou-Régent*.

Pensant que c'était l'heure à laquelle elle s'y rendait tous les jours, il se leva à six heures, le lendemain, au grand étonnement de son valet de chambre, et donna à André l'ordre de lui apporter tout ce qu'il avait de plus mauvais en fait de vêtements.

Malheureusement il n'avait rien qui ne fût en excellent état. Il dut se contenter de passer une chemise de couleur, d'endosser un costume de voyage gris foncé et de se coiffer d'un chapeau rond.

Il se garda bien de mettre des gants, enfonça les mains dans la poche de sa veste et s'en alla.

C'était un mardi, et par conséquent un des jours que mamzell' Rossignol devait consacrer aux compagnons de la Guitare.

Horace arriva sur la route d'Asnières, tourna sur la gauche et alla se poster à cent mètres environ du chalet de la mère Latripe, qu'il reconnut au premier coup d'œil.

Il était sept heures moins un quart, lorsqu'il s'embusqua.

Depuis dix minutes à peine il était là, observant attentivement ce qui se passait, lorsque, par le même chemin qu'il avait suivi, il vit arriver une femme, coiffée d'un bonnet de linge, vêtue d'une robe noire, et marchant précipitamment.

— C'est elle ! s'écria-t-il. Je la reconnais. Même costume... même couleur de robe... mêmes cheveux noirs... même...

Il s'interrompit tout à coup. Il demeura bouche béante,

les yeux démesurément agrandis, cloué à sa place par la stupéfaction.

La jeune fille s'était rapprochée, et Horace venait de reconnaître... Isabelle!

Il s'élança à sa rencontre, lui prit la main et l'arrêta.

— Que faites-vous ici, malheureuse! s'écria-t-il.

Surprise par cette brusque agression, la jeune fille se rejeta en arrière et eut certainement grand'peur, car elle se prit à trembler de tous ses membres.

Pourtant, après avoir jeté les yeux sur le marquis, elle se rassura. Le costume d'Horace, le cachet de suprême élégance que conservait sa toilette négligée, lui prouvèrent qu'elle était en présence d'un parfait gentleman.

Elle laissa échapper un sourire.

— Ah! monsieur, que vous m'avez fait peur! dit-elle en montrant une rangée de dents irréprochables.

La stupéfaction d'Horace était à son comble. Non-seulement c'était la même taille, les mêmes traits, mais c'était le même timbre de voix, — un peu plus doux et un peu plus harmonieux cependant que celui d'Isabelle.

Il lui tenait toujours la main que serraient ses doigts crispés.

— Mais lâchez-moi donc, monsieur, vous me faites mal, fit observer la jeune fille, toujours souriante, en essayant de se dégager.

Il lui rendit machinalement la liberté.

Elle allait s'éloigner, lorsqu'il la retint d'un geste suppliant :

— De grâce, un mot encore, mademoiselle.

— Deux si vous voulez, monsieur; mais pas plus, je suis attendue.

— Vous êtes bien Isabelle?

— Isabelle? répéta la jeune fille avec un profond étonnement.

— Oui, Isabelle de...

Il n'osa pas prononcer le nom de Cornalis. La surprise qui se peignit sur le visage de cette enfant commençait à lui faire croire qu'il était dupe d'une ressemblance.

— Isabelle de... de quoi? interrogea-t-elle avec son même gracieux sourire.

Horace ne répondit pas.

— Comment ! reprit-elle, vous me prenez pour une demoiselle ! et pour une demoiselle noble, qui plus est ! Excusez du peu ! Plût au ciel que vous eussiez dit la vérité ! Malheureusement je ne suis qu'une pauvre chanteuse des rues, mon cher monsieur. Je regrette donc que vous vous soyez mépris à ce point et j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A ces mots, elle lui fit une courte révérence et s'éloigna.

— Une demoiselle de... moi! répétait-elle en s'en allant. Non, c'est trop drôle!

Elle trouvait cela fort comique, en effet, car elle accompagna cette phrase d'un éclat de rire, dont la gamme fraîche et sonore retentit aux oreilles d'Horace jusqu'à ce que la jeune fille eût atteint le chalet de la mère Latripe.

Quant à lui, il était resté littéralement pétrifié à l'endroit où la jeune fille l'avait laissé.

Il fut quelques instants avant de reprendre ses sens.

— Oh! c'est étrange! murmurait-il ! Jamais plus parfaite ressemblance... J'ai vu déjà des phénomènes de ce

genre, mais à ce point-là ! Non, c'est impossible... c'est elle !

Il la regardait disparaître, se demandant s'il avait bien toute sa raison.

Ce rire le déroutait, cette allure vive et légère lui inspirait des doutes.

— Et pourtant, non, continua-t-il, ce n'est pas elle : Isabelle n'a pas ce sourire espiègle, cette vivacité, cette grâce... Isabelle est plus grande... et puis ce costume... non, je suis fou ! D'ailleurs Isabelle aurait été confondue, si je l'avais trouvée dans une tenue semblable, à pareille heure, dans ce quartier perdu... Qu'y viendrait-elle faire, en outre? Non. Décidément je rêve... Ce n'est pas elle !

Malgré tout, il demeurait immobile, établissant entre les deux jeunes filles une comparaison qui tournait de plus en plus au désavantage de mademoiselle de Cornalis.

Peut-être doutait-il encore cependant, lorsqu'il vit sortir du chalet une troupe de musiciens, portant chacun un instrument différent.

En tête de la bande marchait, ou plutôt sautillait, la jeune personne qu'Horace venait de quitter.

Elle portait en sautoir une guitare et s'appuyait délicatement sur le bras de La-si-do, qui se redressait, tout fier de l'honneur qu'il recevait en présence de ses compagnons.

Ce spectacle, qui rappela à Horace certaines scènes burlesques de *Don Quichotte* et du *Roman comique*, acheva de le convaincre.

En effet, mademoiselle de Cornalis, avec une guitare en sautoir, pataugeant à sept heures du matin dans les

mares du *Trou-Régent* et donnant le bras à ce vieux coquin de La-si-do!!! Tout était possible, excepté cela.

Horace ne put s'empêcher de sourire à son tour et les regarda s'éloigner sans faire même un mouvement pour se rapprocher d'eux. Ils tournèrent à droite et se dirigèrent vers Paris.

Au moment où la jeune fille allait atteindre l'angle de la route d'Asnières, il la vit se retourner, le contempler pendant quelques secondes, puis il entendit résonner le même rire frais et sonore par lequel elle avait accueilli ses incroyables ouvertures.

Horace allait, de son côté, regagner son logis, quand il se ravisa.

— Mais, non, fit-il. Si cette enfant n'est pas Isabelle, elle est du moins la jeune fille que je venais chercher ici, celle qui a intercédé en ma faveur, qui m'a sauvé la vie, qui a payé ma rançon... qui me connaît.

Il quitta aussitôt son poste d'observation et voulut s'élancer sur ses traces ; mais les doutes horribles qui l'avaient un instant envahi, les suppositions auxquelles il s'était livré, et par-dessus tout la stupéfaction qui s'était emparée de lui, l'avaient retenu longtemps à sa place.

Lorsqu'il fouilla du regard la route d'Asnières, la troupe des musiciens avait disparu.

Horace revint sur ses pas et se dirigea vers le chalet, dont l'architecture insensée le fit songer à Landry.

— Bien sûr, ce n'est pas lui qui a bâti ce nid à rats, murmura-t-il.

Il s'approcha. La pièce du rez-de-chaussée, qui servait de cabaret, était entièrement vide. Messieurs les chif-

fonniers, qui la hantaient d'ordinaire, n'étaient pas encore revenus de leur excursion matinale à travers les ordures de Paris.

Seule, madame Desjean trônait sur son unique chaise de paille.

Horace s'enhardit et entra.

La mère Latripe fit un bond prodigieux, lorsqu'elle vit entrer ce splendide client.

— Qué qu'y faut servir à môssieu ? demanda-t-elle en ouvrant une bouche qui se fendit jusqu'aux oreilles.

— Rien, ma bonne femme, répondit Horace, je viens seulement vous prier de me donner un petit renseignement.

La mère Latripe fit une grimace significative. Elle prit le marquis pour un agent de police déguisé.

Horace tira de son gousset un louis, qu'il déposa sans bruit sur le comptoir.

Pour le coup, la bouche de la mère Latripe faillit lui faire le tour de la tête.

— On voit ben que vous êt' un homme comme y faut, dit-elle en glissant le louis dans sa poche. Eh ben ! qué qu'y a pour vot' service?

— Peu de chose, madame. Je désirerais savoir le nom de la jeune fille qui vient de sortir d'ici avec une troupe de musiciens ambulants.

Le petit œil rond de la grosse femme s'éclaira d'un regard cynique.

— Vous n'êtes pas dégoûté, mon mirliflor, répondit-elle. L' fait est qu'elle est rud'ment tapée, la p'tit' Rossignol !

— Comment avez-vous dit ? Rossignol ?

— Oui, mamzell' Rossignol, quoi !

— Et vous ne lui connaissez pas d'autre nom ?

— Aussi vrai que l' jour d'aujourd'hui nous éclaire, mon prince, j'y en connais pas d'autre.

Horace était un peu déconcerté. Cependant il déchira une feuille de son carnet et y traça quelques lignes au crayon.

— Merci, dit-il. Alors veuillez remettre ce petit mot à M. La-si-do, ajouta-t-il en s'éloignant.

IX

A LA RECHERCHE DE L'INCONNU...

Il rentra, fort découragé de l'insuccès de sa campagne, quoiqu'il ne perdît pas tout espoir.

En effet, le papier qu'il avait laissé au vieux musicien contenait ces trois lignes :

« Prière de passer aujourd'hui sans faute, pour affaire urgente, 17, rue de la Ville-Lévêque. Demander M. André, valet de chambre. »

La mère Latripe remit au vieux musicien le billet qui lui était destiné. Celui-ci ne s'y trompa pas : il devina que c'était le marquis de Lizerie qui le lui avait écrit.

Une inquiétude visible se refléta sur son visage pendant qu'il franchissait l'escalier.

— Que peut-il me vouloir ? se demandait-il.

Il n'exprima pourtant pas devant ses compagnons les

appréhensions que lui causait cette étonnante visite. Seulement, après avoir dressé ses comptes avec eux, il fit un brin de toilette et se mit en route.

Certes il n'avait pas l'air d'un riche habitant du faubourg Saint-Germain sous le costume dont il était revêtu, mais il était positivement métamorphosé.

Il ressemblait à quelqu'un. On voyait qu'autrefois cet homme avait été quelque chose.

Mamzell' Rossignol avait du reste remarqué déjà que La-si-do était infiniment mieux que ses camarades. Elle avait reconnu en lui un certain esprit, de bonnes manières, une science musicale très-réelle, et surtout une physionomie douce, presque honnête, que la misère et la douleur avaient peut-être ravagée, mais qui n'était flétrie par le stigmate d'aucun vice.

En arrivant, le matin, tout émue encore de la rencontre qu'elle venait de faire, elle n'avait dit un mot à personne de ce qui s'était passé et s'était mise, comme à l'ordinaire, aux ordres de la troupe nomade, qui s'était dirigée vers Paris.

En descendant l'escalier, elle jeta un regard sur l'endroit où le jeune marquis l'avait arrêtée au passage et l'aperçut, toujours immobile à la même place.

Craignant qu'il ne renouvelât ses questions amphigouriques, et afin d'y couper court, elle prétexta d'une grande fatigue et pria le vieux musicien de lui prêter son bras.

Au bout de quatre heures de promenade à travers Paris, mamzell' Rossignol se sépara des Compagnons de la Guitare et les laissa regagner seuls le taudis du *Trou-Régent*.

La-si-do ne pouvait donc pas s'expliquer ce que M. de Lizerie était venu faire si matin dans le cabaret de la mère Desjean.

Il était environ deux heures quand il se présenta chez le marquis et demanda André.

Le valet de chambre avait certainement reçu des ordres spéciaux, car il s'informa si La-si-do était bien la personne à qui M. le marquis avait fait parvenir un billet dans la matinée.

Sur la réponse affirmative du vieux musicien, André l'introduisit dans le fumoir, où l'attendait son maître.

— Monsieur, lui dit Horace, il y a mille francs pour vous si vous répondez sans hésiter à la question que je vais vous poser.

— Monsieur, fit La-si-do en souriant, il y a si longtemps que je n'ai tenu dans mes mains une somme de cette importance, que pour la voir seulement, je serais tout à votre discrétion ; à plus forte raison s'il s'agit de la toucher !

Horace lui raconta en peu de mots comment, par curiosité autant que par désœuvrement, il était allé rôder aux environs du *Trou-Régent*, dans l'espoir de retrouver la jeune fille qui, croyait-il, lui avait sauvé la vie.

Le vieux musicien ne souffla pas mot, mais ne fut pas maître d'un mouvement de contrariété.

Horace, qui le regardait en face, s'en aperçut.

— Ce sujet de conversation vous serait-il pénible ? demanda-t-il.

— Peut-être, répondit La-si-do. Voyons d'abord où vous voulez en venir.

— Je désire tout bonnement savoir quelle est cette jeune fille ?

— Soit, mais encore faut-il que je sache dans quel but vous m'adressez cette question ?

— Eh bien ! je vais vous le dire, fit Horace. J'ai vu venir de loin cette jeune fille. Au costume qu'elle portait j'ai reconnu, à n'en pouvoir douter, celle qui se trouvait là, l'autre dimanche, quand vous m'avez rendu la liberté sur parole.

— C'est la même, en effet, avoua La-si-do.

— Mais, à mesure qu'elle s'approchait de moi, poursuivit Horace, j'éprouvais une surprise que je ne saurais vous exprimer. Cette jeune fille ressemblait, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à mademoiselle de... il est inutile que je prononce son nom, mais enfin à une personne que je connais particulièrement, avec qui j'ai été élevé, et que j'ai même été sur le point d'épouser.

— C'est possible, fit tranquillement La-si-do. Je ne dirai pas que ces sortes de ressemblances courent les rues, mais elles se rencontrent fréquemment.

— Ainsi, ce n'est pas elle ? interrogea Horace avec avidité.

— Je vous ferai observer, monsieur, que vous ne m'avez pas dit le nom de cette personne. Il est vrai que cela ne fait rien à l'affaire. Quel qu'il soit, il ne peut pas être celui de la jeune fille dont nous parlons.

— Vous en êtes sûr ?

— Plus que personne.

— Comment ?

— Parce que... Voyez si je tiens à gagner les mille francs que vous m'avez promis, s'interrompit La-si-do :

je vais vous révéler un secret que je n'ai pas même confié aux Compagnons de la Guitare....

— Parce que...? demanda Horace, que dévorait l'impatience.

— Parce que mamzell' Rossignol est ma fille, dit à voix basse le vieux musicien.

Le jeune marquis s'attendait si peu à cette réponse qu'elle le prit au dépourvu. Qu'espérait-il cependant? Que lui importait que mamzell' Rossignol fût la fille de La-si-do ou de tout autre sacripant?

Aussi il en prit rapidement son parti.

— C'est possible, reprit-il avec un reste d'hésitation, mais il faudrait me le prouver.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, rien n'est plus facile, répondit La-si-do avec le plus grand sang-froid. Précisément j'ai toujours sur moi le permis qui a été délivré sur ma demande à Marie par la préfecture.

A ces mots, il tira de sa poche un portefeuille tout déchiré et y prit un papier qu'il tendit à Horace.

Celui-ci le déplia, y jeta les yeux et le rendit au vieux musicien.

— Vous vous nommez donc Grivet? dit-il.

— François, pour vous servir, monsieur le marquis. Le surnom de La-si-do m'a été donné par mes camarades.

— Et celui de mamzell' Rossignol?

— C'est moi qui ai présenté Marie à ces messieurs sous ce pseudonyme, parce que je ne voulais pas leur donner son nom véritable.

— Quels motifs aviez-vous donc de le cacher?

— Aucun autre que mon amour-propre de père, mon-

sieur. Je n'ai jamais eu de démêlés avec la justice, l'autorisation que m'a délivrée la préfecture en fait foi.

— Je vous crois, mais je ne comprends pas bien à quel scrupule vous avez obéi.

— Ah! monsieur, fit La-si-do, c'est que j'ai de l'ambition pour Marie!

— Quelle ambition?

— Comme elle a une voix magnifique, mon rêve serait de la faire entrer au théâtre.

— Eh bien! je pourrais vous y aider, moi, proposa Horace.

— Je vous remercie, monsieur le marquis, mais je refuse. Votre protection serait par trop compromettante. D'ailleurs, l'éducation musicale de Marie n'est pas terminée, je veux qu'elle travaille encore pendant quelque temps.

— Comme il vous plaira, fit Horace. Le permis que vous venez de me montrer est-il le seul papier que vous ayez pour constater l'identité de votre fille?

— Non, monsieur, j'ai encore son extrait de naissance, dit La-si-do.

De nouveau, il fouilla dans son portefeuille, y prit l'acte qu'il avait produit déjà dans les bureaux de la préfecture et le présenta au marquis.

Cette fois, Horace ne conservait plus aucun doute. Il prit dans son gousset le billet de mille francs qu'il y avait glissé d'avance et le tendit au vieux musicien.

— C'est égal, dit-il à demi-voix, la ressemblance est étrange.

— Ah! vous voilà bien, vous autres beaux messieurs, dit La-si-do. Vous vous lancez à corps perdu, — par

désœuvrement, — vous l'avez avoué vous-même, — dans les aventures les plus hasardeuses, et vous vous imaginez sur-le-champ que vous êtes en plein pays des fées.

— Quelles aventures? demanda Horace en feignant l'étonnement.

— Oh ! je vous devine bien ! fit le vieux musicien. Ce n'est pas pour rien que vous me jetez ce billet de mille francs à la tête. Vous avez eu la curiosité de voir mamzell' Rossignol et vous l'avez trouvée jolie... Ah ! ne vous en défendez pas. Vous n'êtes pas le premier, mon gentilhomme. Vous pensez bien que, dans nos excursions à travers Paris, d'autres que vous se sont extasiés déjà sur sa beauté, sur son talent; mais là se sont bornées leurs démonstrations ; ils ne sont pas allés comme vous jusqu'au billet de mille. Je le garde, ce billet, parce que je l'ai gagné, puisqu'il ne s'agissait que de prouver que Marie était bien ma fille ; mais ne croyez pas pour cela trouver en moi un complaisant. J'ai beau être un coquin à vos yeux, monsieur le marquis, je n'ai pas toujours été ce que je parais aujourd'hui. Avant d'en arriver là par les étapes de la misère et du désespoir, j'ai eu mon honneur aussi, moi. Eh bien ! mon honneur revit dans ma fille. Je ne veux pas qu'on y touche, et quiconque s'en avisera trouvera à qui parler.

Le vieux musicien s'était animé, presque attendri en prononçant ces paroles. Il se leva, salua Horace avec une véritable dignité, et se retira.

Le marquis était stupéfait du changement qui s'était opéré dans le ton, les manières et le langage de ce pauvre diable.

Il ne voyait plus en lui un coquin vulgaire, mais plutôt

un de ces déclassés qui tombent de chute en chute au bas de l'échelle sociale, parce qu'ils n'ont pas eu le courage ou la force de lutter jusqu'au bout.

Cependant cette découverte désappointa quelque peu le pauvre marquis.

Mamzell' Rossignol se nommait Désirée-Marie Grivet ! Elle était tout bonnement la fille de La-si-do !

Il y avait dans cette désillusion de quoi refroidir le plus ardent des admirateurs. Horace éprouva ce désenchantement.

En effet, le guet-apens dont il avait été victime, le prix auquel on avait offert d'abord de lui rendre la liberté, les violences qu'il avait subies, les menaces de mort qui étaient parvenues à son oreille, ne pouvaient lui laisser aucun doute sur l'existence actuelle de La-si-do, ni sur les ressources criminelles auxquelles il avait recours.

Sa fille était-elle la complice de cette horde de coquins ?

Horace hésitait à le croire.

Des explications que lui avait fournies le vieux musicien, il semblait résulter que Grivet avait trompé les Compagnons de la Guitare eux-mêmes, à l'aide d'une fable plus ou moins vraisemblable.

Quel intérêt avait fait agir ce singulier père, qui faisait sonner si haut l'honneur de sa fille et qui l'avait introduite dans une bande de voleurs ? Horace ne le comprenait pas trop.

A cet égard, il trouvait que les raisons données par le musicien étaient insuffisantes et contradictoires, car, tout en ayant l'air de tenir à ce que sa fille fût respectée de tous, il avait manifesté le désir de la voir entrer au théâtre, —

et ce n'est guère le chemin que l'on fait prendre à une jeune fille, quand on se fait le champion de sa vertu.

Aussi Horace en arriva-t-il promptement à se persuader qu'il avait été pendant quelques minutes dupe d'une comédie grossière, que La-si-do était bien un coquin, un fieffé coquin même, et qu'il n'avait vanté si fort la candeur de sa fille qu'afin d'en tirer un prix plus avantageux.

Son désappointement fut dont suivi presque aussitôt d'un profond dégoût ; puis le visage gracieux de mamzell' Rossignol lui apparut et dissipa tous ces soupçons.

Non, il n'était pas possible qu'une jeune fille si belle, si simplement mise, si modeste, si merveilleusement douée, fût la complice des Compagnons de la Guitare!

Qu'elle fût la fille de La-si-do, ce n'était malheureusement pas douteux pour le jeune marquis ; mais qu'elle prît la moindre part aux turpitudes de ces gens-là, il ne pouvait pas le concevoir.

Enfin, l'incroyable ressemblance de mamzell' Rossignol avec Isabelle acheva de lui tourner la tête.

A présent qu'il ne l'avait plus sous les yeux, il se demandait comment il avait pu la confondre avec mademoiselle de Cornalis. Tout en constatant cette étrange ressemblance, il découvrait à présent une foule de nuances imperceptibles, qui creusaient pourtant un abîme énorme entre Marie Grivet et mademoiselle de Cornalis.

La manière de se coiffer n'était pas la même. Isabelle portait ses cheveux très-haut sur la tête, Marie les enroulait très-bas dans le fond de son bonnet de linge. L'expression du regard et du sourire offrait une diffé-

rence sensible. L'œil était beaucoup plus animé, le sourire beaucoup plus espiègle, l'organe beaucoup plus doux chez la chanteuse des rues que chez la fière descendante des Cornalis. La démarche aussi était plus vive, la taille plus souple. Si les traits étaient à peu près identiques, l'ensemble de la physionomie était tout autre.

C'était bien Isabelle, mais Isabelle moins grande, plus enjouée, plus rieuse, plus légère, plus vivante en un mot.

Aussi Horace en arriva promptement à triompher de ses scrupules et à surmonter le dégoût qui s'était emparé de lui.

Loin de renoncer à mamzell' Rossignol, il fit au contraire tout au monde pour se rapprocher d'elle.

Pendant huit jours de suite, rien que pour la voir, il eut la constance d'aller tous les matins au *Trou-Régent*, et de se poster à cette même place où elle lui était apparue la première fois.

Ce fut ainsi qu'il s'aperçut tout d'abord que la jeune fille ne se rendait qu'un jour sur deux chez les Compagnons de la Guitare.

Au bout de la semaine, il avait atteint le but qu'il poursuivait. Il s'était fait remarquer de la chanteuse.

En effet, la jeune fille avait conservé sans doute le souvenir de la méprise bizarre à laquelle elle avait donné lieu, car, lorsqu'elle revint le surlendemain, elle promena dans les environs un regard craintif et s'arrêta brusquement.

Elle avait reconnu Horace et hésitait à passer outre.

Comme il ne fit pas un mouvement, elle s'enhardit et poursuivit son chemin. Un quart d'heure après, en

repassant avec sa guitare à la tête du groupe des musiciens, elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur le marquis et le vit, toujours immobile au même endroit.

L'autre surlendemain encore, le même fait se représenta.

Ce manége, exclusivement platonique, ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. Or, comme Horace avait remarqué que les Compagnons de la Guitare revenaient toujours seuls au *Trou-Régent,* il résolut de les suivre au premier jour, dût-il faire sur leurs pas la tournée du matin tout entière, et de savoir enfin ce que devenait mamzell' Rossignol depuis le moment où elle quittait les musiciens.

Quand arriva le dimanche, Adrien et Landry vinrent, comme à l'ordinaire, lui demander à déjeuner.

— Tu as reçu une invitation de M. et madame Durand ? lui demanda Landry.

— Oui. C'est toi qui me l'as envoyée ?

— Du tout, se défendit Charles.

— C'est donc toi ? interrogea Horace en se tournant vers Adrien.

Celui-ci rougit légèrement.

— Pas le moins du monde, répondit-il. Seulement M. et madame Durand nous ont souvent entendus parler de toi et je suppose qu'ils ont désiré faire ta connaissance.

— Pardon, pardon, interrompit Landry, Adrien suppose, moi j'affirme. Par Juliette, je suis un peu dans les confidences d'Hélène, et voici ce qui s'est passé : M. et madame Durand, sachant que nous sommes liés avec toi depuis dix ans, et tenant à ce que la fête qu'ils vont

donner soit une fête pour tous ceux qu'ils y invitent, ont résolu de nous réunir tous les trois. Ils craignaient d'abord que le marquis de Lizerie ne daignât pas venir chez eux ; mais Juliette les a rassurés et leur a affirmé que partout où nous irions tu te ferais une joie de venir.

— Juliette est un ange, dit Horace, et je n'aurais pas mieux répondu.

— Donc, conclut Landry, tu es invité, tu viens, c'es t bien entendu.

— Certes, fit le marquis, je me garderai bien d'y manquer !

Tout en écoutant les explications que lui fournissait Landry, il n'avait pas cessé d'observer Adrien, qu'il avait vu tour à tour pâlir, se troubler, rougir et regarder les bibelots pour se donner une contenance.

— Charles a raison, murmura-t-il; Adrien est amoureux d'Hélène.

Quant à lui, il ne leur dit pas un mot de la nouvelle passion qui s'était emparée de lui.

Il les quitta en leur promettant de nouveau de ne pas manquer au dîner des Durand, qui devait avoir lieu le samedi suivant.

Jusque-là, il avait le temps de dresser ses batteries et de percer à jour le mystère qui planait encore sur la fille de François Grivet.

Il donna à un coupé de place l'ordre de venir le prendre le mardi à six heures du matin, monta dans la voiture et se dirigea vers le *Trou-Régent*. Mais, au lieu de descendre et de venir prendre sa place accoutumée, il s'arrêta au coin de la route d'Asnières et observa.

Il vit arriver mamzell' Rossignol.

Assurément la jeune fille s'attendait à rencontrer son muet adorateur, car, ne le voyant pas à l'endroit où il se tenait d'ordinaire, elle s'arrêta et jeta autour d'elle un regard inquiet. Puis elle reprit sa route.

Quelques instants après, elle passait, avec la troupe de La-si-do, à trois mètres du coupé au fond duquel Horace était blotti.

Dès qu'ils eurent tourné l'angle de la route, le jeune marquis donna au cocher l'ordre de les suivre à distance, jusqu'à ce qu'il reçût un ordre contraire.

Jamais Horace, si on le lui avait raconté, n'aurait cru que la patience humaine pût être poussée à de telles limites ! Pendant trois heures et demie, il parcourut une bonne partie du quartier Notre-Dame-de-Lorette, s'arrêtant à trente mètres de chacune des maisons dans lesquelles la horde nomade était entrée.

De loin, lui arrivaient par bouffées les accords de cette musique bruyante et les notes retentissantes d'une voix magnifiquement timbrée. Évidemment c'était mamzell' Rossignol qui chantait.

La-si-do n'avait pas menti ; sa fille avait bien réellement une voix admirable.

Horace était un peu interdit.

Enfin, au coin de la rue La Bruyère, la troupe se sépara, ou plutôt les musiciens remontèrent la rue Notre-Dame-de-Lorette et mamzell' Rossignol la descendit.

Il était onze heures du matin. La jeune fille était seule.

Pourquoi La-si-do, si chatouilleux sur le chapitre de l'honneur, s'en retournait-il avec ses camarades, au

lieu d'accompagner sa fille? Elle demeurait donc tout près de là?

Horace mit un louis dans la main du cocher, sauta lestement en bas de la voiture et s'élança sur les traces de mamzell' Rossignol, qui descendait précipitamment la rue.

Arrivée au carrefour, au milieu duquel se trouve l'église Notre-Dame-de-Lorette et où viennent aboutir six rues différentes, un encombrement de voitures la força de ralentir son allure. Instinctivement elle se retourna.

Il lui sembla apercevoir un homme qui s'arrêtait tout à coup et disparaissait sous une porte cochère.

Cette particularité attira son attention. Elle observa avec soin et crut, à deux ou trois reprises, voir un chapeau rond sortir de cette porte et y rentrer aussitôt.

Au lieu de traverser le carrefour, elle tourna sur la droite, s'engagea dans la rue Saint-Lazare, et s'arrêta devant l'étalage du magasin de nouveautés qui faisait alors le coin de la rue.

Cette manœuvre lui réussit au delà de ce qu'elle aurait désiré. Le chapeau rond arriva en courant à l'angle de la rue Saint-Lazare et se rencontra nez à nez avec la jeune fille.

Sous ce chapeau rond se trouvait Horace.

En se voyant pris en flagrant délit d'espionnage, il rougit légèrement; mais il n'était pas homme à se troubler pour si peu de chose.

— Ne vous fâchez pas, mademoiselle, dit-il en saluant avec une exquise politesse, j'avoue tout.

— Tout quoi? demanda mamzell' Rossignol avec humeur.

— Tout ce que vous savez, répondit-il gaiement. C'est que, depuis dix jours, je vous suis comme un chien suit le chasseur, qu'après avoir rôdé autour du *Trou-Régent*, j'ai résolu de savoir qui vous étiez et où vous demeuriez...

— Est-ce bien réellement tout ce que vous avez entrepris contre moi? dit-elle avec une nuance d'inquiétude.

— Tout, mademoiselle, je vous le jure!

Elle parut soulagée d'un grand poids.

— Et de quel droit me poursuivez-vous ainsi? fit-elle sévèrement.

— Du droit qu'ont les jeunes gens d'être amoureux d'une jolie femme, répondit Horace d'un ton dégagé.

— En vérité! dit-elle avec une fierté qui rappela au jeune marquis mademoiselle de Cornalis, j'ai donc été bien inconséquente envers vous pour que vous vous permettiez de me parler ainsi!

— Non, mademoiselle, assurément... balbutia-t-il, mais...

— Alors, monsieur, faites-moi le plaisir de prendre votre droite pendant que je prendrai ma gauche, et que tout soit dit!

A ces mots, elle fit un mouvement pour s'éloigner.

— Au moins, mademoiselle, je vous en conjure, accordez-moi une courte explication.

— J'y consens, fit-elle avec impatience, mais hâtez-vous.

— Lorsque pour la première fois j'ai été admis à l'honneur, tout à fait inattendu, de connaître le *Trou-Régent*, vous étiez là. Ne me dites pas non, je vous ai vue et si

bien vue que, de la tête aux pieds, je pourrais vous dire comment vous étiez habillée.

— Eh bien ? dit-elle en se croisant les mains.

— Eh bien ! ces messieurs m'ont dit que c'était à une femme jeune et jolie que je devais la vie et la liberté. Est-ce vrai ?

— C'est possible.

— Ils ont ajouté qu'elle me connaissait probablement puisqu'elle avait payé ma rançon.

— C'est encore possible.

— Savez-vous quelle est cette femme ?

— Non, monsieur.

— Vous me le jurez?

En adressant cette question à mamzell' Rossignol, Horace la regardait dans les yeux, comme pour lui défendre le mensonge.

A son tour, elle devint rouge comme une cerise.

— A quoi bon un pareil serment ? répondit-elle.

— Ah ! prenez garde ! fit Horace. Si vous ne jurez pas, vous m'autorisez à croire ce que je soupçonne déjà.

— Que soupçonnez-vous donc ?

— Que c'est vous qui m'avez sauvé la vie.

— Et quand cela serait? dit-elle résolûment. Est-il donc surprenant qu'une femme, voyant un homme courir un grand danger, un danger de mort peut-être, soit intervenue pour l'y arracher?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas surprenant, c'est tout simplement généreux, mais alors vous me connaissez...

— Pas plus que vous ne me connaissez vous-même, monsieur. Est-il besoin de connaître un de ses semblables

pour lui venir en aide ? Ne vous jetteriez-vous pas à l'eau pour sauver le premier venu qui se noierait sous vos yeux ?

— Assurément, fit Horace un peu ébranlé ; mais cette rançon...

— Quelle rançon ?

— Cette rançon que vous avez payée aux Compagnons de la Guitare.

— Quant à cela, monsieur, je serais fort en peine de vous répondre, fit mamzell' Rossignol. Ce n'est pas une pauvre fille comme moi, ajouta-t-elle en étalant les plis de sa robe de laine, qui peut payer la rançon d'un homme comme vous.

— Cependant, c'est votre père lui-même qui me l'a affirmé.

— Qui, mon père ? demanda la jeune fille.

— François Grivet.

— Ah ! fit-elle avec étonnement, vous savez que Lasi-do se nomme...

— Oh ! à cet égard, je suis parfaitement renseigné, dit le jeune marquis. Pour un billet de mille francs, ce vieux coquin... monsieur votre père, veux-je dire, m'a avoué qu'il avait menti à tout le monde, même à ses amis, en vous présentant sous le nom de mamzell' Rossignol.

— Que dites-vous ! s'écria la jeune fille épouvantée.

— N'allez pas vous effrayer, mademoiselle, dit Horace avec douceur. Ce secret sera bien gardé, je vous le promets.

— Ainsi, M. Grivet vous a dit qui j'étais ! dit-elle de plus en plus agitée.

— Mieux que cela, mademoiselle, il me l'a prouvé. J'ai tenu dans mes mains l'autorisation qui vous a été délivrée par la préfecture et jusqu'à votre acte de naissance.

— Ah! c'est différent, fit mamzell' Rossignol, dont les traits contractés se détendirent.

— Et je vous avouerai même, continua Horace, qu'il n'en fallait pas moins pour me convaincre.

— De quoi?

— Que vous n'étiez pas la personne à qui vous ressemblez si étrangement.

Cette fois, la jeune fille laissa échapper un sourire espiègle.

— Ainsi, reprit-elle, M. Grivet vous a avoué que j'étais sa fille?

— Oui, mademoiselle.

— Alors je n'ai plus rien à vous cacher, dit-elle d'un air confus. Il vous a dit la vérité, et je suis heureuse de voir, vous qui doutez de tout, que vous ne doutiez pas du moins d'un fait si authentiquement établi. Mais alors, poursuivit-elle, que me voulez-vous, monsieur, puisque vous êtes bien certain maintenant que je ne suis pas la personne que vous croyiez?

— Il est vrai, mademoiselle; mais plus je vous regarde et plus je suis surpris d'une ressemblance si parfaite. Je ne parle que des traits, bien entendu, car vous n'avez que cela de commun avec celle dont il s'agit.

— Est-il indiscret de vous demander comment elle se nomme?

— Isabelle.

— Ah! c'est juste! Je me souviens à présent que vous

m'avez appelée ainsi, lorsque vous m'êtes apparu pour la seconde fois. Mais son autre nom, quel est-il ?

— Si vous le permettez, mademoiselle, je ne vous le dirai pas.

— Comme il vous plaira, monsieur ; je ne veux pas être indiscrète, quoiqu'il m'aurait été très-agréable, je vous l'assure, de connaître celle dont je suis le portrait si frappant...

— Oh ! quant à cela, mademoiselle, je n'ai jamais rien vu de si surprenant. C'est même, je ne vous le cache pas, ce qui fait que je me suis attaché à vous avec tant d'insistance.

— Ce n'est pas flatteur pour moi, ce que vous dites là, monsieur, fit mamzell' Rossignol avec un sourire railleur.

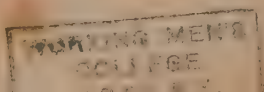
— Plus que vous ne le croyez, répliqua Horace avec vivacité, car la jeune fille dont je vous parle est admirablement belle, appartient à une grande famille et porte un nom qui jadis a brillé d'un vif éclat.

— C'est différent, dit-elle en baissant les yeux pour éviter le regard brûlant que le jeune marquis dardait sur elle.

— J'ajouterai, fit Horace avec feu, que jamais vous n'avez vu de type plus accompli de la beauté.

— A vous entendre, monsieur, on croirait que vous l'aimez.

— Vous venez de dire en partie la vérité, mademoiselle, répondit gravement le jeune élégant. Oui, il fut un temps où j'aimais Isabelle de toutes les forces de mon âme... c'était à l'époque où elle était jeune, candide, naturelle.



— Elle n'est donc plus jeune ?

— Hélas ! non, mademoiselle, quoiqu'elle n'ait guère que cinq ou six mois de plus que vous. Sa grâce enfantine, son enjouement, son esprit, sa gaieté, tout a disparu, pour faire place à une raideur de chanoinesse. Aussi, je vous le confesse, l'ardent amour que je ressentais pour elle s'est glacé peu à peu devant son inexorable froideur. Quand je vous ai vue paraître, j'ai cru voir revivre en vous mon Isabelle d'autrefois, mademoiselle. En lui empruntant ses traits, vous lui avez pris en même temps tout ce qu'elle a perdu : la grâce, le charme, la vivacité. Et vous me demandez ce que je vous veux ! Je veux vous aimer, mademoiselle, et c'est pour vous le dire que je mets tant d'acharnement à vous poursuivre. Un mot de vous, un seul, et je vous arrache à la vie errante que vous menez, au milieu corrompu dans lequel vous vivez, à l'ignoble compagnie de gens pour lesquels vous ne pouvez éprouver que du mépris. Un mot et je vous fais riche, heureuse, enviée. Esclave de vos moindres caprices, je passe ma vie à vos pieds, je vous pare comme une châsse de madone, je ne respire et ne vis plus que pour vous aimer...

— C'est assez, monsieur, interrompit mamzell' Rossignol, dont une profonde émotion soulevait la poitrine, je ne saurais entendre plus longtemps un pareil langage.

— Quoi ! vous préférez le bagne auquel vous a condamnée votre père...

— Assez, vous dis-je, interrompit-elle. Laissez-moi. C'est vraiment par trop abuser de ma patience et de mon isolement. Si vous insistiez, je croirais que vous êtes le plus lâche et le plus déloyal des gentilshommes.

Il y avait dans les paroles et dans l'attitude de la jeune fille tant de dignité réelle qu'Horace demeura interdit.

Profitant de ce saisissement passager, mamzell' Rossignol le cloua à sa place par un geste impérieux et s'éloigna.

Tout d'abord, Horace ne fit pas un mouvement pour la retenir, tant il était abasourdi ; puis la réaction se produisit aussitôt.

Lui qui, depuis six ans, avait été témoin, dans le monde interlope, de tant de comédies grostesques, de tant de roueries effrontées, il s'était laissé imposer par les grands airs d'une chanteuse des rues !

Décidé, coûte que coûte, à poursuivre jusqu'au bout cette aventure, sans reculer devant les bizarreries qu'il rencontrait à chaque pas, il s'élança de nouveau sur les traces de mamzell' Rossignol, qu'il avait vue disparaître au coin de la rue Fléchier.

Courant à perdre haleine, il eut bientôt atteint l'extrémité de cette rue, qui ne compte guère plus de huit ou dix maisons, et déboucha rue de Châteaudun.

Là, il se trouva en face d'une station de fiacres. Dans l'une de ces voitures, qui s'éloignait déjà, il avait cru, de loin, voir s'engouffrer les plis d'une robe noire.

Aussitôt le fiacre tourna l'angle de la rue Laffitte.

Résolu à ne pas le perdre de vue, Horace se précipita dans cette direction. Il essaya de rejoindre le coupé, de le suivre, ou tout au moins de déchiffrer son numéro.

Par malheur et par miracle, le cheval était excellent, et le cocher, séduit sans doute par la promesse d'un bon pourboire, le fouettait à tour de bras. Le fiacre roulait avec une rapidité vertigineuse.

Non-seulement Horace ne put pas le rattraper, mais il lui fut même impossible d'en approcher assez près pour distinguer le numéro.

De guerre lasse, il s'arrêta au coin de la rue de Lafayette. Il était à bout de forces et inondé de sueur.

C'était encore une campagne manquée !

Loin que ces tentatives infructueuses découragassent le jeune marquis, elles lui firent au contraire prendre plus que jamais à cœur la découverte qu'il avait entreprise.

Il rentra chez lui, bien décidé le surlendemain à surmonter tous les obstacles qu'il rencontrerait. Il eut recours au même moyen dont il s'était déjà servi.

Le même fiacre vint le prendre à la même heure, et lui fit faire sur les traces de la troupe nomade à peu près les mêmes étapes que l'avant-veille.

Enfin, Horace vit mamzell' Rossignol se séparer des Compagnons de la Guitare et descendre la rue Blanche, comme elle avait descendu deux jours avant la rue Notre-Dame-de-Lorette.

A l'extrémité de la rue Blanche, derrière l'église de la Trinité, se trouve également une station de voitures.

Cette fois, il vit distinctement la jeune fille monter dans un coupé et donna l'ordre à son cocher de le suivre, dût-il crever son cheval !

Il n'eut pas cette peine. Mamzell' Rossignol se croyait sans doute, ce jour-là, bien à l'abri de toute poursuite, car le fiacre s'en alla au petit trot impatientant qui lui était habituel. Horace se rassura.

— Où ira ce coupé, dit-il avec un sourire machiavélique, j'irai, fût-ce au bout du monde !

Ce fut avec l'accent de la plus profonde conviction qu'il prononça cette absurdité, dont il aurait ri aux éclats en toute autre circonstance, car il n'y a pas d'exemple qu'un cheval de fiacre soit allé au bout du monde, — ni même à moitié.

En effet, le coupé s'arrêta rue Saint-Honoré, tout près de l'église Saint-Roch, du côté des numéros pairs.

Mamzell' Rossignol mit pied à terre, paya le cocher et disparut sous une grande porte cochère.

Au bout d'une heure, elle n'était pas ressortie.

— Donc, c'est là qu'elle demeure, se dit le jeune marquis enchanté.

Il descendit à son tour et jeta dans la maison un regard inquisiteur.

Il aperçut une vaste cour, au fond de laquelle se trouvaient de grands magasins, occupés par un quincaillier. A droite, il distingua un magnifique escalier de pierre avec une très-belle rampe de fer forgé; au bas de l'escalier il lut en lettres noires l'indication suivante:

« Bureau du Mont-de-Piété, au 1er étage. »

Dans la cour de cette maison, qui comptait au moins cent vingt ans d'existence, il y avait un grand mouvement.

Un camion de chemin de fer débarquait de lourdes caisses pour le quincaillier. Les commis donnaient un coup de main au charretier. C'était un concert de cris entremêlés de jurons à se boucher les oreilles!

Des malheureux, hommes et femmes, traversaient la cour, portant sous le bras des paquets plus ou moins gros et discrètement enveloppés. Les uns montaient l'escalier du Mont-de-Piété avec leur petit fardeau, les autres

le descendaient et comptaient dans le creux de leur main la menue monnaie que l'usurier venait de leur marchander.

Horace ne savait de quel côté se diriger. Enfin il avisa la loge du concierge, vers laquelle il se dirigea.

— Mademoiselle Rossignol ? demanda-t-il.

— Connais pas, répondit avec humeur une femme sèche, maigre et laide, qui faisait roussir dans une poêle, au milieu d'une montagne d'oignons, une côtelette de porc frais.

L'odeur âcre de ce ragoût se répandait partout, et remplissait d'une épaisse fumée la loge étroite.

Bravant cette atmosphère de graillon, Horace reprit son plus gracieux sourire et salua une seconde fois.

— Mademoiselle Marie Grivet ? demanda-t-il encore.

— Connais pas, lui répondit d'un ton bourru la concierge.

— Une jeune fille qui vient d'entrer ici à l'instant... brune... dix-huit ans... un bonnet blanc... une robe de laine noire...

— Dites donc, polisson ! s'écria la vieille femme, quel métier qu' vous croyez donc que j' fais dans c'te maison ?

Le jeune marquis fouilla dans son gousset. L'argument était sans réplique.

— Eh ! dit-il en lui glissant un louis dans la main, ne vous fâchez pas, madame. C'est un simple renseignement que je vous demande.

— Ah ! c'est différent, fit la concierge en retirant du feu son miroton. Comment qu' vous dites ? Une jeune fille de dix-huit ans... un bonnet blanc... une robe noire ?

— C'est bien cela.

— Et qui se nomme... comment donc? Pinson, Fauvette... un nom d'oiseau, quoi...

— Rossignol, oui, ou alors Marie Grivet de son véritable nom.

— Connais pas, dit la portière pour la troisième fois.

— Elle ne demeure donc pas ici ?

— Pour ça, j' vous l' garantis. D'ailleurs, il en passe ici toute la journée des filles brunes ou blondes, habillées comme vous dites là. *Le clou* est au premier, vous ne l'avez donc pas vu ?

— Quel clou? fit Horace étonné.

— Le Mont-de-Piété, quoi ! Vous ne savez donc pas que nous appelons ça *le clou*, nous autres ? On voit ben qu' vous n'y allez pas souvent.

— Ainsi vous ne pouvez me donner aucune indication sur cette personne ?

— Aucune, mon bon jeune homme. Vous l'avez vue entrer ici, c'te jeunesse ?

— Oui, madame.

— Eh ben ! alors, elle est chez *sa tante*. Montez au premier, vous la verrez probablement dans le bureau.

Horace se décida à suivre ce conseil. Il franchit l'escalier et entra dans une sorte d'antichambre, sur laquelle donnaient deux guichets.

Devant ces guichets, sept ou huit personnes attendaient leur tour. Mam'zelle Rossignol n'y était pas !

Horace allait se retirer, quand il aperçut à sa droite une porte, sur laquelle était écrit : « Entrée particulière. »

Peut-être la jeune fille était-elle derrière cette porte...

Timidement, il tira la sonnette et la porte s'ouvrit.

Il pénétra dans une petite pièce, froide et nue, meu-

blée d'une table ronde en noyer et de quatre chaises cannées. Sur la cheminée, il y avait une pendule en carton-pâte doré, qui ne marchait pas, quoiqu'elle fût prétentieusement abritée sous un globe de verre.

Dans la pièce, personne !

— Pardon, monsieur, demanda Horace au commis qui se présenta, n'avez-vous pas vu à l'instant une jeune fille brune... dix-huit ans...

— Non, monsieur. La dernière personne qui est entrée ici, il y a une bonne heure, était un vieux monsieur de soixante ans passés.

— Merci, fit Horace en saluant.

— Comment ! c'est pour cela que vous me dérangez ! s'écria le commis furieux.

— Oui, monsieur, balbutia le marquis. Je venais pour... pour empêcher cette personne d'engager un objet auquel je tiens beaucoup...

— Vous croyez donc que ceux qui viennent ici ne tiennent pas aux objets qu'ils engagent ? fit le commis, qui lui ferma la porte au nez.

Horace s'en alla, en jetant dans le bureau un dernier coup d'œil désespéré ; puis il redescendit, traversa la cour et passa devant la loge de la concierge.

— Eh ben ! l'avez-vous trouvée ? lui cria la portière.

— Non, madame.

— Oh ! ben, alors ell' doit être loin maintenant.

— Pourquoi ? fit Horace étonné.

— Parce que bien sûr elle sera sortie par le passage Saint-Roch.

— Comment ! Il y a donc une autre porte ?

— Sans doute, fit la concierge. La-bas, voyez, ajouta-

t-elle en étendant le bras, à gauche du magasin de clinquaillerie...

Horace courut dans cette direction et s'assura que la concierge avait dit vrai.

Il était joué! La maison avait deux issues!

Ainsi, au bout de dix jours de patience et de ruses, il n'était pas plus avancé qu'auparavant! Il y avait là de quoi rebuter le plus habile trappeur.

Horace s'entêta. Deux jours après, il recommença le même trajet, les mêmes étapes, vit la jeune fille monter en voiture et s'arrêter rue de Valois, tout près de ce petit passage borgne, obscur, sinueux, qui va sortir rue Radziwill et qui se nomme lui-même le passage Radziwill.

Mamzell' Rossignol prit le passage, dans lequel elle s'engagea.

A peine y était-elle entrée, qu'Horace se précipita sur ses traces.

Au moment où elle allait atteindre le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, en face de la Banque, elle vit se dresser devant elle son infatigable persécuteur.

— Cette fois, lui dit-il, vous ne m'échapperez pas, comme vous l'avez fait avant-hier rue Saint-Honoré.

— Vous m'avez donc encore suivie l'autre jour ? demanda-t-elle avec impatience.

— Oui, mademoiselle, ne vous en déplaise! Or la maison avait deux issues et je l'ignorais, tandis qu'aujourd'hui j'étais sur mes gardes et je connaissais d'ailleurs le chemin que vous avez pris.

En présence d'un tel acharnement, mamzell' Rossignol ne dissimula pas la colère qui s'emparait d'elle. On voyait ses narines roses se dilater, sa bouche se crisper; ses

regards brillaient d'un courroux dont ses longs cils n'atténuaient pas la violence.

Elle se mit résolûment en face d'Horace et se croisa les bras ; mais c'est en vain qu'elle s'efforçait de paraître calme. Ses doigts, longs et fuselés, froissaient convulsivement les manches de son corsage?

— Eh bien ! finissons-en une bonne fois, dit-elle. Que me voulez-vous.

— Je vous l'ai dit, mademoiselle, je vous aime, je suis fou, répondit Horace. Ce que je vous ai offert l'autre jour, je vous l'offre encore. J'y joins tous les sacrifices que vous exigerez. Voulez-vous quitter Paris, la France?... je suis à vos ordres. Aimez-vous mieux rester? Je vous construirai un nid si coquet, je le remplirai de tant de surprises, que vous n'aurez rien à désirer. Mon amour est prêt à tout. Parlez, mademoiselle, et loin de voir en moi un ennemi de votre repos, sachez que je veux au contraire vous arracher à cette vie errante, assurer votre avenir.

— Mais où puisez-vous tant d'audace? l'interrompit-elle avec force. Qu'ai-je fait, moi, pour m'attirer votre mépris? En quoi ai-je encouragé le moins du monde les paroles insultantes que vous ne craignez pas de m'adresser?

— Vous vous méprenez, mademoiselle, je vous le jure! protesta Hosace. Vous insulter! moi qui ne veux au contraire que vous adorer à deux genoux ! Vous insulter ! vous qui me rappelez les plus beaux jours de mon enfance, ceux où j'avais une famille, des amis... Pouvez-vous le penser, mademoiselle !

— Monsieur, répliqua-t-elle sèchement, vos protestations n'empêcheront pas que vous ne me teniez un lan-

gage indigne. Est-ce ainsi que vous parleriez à cette Isabelle, dont vous semblez évoquer encore le souvenir? Non, vous ne l'oseriez pas. Ce qui vous donne tant d'impudence c'est que je suis incapable de me défendre, n'est-ce pas? Le mépris que François Grivet vous inspire rejaillit jusque sur sa fille, avouez-le. Eh bien! monsieur, ce que vous faites là est lâche et vil. Mon père a déchu, c'est possible ; mais en quoi dois-je porter la responsabilité de cette déchéance? Qu'ai-je fait pour la mériter, moi? Ai-je été envers vous coquette? Ai-je encouragé par un mot ou par un regard vos téméraires entreprises?

— Non, mademoiselle, je le reconnais, répondit Horace, mais c'est précisément le mérite personnel dont vous brillez à mes yeux qui redouble la vivacité de mon amour. Vous avez nommé Isabelle tout à l'heure. Je n'ai pas la fatuité de croire que c'est la jalousie qui a amené ce nom sur vos lèvres ; mais, si par bonheur je me trompais, si les aveux que je vous ai faits relativement à cette jeune fille vous inspiraient réellement quelque inquiétude, ne craignez pas d'en convenir. Voulez-vous qu'ici même, sur l'heure, par un serment solennel, je m'engage à renoncer à elle? Sans hésiter, je le ferai ; je vous l'assure.

— Et cette renonciation que vous me proposez est-elle plus loyale que la façon dont vous agissez envers moi? répliqua mamzell' Rossignol. Sais-je si vous êtes engagé ou non vis-à-vis de cette personne? N'est-ce pas vous parjurer peut-être que lui faire cet outrage? Et alors quelle confiance voulez-vous que j'aie moi-même en la parole d'un homme qui foule si facilement aux pieds les engagements qu'il a pris ?

— Vous ne me connaissez pas, mademoiselle. Ces engagements n'ont pas été pris par moi envers cette personne, mais seulement envers sa famille. Or, je les aurais tenus, je vous le jure! si la froideur d'Isabelle ne m'avait détaché d'elle et ne m'avait démontré jusqu'à l'évidence qu'un tel mariage n'était pas de son goût.

— Peut-être aussi vous êtes-vous bien hâté de vous fier aux apparences, fit gravement mamzell' Rossignol.

— Non, croyez-moi, mademoiselle. Depuis quinze mois bientôt, j'ai fait tout au monde pour triompher de ces rigueurs, j'ai échoué. Ce n'est pas moi qui me suis dégagé, c'est elle qui, volontairement, systématiquement, m'a rendu ma parole. Que ce scrupule ne vous arrête donc pas. Je suis libre, bien libre, et je mets à vos pieds cette liberté dont je suis maître, pour devenir votre esclave, votre chien, pour vous offrir un amour dont rien ne viendra troubler la sérénité et qui ne finira qu'avec ma vie.

— Soit, dit-elle, en proie à la même agitation. Une plus longue discussion à ce sujet ne nous conduirait à rien ; mais un honnête homme, comme vous prétendez l'être, n'a pas deux moyens, en pareil cas, d'atteindre le but qu'il se propose.

— Parlez, mademoiselle, s'écria Horace avec feu. Je vous ai dit que j'étais prêt à tous les sacrifices.

— Alors, monsieur, répétez à mon père ce que vous venez de me proposer. S'il vous agrée en qualité de gendre, je verrai ce que j'ai à faire.

— Comment ! fit Horace interdit, vous voulez que je demande à La-si-do...

— Ma main, oui, monsieur.

Il la regardait en face, confondu d'une semblable pro-

position. Il crut lire sur le visage de la jeune fille l'expression d'une raillerie amère.

— Ce n'est pas sérieux, mademoiselle? dit-il en ébauchant un sourire contraint.

— C'est si sérieux, monsieur, répondit-elle, que je suis fermement décidée à ne pas vous écouter une seconde de plus.

Le ton sur lequel elle prononça cette phrase était si net et si imposant, qu'elle s'imagina que le jeune marquis allait, comme la première fois, lui livrer passage ; mais, nous l'avons dit, il était résolu à ne reculer devant aucun obstacle.

— Ce n'est pas votre dernier mot, mademoiselle, fit-il en essayant de la retenir.

— Ah! prenez garde, monsieur! ma patience est à bout, dit-elle avec un regard chargé de menaces.

Comme elle allait passer outre, il se plaça devant elle et voulut lui prendre la main.

— Sur mon honneur, monsieur, je vais appeler un sergent de ville! fit-elle en se dégageant rapidement.

Horace allait insister, quand mamzell' Rossignol fit un signe.

Aux abords de la Banque, les agents ne sont pas rares. Celui que la jeune fille avait appelé de la main se rendit immédiatement auprès d'elle.

— De grâce, monsieur! lui dit-elle, délivrez-moi des poursuites de cet inconnu.

— Un inconnu, moi! s'écria Horace exaspéré par tant d'audace.

— C'est bon, dit le sergent de ville. Pas tant de sima-

grées ! Allez de votre côté pendant que mademoiselle ira du sien, ou sinon...

— Mais je ne trouble pas la tranquillité publique. Je suis dans la rue, j'ai bien le droit...

— Vous n'avez pas le droit d'empêcher la circulation. Filez, ou je vous mène au poste.

En effet, comme il arrive toujours en pareil cas, plusieurs personnes s'étaient arrêtées. Confuse d'être la cause d'un rassemblement, mamzell' Rossignol s'esquiva et disparut dans le passage Radziwill.

Le jeune marquis voulut courir après elle, mais le sergent de ville l'arrêta court.

— Ah çà ! vous voulez donc aller au poste ? dit-il. Méfiez-vous, il n'est pas loin.

Et, du doigt, il montrait au récalcitrant le poste qui se trouvait au coin de la rue, à l'angle des bâtiments occupés par la Banque.

Horace avait bonne envie de se révolter et d'envoyer promener l'agent ; mais il sentit que la résistance n'aboutirait qu'à un éclat. Il se contint. Cependant il frappa du pied avec colère.

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il, elle m'échappe encore !

Il rentra chez lui, furieux. Il était près d'une heure, il mourait de faim.

Malgré cela, il trouva le déjeuner détestable, menaça André de le chasser, sous prétexte qu'il servait mal.

Peu à peu, il se calma enfin. Il se leva, passa dans son fumoir, alluma un cigare et se prit à rêver.

Décidément c'était un type indéchiffrable que cette mamzell' Rossignol. Pourquoi se cachait-elle ? Pourquoi, en quittant les Compagnons de la Guitare, se faisait-elle

conduire tous les jours devant la porte d'une maison à double issue ? Et pourquoi n'était-ce jamais la même ?

— Oh ! elle a beau faire, murmura-t-il, j'en aurai le cœur net...

Oui, mais quel moyen employer ? Évidemment la jeune fille, se sachant poursuivie avec tant d'obstination, se tiendrait sur ses gardes et prendrait d'autres précautions. Percer à jour cette existence problématique devenait donc une difficulté insurmontable. N'importe. Horace se cramponna à son idée.

— Cela me changera, dit-il.

Au même instant, la porte s'ouvrit et André parut, apportant une lettre sur un plat d'argent. Horace en déchira l'enveloppe et lut :

« Si monsieur le marquis désire avoir des renseignements précis sur mademoiselle I... de C..... il n'a qu'à se trouver samedi, à dix heures du soir, au marché aux fleurs de la Madeleine. »

La lettre ne portait ni cachet ni initiales et n'était pas signée, mais elle était écrite par une femme en anglaise irréprochable.

— J'irai, dit Horace.

WORKING MEN'S COLLEGE
LIBRARY.

X

L'INSTITUTRICE

Ce n'était pas sans hésitation qu'il venait de prendre ce parti.

D'abord il professait un souverain mépris pour les lettres anonymes ; ensuite le rendez-vous qu'on lui donnait était fixé au samedi soir, à dix heures.

Or, ce jour-là, il était invité à dîner chez M. et madame Durand, et il avait formellement promis à Adrien et à Landry de n'y pas manquer.

— Tout est pour le mieux, se dit-il enfin. Après dîner, je prétexte une affaire importante, je saute dans une voiture, je vais à ce rendez-vous, je reviens s'il le faut chez les Durand, et je saurai ce que signifie cette lettre énigmatique.

Il n'y avait, du reste, aucun doute dans son esprit sur la personne qui n'était désignée que par les initiales I.

de C.... Évidemment il s'agissait d'Isabelle de Cornalis.

Quelle femme pouvait avoir écrit cette lettre ? Évidemment c'était une ennemie. Mais la plus grande ennemie de mademoiselle de Cornalis, c'était Jenny Desblys!

Était-ce vraiment l'institutrice qui avait écrit cette lettre ? Horace ne connaissait pas son écriture. Cependant un pressentiment secret l'avertissait que c'était bien Jenny qui lui avait fait parvenir ce billet.

Il n'ignorait rien, en effet, des agissements de la jeune femme. Sans avoir des données certaines sur ce qu'elle avait obtenu déjà de M. de Cornalis, il n'était pas assez naïf pour croire que mademoiselle Desblys avait accepté avec désintéressement l'amour suranné de ce vieillard.

Horace ne se trompait pas.

L'ancien mobilier du baron de Cornalis, mobilier qu'il avait fait vendre quand il avait quitté le somptueux appartement qu'il occupait autrefois, avait produit une somme ronde de quarante mille francs, laquelle, jointe au capital de trois cent mille francs qu'il avait sauvés du naufrage, formait un revenu de dix-sept mille francs environ.

C'était juste de quoi vivre sans s'imposer trop de privations.

Jenny commença par accaparer ces quarante mille francs, — nous avons dit déjà dans quelles circonstances, — puis, elle s'empara de divers objets à sa convenance et fit le vide autour de M. de Cornalis.

De ses anciennes relations, il avait conservé quelques amis.

A l'époque où il renonça au monde pour se confiner dans son petit appartement, ces amis vinrent le voir à

deux ou trois reprises, tout disposés à aider le baron, qu'ils croyaient dans un dénûment absolu.

Mademoiselle Desblys écarta ces amis, non pas en leur fermant positivement la porte au nez, mais en les empêchant de voir M. de Cornalis, qu'elle prétendait malade et très-affecté de sa ruine.

Au bout de trois ou quatre visites infructueuses, ils comprirent ce qui se passait et ne reparurent plus.

A cette époque, Isabelle était encore trop jeune pour s'apercevoir de l'influence pernicieuse que l'institutrice avait acquise sur son père.

Le jour où elle découvrit la vérité, le mal était sans remède. Jenny occupait la première place, la fille du baron était depuis longtemps reléguée à la seconde.

Isabelle le sentit si bien qu'elle n'essaya pas de lutter. Pourtant elle ne se courba pas sous le joug.

Un jour, au moment où mademoiselle Desblys allait sortir, Isabelle aperçut à ses oreilles et à son cou des pendeloques et un médaillon richement ornés de turquoises.

Elle s'approcha, très-étonnée, car elle avait cru reconnaître une parure que sa mère affectionnait beaucoup.

Ce n'était pas une erreur. Ces bijoux avaient bien appartenu à madame de Cornalis !

En présence d'une telle profanation, la jeune fille sentit le rouge de la honte lui monter au front.

— De quel droit portez-vous cette parure? lui demanda-t-elle sévèrement.

— Du droit qui appartient à tout le monde de porter les présents qu'il reçoit, répondit Jenny.

— Vous mentez, mademoiselle. Il est impossible que ces bijoux vous aient été donnés.

— Il est fort heureux que vous ne prétendiez pas que je les ai volés, ricana mademoiselle Desblys.

— C'est qu'au contraire j'en suis si convaincue, fit Isabelle frémissante, que je vous ordonne de les quitter à l'instant.

— Les quitter ? par exemple ! c'est la première fois que je les mets.

— Et je vous jure que ce sera la dernière, dit la jeune fille.

En prononçant ses mots, elle arracha violemment du cou de Jenny le médaillon qui y était suspendu.

L'institutrice ne s'attendait pas à cet acte de vigueur. Elle voulut fuir. Isabelle la saisit par le bras et la maintint avec force.

— Otez ces pendants d'oreilles à l'instant, reprit-elle, ou je vous les arrache également.

Mademoiselle Desblys vit bien qu'Isabelle le ferait comme elle disait.

— Les voici, dit-elle après avoir décroché les boutons, mais je vais de ce pas me plaindre de cette violence à M. de Cornalis.

— Je vous suis, mademoiselle, car il ne me faut pas moins que le témoignage de mon père pour que je puisse croire à tant d'impudence.

Toutes deux elles se rendirent auprès du baron, à qui Jenny, tout en larmes, raconta l'agression dont elle avait été l'objet.

— Est-ce possible ? fit M. de Cornalis, en se tournant vers sa fille.

— C'est vrai, répondit hardiment Isabelle. Quand j'ai

vu cette femme parée des bijoux de ma pauvre mère, la colère m'a fait perdre la tête.

— Vous en convenez, c'est fort heureux ! dit le baron. J'espère alors que vous vous excuserez auprès de mademoiselle Desblys.

— Moi ! s'écria Isabelle indignée. Une Cornalis ferait des excuses à cette fille ! Vous me croyez donc tombée bien bas ?

— Non-seulement vous ferez des excuses, cria le vieillard, furieux d'assister à l'humiliation de sa maîtresse, mais encore vous rendrez à Jenny ces bijoux à l'instant, je le veux. Entendez-vous ? je le veux !

Et, comme pour donner plus de force à cet ordre formel, il se leva de son fauteuil.

— Lui rendre ces bijoux ! fit Isabelle. Ah ! que plutôt ils aillent rouler dans la fange du ruisseau ! Ils y seront moins souillés que par cette créature.

A ces mots, par un brusque mouvement, elle ouvrit la fenêtre et jeta dans la rue la parure qu'elle tenait à la main.

Jenny voulut s'élancer, mais elle lui barra le passage.

Le baron était exaspéré, mais il n'était pas en état de s'opposer par la violence à l'acte d'énergie que sa fille venait d'accomplir.

— Sortez, mademoiselle ! fit-il d'une voix rauque en lui montrant la porte de son bras impuissant.

Isabelle obéit, mais lança à Jenny un regard superbe de défi.

Puis elle attendit que mademoiselle Desblys quittât à

son tour la chambre de son père. Lorsqu'elle la vit paraître enfin, elle s'avança vers elle.

— Écoutez, lui dit-elle. Je sais à quel prix vous obtenez ces largesses, mais prenez garde de lasser ma longanimité ! Vous vous croyez implantée ici à tout jamais? Détrompez-vous, mademoiselle. Si j'écoutais les conseils de mes amis, je demanderais l'interdiction de mon père, que les tribunaux m'accorderaient sans peine. Ce jour-là je deviendrais ici maîtresse souveraine et vous ne tarderiez pas à ressentir les effets de mon autorité.

Soit que Jenny eût réellement peur de voir se réaliser ces menaces, soit que le ton d'Isabelle lui eût imposé le respect, elle perdit son attitude hautaine et s'inclina.

— Vous pouvez faire ce qui vous plaira, mademoiselle, lui dit-elle; mais, jusque-là, il me semble que les volontés de M. de Cornalis auraient droit à vos respects. Quant à moi, je n'ai pas à les discuter.

— Je les respecterai, tant qu'elles ne m'atteindront ni dans ma dignité ni dans mon honneur, répliqua la jeune fille. Tenez-vous-le pour dit, mademoiselle.

A ces mots, elle s'éloigna fièrement; mais elle avait compris qu'aucune résistance ne contrebalancerait désormais l'influence de Jenny.

Elle songea, ainsi qu'on le lui avait conseillé, à s'adresser aux tribunaux. Comme sa mère, elle recula devant un scandale.

Le silence qu'elle gardait enhardit l'institutrice. Non-seulement elle s'empara de ce qui était à sa convenance, mais elle l'emporta.

A cinq ou six reprises, Isabelle fut avertie par la cui-

sinière qu'en son absence d'énormes paquets de linge étaient sortis de la maison.

La pauvre jeune fille ne protesta pas et ne confia même à personne les déprédations dont elle était victime.

Aujourd'hui plus que jamais Jenny régnait en souveraine dans la maison. Isabelle semblait depuis quelque temps avoir renoncé même à exercer la moindre surveillance.

Persuadée que, dans un délai plus ou moins long, elle serait dépouillée de tout, elle résolut de mettre à profit les études spéciales qu'elle avait faites sur le piano et sur le chant.

— Qui sait si mon talent ne sera pas plus tard mon unique ressource !... se disait-elle.

En outre, comme elle n'avait pas une amie, comme elle vivait dans un isolement presque absolu, comme le spectacle auquel elle assistait devenait pour elle un véritable supplice, elle chercha au dehors une distraction. Elle se fit nommer membre d'un bureau de bienfaisance fondé par des anciennes amies de sa mère.

Son père, à qui elle demanda l'autorisation d'en faire partie, la lui accorda volontiers. Pourtant, Isabelle venait de l'en prévenir, ce n'était pas une sinécure. Son rôle de membre actif du bureau réclamerait beaucoup de temps, la forcerait à s'absenter souvent, lui prendrait presque toutes ses matinées.

Le baron ne demandait pas mieux. L'égoïsme avait étouffé en lui jusqu'à l'amour paternel. Si caduc qu'il fût devenu, il voyait bien qu'Isabelle et Jenny ne pouvaient pas s'entendre. Témoin de la lutte sourde qu'elles soutenaient, il en ressentait indirectement les contre-coups

et, de quelque façon que ce fût, n'aspirait qu'à y mettre un terme.

Loin de refuser à sa fille la faveur qu'elle sollicitait, il se rangea d'autant plus avidement à ce moyen d'éloigner Isabelle, qu'il connaissait au moins de nom toutes les dames sous le patronage desquelles le bureau avait été fondé.

Depuis environ un an que la jeune fille remplissait cette mission charitable, la maison était en effet un peu plus tranquille.

Souvent, très-souvent, Isabelle n'était pas encore rentrée quand arrivait l'heure du déjeuner. A son retour, elle se faisait servir dans sa chambre, puis elle étudiait son piano, déchiffrait et chantait les partitions nouvelles, ce qui occupait toute son après-midi.

Ce n'était guère que le soir, à l'heure du dîner, qu'Isabelle et son père se retrouvaient à table, séparés toujours par Jenny, à qui cette vie nouvelle laissait prendre de plus en plus une autorité despotique.

Quant au baron, il était heureux. Il l'eût été bien plus encore s'il avait pu marier sa fille et vivre librement désormais dans l'esclavage servile où se complaisait sa décrépitude.

Aussi avait-il saisi avec empressement l'occasion qui s'était présentée. Horace avait demandé la main d'Isabelle ! Horace qui avait deux cent mille francs de revenus ! C'était à tous les points de vue un coup de fortune inespéré.

Jenny n'avait pas manifesté moins de joie, lorsque le vieillard lui avait communiqué cette importante nouvelle.

Aussi leur désappointement avait été cruel lorsque

Horace était venu solliciter un délai. Cette nouvelle démarche était en contradiction si flagrante avec celle qu'il avait faite quatre jours auparavant, qu'ils en recherchèrent les causes bien au delà du motif banal que le jeune marquis avait invoqué.

M. de Cornalis, qui n'avait plus ni mémoire, ni activité, n'était pas homme à découvrir la vérité ; mais Jenny tenait à sa proie et ne voulait pas qu'elle lui échappât.

Mademoiselle Jenny Desblys appartenait à une famille de petits marchands de la Cité et n'avait jamais quitté Londres ni ses père, mère, frères et sœurs, avant d'embrasser la profession à laquelle ses parents la destinaient.

La première maison dans laquelle elle entra n'ébranla pas trop les principes sévères qu'elle avait reçus. Elle était chez de gros commerçants, qui se contentaient d'un bon confortable et ne cherchaient pas à singer les pairs d'Angleterre.

Elle n'y resta pas plus d'une année. On trouva qu'elle était trop jeune pour exercer une autorité suffisante sur l'enfant qu'on lui avait confiée.

Alors elle entra dans la famille de lord M..., qui avait quatre cent mille francs de rentes et qui était marié depuis une dizaine d'années. La petite fille dont on lui donna l'éducation venait d'atteindre sa huitième année.

Là, Jenny fut installée d'une façon princière. Elle eut un appartement à elle, une femme de chambre spécialement attachée à son service.

Lord M... l'admettait à sa table, mais seulement les jours où il ne recevait personne. Quand il y avait grand gala, Jenny était servie avec son élève, dans son appartement, par sa femme de chambre.

Or lord M... avait un frère, de douze ans plus jeune que lui, et qui sortait de l'université de Cambridge.

Lorsque ce jeune homme venait chez son frère, on ne le considérait pas comme un étranger et Jenny conservait à table la place qui lui était destinée ordinairement.

Richard M... avait vingt-quatre ans. C'était un beau et robuste garçon, à qui tous les exercices du corps étaient familiers, qui était doué de beaucoup de grâce et de crânerie tout à la fois.

Mademoiselle Desblys le regarda timidement d'abord, puis elle le trouva à son goût et s'avoua qu'un mari comme celui-là ferait admirablement son affaire.

Quant à Richard, il était jeune, ardent, il avait devant lui une jolie fille, dont il avait surpris parfois le regard troublé ; il se montra aimable et galant.

Aussitôt les idées d'ambition de Jenny s'éveillèrent.

Nous ne referons pas cet éternel roman tant de fois écrit de la jeune fille trompée par un adroit séducteur. Cela nous entraînerait bien loin du récit qui nous intéresse.

On devine comment Richard procéda pour atteindre son but.

Après avoir obtenu de Jenny plusieurs rendez-vous, dans lesquels il ne s'écarta point du respect qui était dû, le mot de mariage fut enfin prononcé.

Richard, en sa qualité de frère cadet, avait, disait-il, de grands ménagements à garder. Or, pour le moment, un mariage secret était seul possible. Il offrait, du reste, de l'entourer de toutes les formalités imaginables.

Jenny crut à ces protestations. Elle se maria, ou du moins elle crut se marier avec Richard.

Hélas ! au bout de huit mois d'une liaison à laquelle l'ambition d'une part, le caprice de l'autre avaient présidé, mais où l'amour n'était pour rien, Richard disparut. Il laissa à la pauvre abandonnée quelques livres sterling et un billet où il lui racontait de quelle supercherie elle était victime.

Le mariage, le pasteur, les témoins, tout était faux !

Quant à Richard, il était parti pour les Indes, ou lord M... l'avait exilé.

Jenny versa des larmes de rage et jura de se venger. Elle ne pouvait plus se replacer à Londres, où lord M... avait raconté cette aventure à tous ses amis. Elle partit pour la France.

Là, après s'être fabriqué un certificat qui lui donnait des droits à toutes les couronnes de rosière, elle entra chez madame de Cornalis.

Ce certificat, elle l'avait signé d'un des plus grands noms de l'Angleterre. Elle avait dit à madame de Cornalis que la famille était partie pour l'Amérique et qu'elle n'avait pas voulu la suivre.

La mère d'Isabelle écrivit à Londres pour se renseigner. On lui répondit qu'en effet cette famille avait quitté l'Angleterre depuis six semaines.

Madame de Cornalis crut donc à l'authenticité du certificat et accueillit mademoiselle Desblys, dont elle n'eut qu'à se louer jusqu'au moment où la mort vint la délivrer.

C'est que Jenny était devenue prudente !

Déjà pourtant son plan était tracé quand expira madame de Cornalis, et même il avait reçu un commencement d'exécution.

Dès le début de la maladie de sa maîtresse, l'institutrice, prévoyant une catastrophe, avait essayé de se rapprocher du baron.

Les prétextes ne manquaient pas. L'éducation d'Isabelle en fournissait un tout trouvé. Mais M. de Cornalis nageait encore en plein dans la dissipation. Il était si peu à la maison, qu'à peine Jenny pouvait-elle le voir une fois par jour. Encore était-ce au moment où le baron sortait et, pour ainsi dire, entre deux portes.

Elle enrageait sérieusement de ne pouvoir fixer sur elle l'attention de ce vieux papillon. Elle n'y parvint, en effet, que le jour où le baron, croulant de toutes parts, n'eut plus ni fortune, ni cheveux, ni dents.

N'importe, ce débris lui suffisait. Car ce n'était pas seulement une fortune qu'elle ambitionnait, c'était un nom. Ensuite elle verrait...

Mais devenir madame de Cornalis ne lui fut pas si facile qu'elle se l'était imaginé dans le principe !

Si le baron se montra faible tant qu'il ne s'agit que de quelques billets de mille francs, il se révolta le jour où Jenny lui proposa pour la première fois de légitimer leur union.

Mademoiselle Desblys n'insista pas. Le premier jalon était planté. Pour le moment, elle n'en demandait pas davantage.

Ce ne fut qu'insensiblement, à mesure que baissèrent les facultés du vieillard, qu'elle revint à la charge avec cette obstination féminine qui ne se lasse de rien, que ne rebute aucun refus, qui ne recule devant aucun obstacle.

Enfin M. de Cornalis fut vaincu et promit d'épouser

mademoiselle Desblys, à la domination de qui il ne cherchait plus à se soustraire.

Seulement il y mit une condition : c'est que leur mariage ne s'accomplirait qu'après celui d'Isabelle.

En vain Jenny épuisa tous les arguments pour vaincre l'obstination du vieillard. Il se montra inexorable.

On comprend maintenant quel intérêt avait l'institutrice à ce que le mariage d'Isabelle se fît au plus tôt, et quel cruel désappointement elle éprouva le jour où Horace vint annoncer au baron que ce mariage était reculé de trois ou quatre mois.

Quant à M. de Cornalis, il n'était pas moins impatient qu'elle.

Après avoir lutté longtemps contre l'idée que Jenny avait émise, il avait fini par abdiquer si bien toute volonté, que cet hymen était aujourd'hui le but de ses plus ardents désirs. Il avait si grand'peur que mademoiselle Desblys ne le quittât, qu'il ne voyait pas d'autre moyen de la retenir.

Pour lui, cette sirène était tout, sa fille n'était rien.

Aussi est-il très-étonnant, que malgré les innombrables faiblesses dont il faisait preuve chaque jour envers l'institutrice, il eût conservé assez d'énergie pour dicter une condition et pour résister vertement aux assauts qu'elle lui faisait subir.

Ah ! c'est qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, le pauvre baron !

Autrefois il tenait le haut du pavé de Paris. Il était beau, élégant, dépensier... dépensier surtout !

Entre toutes les folies qu'il avait faites, on en citait une qui produisit beaucoup de bruit dans le monde de la ga-

lanterie, à cause des circonstances exceptionnelles dans lesquelles elle s'accomplit.

Le baron n'était plus jeune, car il approchait de la cinquantaine, au moment où il s'avisa de faire la cour à une comédienne, fort connue par ses exigences et son avarice. Elle n'y prêta pas grande attention d'abord, car elle savait que le baron était à peu près ruiné.

Six mois avant, en effet, M. de Cornalis avait vendu son dernier domaine, dont il avait tiré deux cent mille francs nets. Cette somme, il l'avait placée chez M. de Morainville, un de ses anciens compagnons de plaisir, qui s'était fait banquier pour regagner la fortune qu'il venait de dissiper.

Or, on avait su par M. de Morainville que le baron lui avait redemandé, au bout de trois mois, la somme qu'il lui avait confiée.

Donc il n'en restait plus beaucoup entre les mains de M. de Cornalis.

Cependant il se montrait de plus en plus pressant auprès de la comédienne.

— Ecoutez, lui dit-elle pour se débarrasser de ses importunités, j'ai résolu de changer de vie et de consacrer désormais mon existence entière à un homme qui m'aime et pour lequel je ressente au moins un peu d'estime.

— C'est magnifique ! s'écria le baron. Avez-vous pour moi un peu d'estime ?

— J'en ai beaucoup, et c'est pour cela que vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut.

— Pourquoi pas, ma chère ?

— Parce que, pour vivre comme je l'entends, je veux

anéantir tous les objets qui me parlent du passé, et ne devoir ce que j'aurai à l'avenir qu'à celui que j'aurai choisi.

— Ce qui veut dire ?...

— Ce qui veut dire que je vais vendre mes bijoux, mon mobilier, et que je n'appartiendrai qu'à celui qui m'en donnera de nouveaux.

— Peste ! s'écria M. de Cornalis, comme vous y allez, ma bonne amie ! Savez-vous que c'est une affaire de cent ou cent cinquante mille francs ?

— Deux cent mille, baron, corrigea la comédienne. J'ai fait mon compte : le voici. Eh bien ! vous n'êtes pas cet homme-là, n'est-ce pas ? Par conséquent, laissez-moi tranquille.

— Pardon, fit observer le baron, vous ignorez si je ne suis pas cet homme-là.

— Vous, mon bon ! mais on prétend que vous êtes aux trois quarts ruiné.

— Ne le croyez pas, ma chère. Seulement, une demande comme la vôtre mérite bien quelque réflexion.

— Je le crois bien ! dit-elle en souriant.

— Voulez-vous m'accorder huit jours ?

— Quinze, si vous le voulez.

— Soit. Dans quinze jours au plus tard vous aurez ma réponse.

M. de Cornalis fut une semaine sans reparaître. Son absence pouvait s'expliquer aisément. M. de Morainville, son ami, venait d'être tué en duel et le baron était un de ses témoins.

Bien certainement, à part le chagrin que cette mort devait lui causer, il avait eu de nombreuses démarches à

faire. Cependant la comédienne était si convaincue qu'il ne reparaîtrait pas, qu'elle fut saisie d'étonnement quand, à la fin de la semaine, sa femme de chambre lui annonça la visite de M. de Cornalis.

Elle le regarda curieusement et le trouva tout changé. Ses traits n'avaient plus la même expression, son regard était hésitant, son sourire forcé.

Néanmoins il se remit et, de l'air le plus dégagé du monde, il tira de sa poche une liasse volumineuse de billets de banque qu'il jeta négligemment sur la table.

— Ma chère amie, dit-il, voici vos deux cent mille francs ; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis !

— Je n'ai qu'une parole, répondit-elle avec son plus gracieux sourire. Ce soir, vous viendrez me prendre à la sortie du théâtre...

Cette folie eut un grand retentissement dans le monde galant.

Tous les amis du baron, en se la racontant, se demandaient mutuellement :

— Mais où diable a-t-il pris ces deux cent mille francs?

On en causa longtemps, plus longtemps qu'on ne le fait ordinairement à Paris pour de semblables bagatelles, et toujours avec un nouvel étonnement, car il était avéré pour tout le monde que M. de Cornalis avait mangé sa fortune, celle de sa femme et de sa fille, et qu'il lui restait à peine de quoi vivre pendant trois ou quatre ans.

On devinait si bien que, quatre ou cinq ans après, le baron disait au monde un éternel adieu pour tomber, — proie facile ! — entre les mains de Jenny, qui le guettait depuis des années.

XI

HISTOIRE DU COMTE DE MORAINVILLE

Sans être au courant des menus détails de cette trame nébuleuse, Horace n'ignorait rien de ce qui se passait et comprenait parfaitement quel mobile faisait agir Jenny.

C'est la pensée d'arracher Isabelle à ce bourbier qui avait décidé le marquis à demander définitivement sa main.

Malheureusement, mademoiselle de Cornalis n'avait pas répondu comme il l'avait espéré à la démarche qu'il avait faite. Horace lui avait promis d'attendre, mais, en vérité, il commençait à trembler pour l'issue de ce mariage. Car Horace avait beau lutter, l'image de cette autre Isabelle, que le hasard avait jetée sur ses pas, le poursuivait avec un acharnement auquel il lui devenait impossible de se soustraire.

En vain se représentait-il l'indignité de la jeune fille,

celle de François Grivet, il ne pouvait s'empêcher de songer à cette jeune fille qui lui avait sauvé la vie.

Il ne lui avait que fort peu parlé, c'est vrai ; mais il avait pu se convaincre que mamzell' Rossignol avait reçu une bonne éducation. Elle avait beaucoup de tenue, s'exprimait avec une grande pureté et possédait une voix de contralto telle qu'il n'en avait jamais entendu.

Et la voix n'était pas seulement bien timbrée, elle était encore souple et conduite avec un art merveilleux.

Pendant les deux matinées qu'il s'était attaché à ses pas, qu'il avait fait, les unes après les autres, toutes les stations de la troupe nomade, Horace avait attentivement écouté. Or, il avait une assez grande habitude du théâtre et un goût assez éclairé en pareille matière pour ne pas s'y tromper.

La-si-do avait raison, parfaitement raison, sa fille possédait un immense talent !

Oui, mais quelle audace ! Oser exiger que M. de Lizerie demandât sa main à François Grivet. Jusqu'ici il n'avait pas pu s'arrêter à cette idée-là sans rire.

D'ailleurs, il ne savait rien de mamzell' Rossignol. Elle était la fille du vieux musicien, soit. Mais en dehors de ses excursions matinales, qui n'avaient lieu que trois fois par semaine, de sept à onze heures, que faisait-elle ?

Il l'ignorait et réfléchissait au moyen de l'apprendre, lorsque vibra le timbre de l'antichambre, et André annonça :

— M. Charles Landry.

Horace fut très-étonné. Il était à peine neuf heures du matin et c'était un samedi ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Landry entra.

— Ah! fit-il en souriant au marquis, dont il serra la main, tu ne t'attendais pas à ma visite, je le vois.

— En effet.

— C'est que je voulais te parler sans qu'Adrien nous entendît.

— De quoi?

— De lui.

— D'Adrien?

— Oui.

— Je t'écoute.

— Voici ce dont il s'agit, fit Landry. Il paraît que M. Duremond, le commissionnaire chez lequel travaille Adrien, serait disposé à se retirer des affaires...

— Bien. Après?

— Et qu'il aurait manifesté le regret qu'Adrien ne fût pas en état de lui succéder.

— Pourquoi pas?

— Parce qu'il n'a pas de quoi payer le fonds de M. Duremond.

— Eh bien! ne suis-je pas là, moi? fit Horace.

— Quoi! tu consentirais à avancer à Miral cent mille francs?

— Deux cents, trois cents, s'il en a besoin. Tu en as donc douté?

— Non, car c'est ce que je venais te demander. Seulement tu es si drôle que tu offres avant qu'on ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— C'est ainsi qu'il faut être quand on a envie de rendre service à des amis tels que vous, dit le marquis. Allons, va. Combien lui faut-il? Quand le lui faut-il?

— Oh ! un instant ! Comme tu y vas, toi ! fit Charles en riant. Mais rien n'est encore décidé. Adrien ne sait même pas que je suis venu te trouver.

— Ce n'est donc pas de sa part que tu viens ?

— Du tout. Ne t'avise même pas de lui dire un mot de la démarche que je fais ! Je voulais savoir seulement si, à l'occasion...

— Eh bien ! tu m'as sondé maintenant, sournois, répondit Horace. Je suis prêt, tu le vois.

— Et tu pourrais du jour au lendemain...

— Pas tout à fait, mais en trois ou quatre jours... le temps de faire vendre les valeurs chez mon agent de change...

— Alors je n'aurais qu'à te prévenir, si la proposition prenait plus de consistance ?

— Certes ; pour moi, l'argent prêté à Miral est un placement aussi sûr que ceux du Grand-Livre.

— Merci pour lui et pour moi. Maintenant je te quitte, fit Landry, car j'ai des masses de chantiers à visiter. A ce soir, chez les Durand, n'oublie pas !

— Sois tranquille, promit Horace.

Le jeune architecte s'esquiva en courant.

— Quel éternel cachottier que cet Adrien ! murmura le marquis. Il n'y a pas de danger qu'il m'ait dit un mot de cela. Tant pis pour lui ! Nous le ferons riche et heureux à son corps défendant. Ce sera bien plus drôle. Il succédera à M. Duremond, il épousera mademoiselle Hélène... à moins que Landry ne se soit trompé, mais ce n'est guère probable.

Non, Landry ne s'était pas trompé. Bien que pas un regard n'eût été échangé, que pas un mot d'aveu ne se

fût échappé des lèvres d'Adrien ni d'Hélène, ces deux natures loyales et sympathiques s'étaient senties attirées l'une vers l'autre dès les premiers jours de leur liaison.

Ce fut bien pis encore quand l'intimité leur permit d'apprécier les qualités dont ils étaient doués.

Jamais, dans la situation précaire où il se trouvait, Adrien n'aurait osé trahir le secret fatal dont il se croyait maître, et qu'il s'imaginait avoir enfoui dans les replis les plus profonds de son cœur.

Le premier, Landry découvrit ce qui se passait au fond du cœur d'Adrien. Il en fit part à Juliette qui, malgré son inexpérience, fut frappée des symptômes alarmants sur lesquels Charles avait attiré son attention.

Vainement ils espérèrent qu'Adrien romprait le silence et leur ouvrirait son âme ; non-seulement il ne disait rien, mais il évitait encore de répondre aux allusions indirectes que Landry risquait afin de provoquer une explication.

Ce fut alors que le jeune architecte se décida à faire au marquis de Lizerie les premières confidences et lui raconta comment Adrien et Hélène s'étaient connus.

C'est qu'en effet Landry, quoiqu'il ne se fût lié avec Miral que deux ans après avoir connu Horace, devait beaucoup plus au simple commis qu'il ne devait au marquis.

Pendant les six années qu'Horace avait passées loin d'eux, Charles et Adrien ne s'étaient pas quittés. C'était Juliette et son frère qui avaient encouragé les débuts de Landry. C'était grâce à eux qu'Hélène avait eu recours aux services du jeune architecte ; c'était grâce à eux encore que les commandes pleuvaient chez lui par l'in-

termédiaire de Durand. Enfin c'était toujours grâce à eux qu'il était aujourd'hui à la tête d'un petit capital de trente mille francs.

Charles était l'ami d'Horace, mais il était le frère d'Adrien. A ce titre, il se flattait de recevoir le premier ses confidences.

Il devinait tout ce que devait souffrir le cœur à la fois tendre et fier de l'infortuné. Malgré tout, celui-ci se renfermait dans un mutisme obstiné.

Il devait être bien malheureux pourtant!

Dans la maison des Durand soufflait comme un vent de mariage. Déjà quelques prétendants avaient surgi. Tout récemment, un ami des Durand leur avait donné un grand dîner, dans le seul but de leur présenter un gentilhomme en quête d'héritière.

Tout le monde le savait. Adrien ne l'ignorait pas. Néanmoins, il se taisait toujours.

Enfin, M. et madame Durand, qui avaient pris possession de leur hôtel, résolurent de l'inaugurer dignement et de pendre la crémaillère.

Ils organisèrent une soirée dansante, laquelle devait être suivie d'un souper monstre. Le ban et l'arrière-ban des amis de l'entrepreneur y furent conviés.

Quant au dîner qui devait précéder cette fête, il fut circonscrit seulement aux amis intimes de la maison.

Juliette, Adrien, Landry et Horace faisaient nécessairement partie des invités, ainsi que les époux Balizard.

Les Balizard étaient justement les amis chez lesquels les Durand avaient dîné tout récemment. Ils avaient demandé et obtenu la permission d'amener avec eux leur protégé, le chevalier de Beaurepaire.

M. et madame Durand préludaient à cette solennité avec une activité infatigable.

Une heure avant le dîner, ils inspectaient l'office, la salle à manger, le salon, pour s'assurer que leurs ordres avaient été ponctuellement exécutés.

Ni à Hélène, ni à leurs amis, ils n'avaient parlé du chevalier de Beaurepaire. C'était une surprise qu'ils leur ménageaient. Et ils étaient loin de s'attendre à ce qu'elle fût si grande qu'elle allait le devenir !

— Ah ! disait Durand en poussant un gros soupir, c'est bien dommage ! Certainement il est fort bien ce chevalier de Beaurepaire, mais il n'a pas de cheveux, il a surtout une figure de papier mâché que ne me revient guère.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, répliqua Angélique. Pense donc!.. avoir une fille mariée dans la noblesse... Une chevalière !

— C'est quelque chose, sans doute ; mais j'aurais voulu quelque chose de plus...

— Un comte, un marquis peut-être!...

— Pourquoi pas ? Nous sommes assez riches pour prétendre...

En ce moment la porte s'ouvrit et Hélène parut, vêtue d'une admirable toilette de printemps, qui faisait ressortir le radieux éclat de sa jeunesse et la pureté de ses formes élégantes.

— Eh bien ! Que faites-vous dans le salon à pareille heure et dans un costume semblable ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Durand : nous causions.

— De toi, ajouta sa mère, nous disions que tu étais bien grande et bien belle...

— Qu'il te faudrait bientôt un mari... hasarda son père.

— Voulez-vous bien aller achever votre toilette, paresseux ! fit Hélène. Ne voyez-vous pas que six heures vont sonner ?

— C'est juste, dit madame Durand. Tu es déjà prête, toi. Regarde donc comme elle est belle ! continua-t-elle en s'adressant à son mari.

Elle se rapprocha de lui.

— C'est pour le chevalier, fit-elle à voix basse.

Puis, se tournant vers sa fille :

— S'il nous arrivait des invités, tu les recevrais, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquilles, répondit Hélène ; je ferai de mon mieux.

Elle les regarda s'éloigner, et se laissa tomber toute pensive sur un fauteuil.

— Qu'ont-ils donc à chuchoter ainsi ? murmura-t-elle. Bien sûr, ils ruminent quelque chose. Ils songent à me marier, disent-ils... Ce doit être cela. A qui ?... Ah ! si c'était à... Mais non, c'est sans doute à ce grand efflanqué, ridicule et bête, qui a été si impertinent l'autre jour chez les Balizard. Pauvre mère ! Elle ne se doutait même pas qu'il se moquait d'elle ! Elle prenait ses stupides compliments pour de l'argent comptant. Oh ! vous me paierez cela, monsieur de Beaurepaire ! ajouta-t-elle avec un petit geste menaçant.

Elle se retourna brusquement.

La porte du salon venait de s'ouvrir et le domestique annonçait :

— M. Adrien Miral !

Adrien, en effet, fit irruption dans le salon.

Il avait les traits bouleversés, la respiration oppressée comme s'il avait couru.

— Juliette n'est pas là ? demanda-t-il. Charles non plus ?

Il aperçut Hélène et se calma subitement.

— Oh ! pardon, mademoiselle, je ne vous avais pas aperçue.

— Il n'y a pas de mal, monsieur, répondit-elle. Mais vous êtes donc seul ?

— Oui, mademoiselle. Pour ne pas être forcé de retourner rue Notre-Dame-des-Champs, en sortant de mon bureau, et dans la crainte d'arriver en retard, j'avais prié ce matin Horace et Charles d'accompagner ma sœur jusque chez vous, et je vois qu'ils ne sont pas encore arrivés...

— Ils ne tarderont probablement pas, monsieur.

— Je l'espère, mademoiselle.

— Vous avez donc hâte de les voir ?

— Je le crois bien ! s'écria Adrien.

— Oh ! mais c'est vrai, fit Hélène. Vous avez une figure rayonnante... Vous leur apportez une bonne nouvelle... Ils vont se marier...

— Bientôt, je l'espère, mademoiselle, car je vais être à même de les doter, de les installer, de les faire riches, heureux...

— Que dites-vous ?

— La vérité, mademoiselle.

— Comment ? Auriez-vous trouvé, grâce à M. de Lizerie, une combinaison qui vous permettrait de succéder à M. Duremond ?

— Non pas grâce à lui, je ne lui en ai pas dit un mot, fit Adrien étonné. Mais qui vous a dit que M. Duremond...

— Juliette, que je suis allée voir hier.

— Petite bavarde ! je la gronderai.

— Pourquoi, monsieur ? Parce que je m'intéresse à ce qui vous concerne ?

— Dieu m'en garde, mademoiselle ! dit Adrien avec feu.

— N'êtes-vous pas de nos amis, monsieur ? N'est-ce pas vous à qui je dois la vie, c'est-à-dire tous les bonheurs que je savoure en ce moment, tous ceux que je pourrai goûter dans l'avenir ?

— C'est mon plus beau titre de gloire, mademoiselle.

— Alors apprenez-moi bien vite le bonheur qui vous arrive.

— Ah ! mademoiselle, c'est une féerie, un rêve... Figurez-vous qu'hier, en mon absence, une inconnue se présente à la maison, une ancienne amie de ma mère, à ce qu'il paraît. Elle cause avec ma sœur, et voilà cette petite pie-borgne qui se met à lui raconter toutes nos affaires, et ce que je fais et ce que je ne fais pas, et ce que je désire et les regrets que M. Duremond avait manifestés...

— N'est-ce pas tout naturel ?

— Mais elle ne la connaissait pas, cette dame ! Elle ne l'avait jamais vue ! Heureusement qu'il s'agissait d'une digne et honnête femme, puisqu'elle se présentait de la part de madame Durand.

— De ma mère ?

— Oui, mademoiselle. Ne le saviez-vous pas ?

— Non. Juliette ne me l'avait pas dit.

— Elle l'a oublié ou plutôt elle a pensé que vous le saviez également.

— Pas le moins du monde.

— Et votre mère ne vous en a pas parlé ?

— Pas davantage.

— Peu importe, du reste, car vous allez voir combien le hasard a servi Juliette...

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé que cette dame, qui est fort riche assurément, est allée aujourd'hui trouver M. Duremond et lui a offert d'acheter en mon nom sa maison de commission.

— Mais à quelles conditions ?

— Sans conditions, mademoiselle. Cette généreuse inconnue me prête à l'intérêt ordinaire, à moi qui ne possède rien, qui ne représente rien, une somme de quatre cent mille francs ! C'est à n'y pas croire.

— En effet, c'est miraculeux !

— Vous avez dit le mot, mademoiselle ; c'est un véritable miracle. Car enfin, pourquoi cette dame qui ne me connaît pas, que je n'ai jamais vue, fait-elle en ma faveur un semblable sacrifice ? Savez-vous qu'il s'agit pour moi de quarante mille francs au moins par an, déduction faite des intérêts ?

— Oh ! mais vous me confondez, monsieur Adrien !

— Ma foi ! mademoiselle, j'avoue qu'il y a bien de quoi.

— Et c'est sérieux ? Vous en êtes sûr ?

— Vous pensez bien, mademoiselle, que le premier incrédule en pareille circonstance, c'était moi. Eh bien !

il ne m'est pas permis de douter. M. Duremond m'a remis l'engagement que cette dame a souscrit immédiatement de verser l'argent à première réquisition, si j'acceptais ces étourdissantes propositions. Je l'ai dans mon portefeuille, le voici.

A ces mots, Adrien tira de sa poche un papier qu'il montra à Hélène.

Celle-ci se contenta de jeter les yeux sur la signature.

— Madame Darcourt, lut-elle. Attendez donc... j'ai déjà entendu prononcer ce nom. Oui, je me souviens. Cette dame est venue faire deux ou trois visites à ma mère ces jours derniers...

— Probablement elle avait appris que j'avais l'honneur de vous connaître et voulait obtenir quelques renseignements.

— C'est probable. Et ces conditions, les avez-vous acceptées ?

— Pas encore, mais il ne tient qu'à moi de les réaliser dans les vingt-quatre heures, puisque cette dame a tous ses capitaux à la Banque.

— L'avez-vous remerciée du moins?

— Cela ne m'a pas été possible. Il y a une heure au plus qu'elle a quitté M. Duremond, que je suis instruit de sa générosité. Certes ma première visite eût été pour elle, si je n'avais pas été invité par vous et par vos parents ; mais demain, à la première heure...

— N'y manquez pas, car, quels que soient les motifs qui l'aient guidée, voilà une femme que j'aime et que l'estime. C'est ce que j'appelle employer dignement sa fortune.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous remercier vous-même de cette marque d'intérêt.

— Après ce que vous avez fait pour moi, monsieur, je serais bien ingrate si je ne vous avais voué une reconnaissance éternelle.

— De grâce, ne parlons pas de cela, mademoiselle. Et pourtant, c'est la première et la seule fois de ma vie que j'aie eu peur, — pour vous, bien entendu ! Je ne saurais trop vous expliquer ce qui se passait en moi. Je ne vous connaissais pas et je me sentais le cœur serré, comme s'il se fût agi de quelqu'un qui m'était cher. Aussi, jugez de la joie immense que j'ai éprouvée lorsque je vous ai vue revenir à la vie !

— Vraiment ? fit Hélène en promenant autour d'elle un regard inquiet, comme si elle avait craint d'être surprise.

— Certes, continua Adrien dont l'émotion faisait trembler la voix. Vos joues se couvraient d'un léger incarnat, vos regards se reposaient sur moi, remplis de ces douces et mystérieuse effluves qui me pénétraient, vos lèvres se coloraient et murmuraient des paroles confuses dont il me semblait que, seul, je comprenais le sens... Vous parlez de reconnaissance, mademoiselle... Ah ! je vous le jure ! si chaleureuses que soient vos protestations, elles ne seront jamais si éloquentes que le sourire et le serrement de main dont vous m'avez payé ce jour-là !

— Je suis heureuse, monsieur, dit Hélène rougissante et embarrassée, qu'ils aient si fidèlement traduit ma pensée.

— C'est que c'est vrai, mademoiselle, reprit Adrien avec animation. Il y a plus d'un an que ces événements se sont

accomplis, et je m'en souviens comme s'ils dataient d'hier. Combien de fois, sans parler des trop courts instants que j'ai passés près de vous, m'êtes-vous apparue dans ce désordre terrible que votre accident avait provoqué! Comment vous aurais-je oubliée, du reste? Landry, Juliette, tous ceux qui me sont chers, ont ressenti les effets de votre bonté, — de votre charité, devrais-je dire. — Ensemble nous avons parlé bien souvent de vous, de votre grâce, de votre esprit, de votre généreuse délicatesse. Aussi ce sourire, cette étreinte sont restés si délicieusement présents à ma pensée que je les revois sans cesse. Si je dors, ils se représentent en songe à mon imagination; si je travaille, ils me poursuivent encore et m'enflamment d'une sainte ardeur.

— C'est trop d'honneur pour moi, monsieur... balbutia la jeune fille profondément troublée.

— De l'honneur! s'écria Adrien. Où voyez-vous de l'honneur en cela, Hélène? Non. Rien de semblable ne m'agite. C'est un charme irrésistible qui s'empare de tout mon être, c'est un feu divin qui me consume, c'est un amour ardent qui circule dans mes veines et qui fait battre mon cœur.

— De grâce, monsieur !... murmura Hélène en baissant les yeux.

— Oh ! soyez sans crainte, continua Adrien. Il n'y a rien dans cet amour qui puisse vous choquer. Le respect dont il est empreint touche à l'adoration. Je vous étonne, je vous offense peut-être... Hélas! pardonnez-moi, Hélène. Depuis le jour où je vous ai tenue dans mes bras, mon amour me brûle, mon silence me tue. Vous me rendrez au moins cette justice que pas un mot n'est sorti de ma

bouche, que pas un regard ne vous l'a révélé, que pas un geste ne m'a trahi. C'est que j'étais pauvre alors et que vous étiez riche. Aujourd'hui mon cœur déborde d'une joie telle que l'aveu s'est échappé de mes lèvres. Aujourd'hui mon indépendance et ma fierté n'ont plus rien à redouter des insinuations malveillantes d'un monde jaloux. Je vous aime, Hélène, je vous aime avec passion, ébloui de votre jeunesse, de votre grâce, de votre beauté, heureux de penser que sans moi ce chef-d'œuvre de la création aurait peut-être cessé d'exister...

En disant ces mots, il lui avait pris la main, qu'il serrait dans les siennes avec force.

— Je vous en conjure, dit-elle en essayant de se dégager, calmez-vous... d'un moment à l'autre mon père, ma mère, peuvent entrer... un étranger même pourrait nous surprendre...

— Oui, vous avez raison, je suis fou. Eh bien! je me tais, je vous laisse ; mais un mot, un mot seulement, Hélène! Dites-moi que vous m'avez écouté sans colère...

— Eh bien! oui, monsieur, répondit-elle en promenant autour d'elle un regard effrayé.

— Et vous me permettez de vous aimer?

— Je ne peux pas vous en empêcher, monsieur; mais pas un mot à mon père, à personne avant que je sache... On vient!

Elle retira vivement sa main et posa un doigt sur sa bouche.

— Silence! ajouta-t-elle à demi-voix.

En effet, la porte venait de s'ouvrir et le domestique annonçait :

— Monsieur le chevalier de Beaurepaire.

Fort heureusement, Adrien avait eu le temps de se retirer à l'écart.

Le chevalier entra, correctement vêtu de noir et cravaté de blanc, et s'avança près d'Hélène sans apercevoir Adrien.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, je suis trop heureux d'être le premier à saluer tant de grâce et je vous demanderai la permission de déposer sur votre blanche main...

Il voulut, en effet, lui prendre la main, mais elle la retira vivement.

Il leva sur elle un regard étonné, et crut remarquer qu'elle était très-émue. Comme il l'examinait avec plus d'attention, il la vit rougir et se détourner.

En même temps, Adrien se mit à tousser, afin de sortir Hélène d'embarras.

M. de Beaurepaire se retourna, le salua légèrement et l'examina à son tour.

— Tiens, tiens, murmura-t-il. Je ne suis pas le premier, à ce qu'il paraît...

Un sourire méchant erra sur ses lèvres.

— Pardon, dit-il, je ne vous ai pas dérangés?

— En quoi, monsieur ? demanda Adrien.

— Mais... je ne sais pas...

— Ni moi non plus, monsieur... C'est pour cela que votre question me surprend.

Hélène crut devoir intervenir, et les présenta l'un à l'autre.

— Maintenant, dit-elle, je vous demanderai la permission de me retirer. J'ai quelques ordres à donner.

Elle salua gracieusement et sortit.

Pendant ce temps, le chevalier ne perdait pas de vue Adrien.

— Ah! fit-il en le regardant attentivement, ce doit être M. Adrien Miral, le terre-neuve dont la mère Durand m'a parlé l'autre jour chez les Balizard... Diable! Je crois que j'ai bien fait de prendre mes renseignements... Nous allons rire, si cela continue.

Au même instant, M. et madame Durand firent leur entrée dans le salon.

— Ah! fit Durand, voilà déjà deux de nos invités. Je vous demande pardon, messieurs, de vous avoir fait attendre; mais je viens de recevoir à l'instant une lettre de mon ami Balizard. Il m'annonce qu'une affaire de la plus haute importance le privera du plaisir de dîner avec nous, et me promet de venir ce soir.

— Comment! s'écria Arthur de Beaurepaire, Balizard ne vient pas! mais alors, monsieur, je suis affreusement indiscret!

— Vous êtes le bienvenu quand même, interrompit Durand qui lui serra la main.

Alors il se tourna vers sa femme :

— Est-ce que mademoiselle Juliette et M. Landry ne sont pas encore là?

— Ils viennent d'arriver avec M. de Lizerie, qui les a amenés dans sa voiture. Ils parcourent les appartements avec Hélène.

— Vraiment? fit Adrien. Voulez-vous me permettre d'aller les admirer avec eux?

— Certainement, mon cher ami, dit Angélique.

Il salua profondément et sortit.

— C'est drôle, se dit Arthur, il ne me plaît pas, ce garçon-là.

En disant ces mots, il s'installa sans façon à côté de madame Durand.

— Il est fort bien ce jeune homme, dit-il à haute voix. C'est un de vos parents?...

— Qui? demanda Durand, ce monsieur qui sort d'ici?

— Précisément.

— M. Adrien Miral? dit Angélique. Non, monsieur, non, nous n'avons avec lui aucun lien de parenté. C'est ce courageux jeune homme dont je vous ai parlé l'autre jour, qui a sauvé notre chère enfant d'une mort certaine.

— En effet, je me souviens à présent.

— Il a une sœur que vous allez voir, et qui est une très-jolie et très-excellente personne. Hélène en a fait son amie la plus intime. Aussi, comme nous avions contracté envers M. Adrien une grosse dette de reconnaissance, nous lui avons ouvert à deux battants les portes de notre maison, ce dont il n'use qu'avec la plus grande discrétion.

— Il a sans doute ses raisons pour en agir ainsi, insinua le chevalier.

— Dame! fit madame Durand, il n'est pas riche, Juliette non plus: ils craignent d'être importuns.

— C'est probable.

— Savez-vous, dit Angélique, qu'ils n'ont aucune ressource en dehors de ce qu'ils gagnent !

— En vérité ? ricana Arthur, c'est bien peu !

— Ils n'en ont que plus de mérite, fit observer madame Durand.

— C'est juste, dit le chevalier ; n'est-il pas employé dans une maison de commission ?

— Depuis dix ans bientôt.

— Alors il arrivera certainement. C'est un métier très-lucratif, à ce qu'il paraît. Il est vrai que tout le monde ne réussit pas dans les affaires. Ainsi mon père me parlait souvent d'un de ses anciens amis, qui avait pourtant bien commencé, et qu'une catastrophe terrible... Mais pardon, madame, s'interrompit brusquement le chevalier, voici vos invités qui arrivent.

— Mais pas du tout, monsieur, ne craignez pas d'être importun, je vous en prie !

— C'est que c'est tout une histoire...

— Raison de plus. Cela nous permettra d'attendre l'heure du dîner.

— Je suis à vos ordres.

Pendant ces dernières phrases, Hélène était entrée donnant le bras à Juliette, suivie de Landry, d'Adrien et d'Horace.

Madame Durand se leva pour aller au-devant d'Horace, qu'elle présenta, non sans quelque fierté, au chevalier de Beaurepaire.

Alors elle offrit gracieusement des siéges.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit-elle. En votre absence, nous parlions justement de vous, mes amis ; nous chantions vos louanges et nous admirions votre courage. M. de Beaurepaire disait qu'Adrien parviendrait certainement à la fortune, quoique, ajoutait-il, tout le monde n'ait pas le bonheur que nous avons eu. C'est à ce sujet qu'il entamait une histoire lorsque

vous êtes entrés. Vous permettez qu'il continue, n'est-ce pas?

Personne ne protesta.

— Nous vous écoutons, monsieur, fit madame Durand en se tournant vers le chevalier.

— Il s'agit, madame, d'un banquier qui fut, autrefois, l'ami de mon père, dit Arthur. Je parle de longtemps, par conséquent, car voilà plus de dix ans que j'ai eu la douleur de perdre M. de Beaurepaire. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce banquier était du meilleur monde. Vous en jugerez quand je vous apprendrai que non-seulement il était gentilhomme, mais encore qu'il était comte et appartenait à la plus vieille noblesse de Touraine.

Adrien dressa subitement les oreilles.

— Il se nommait le comte de Morainville, dit le chevalier.

En entendant prononcer ce nom, Juliette se retourna vivement vers son frère.

— Silence! lui dit Adrien à voix basse. Pas un mot! pas un geste!

Lorsque Adrien était entré, suivi d'Hélène, de Juliette, d'Horace et de Landry, chacun d'eux avait pris place un peu au hasard, et s'était résigné à entendre l'histoire de M. de Beaurepaire.

Adrien, Juliette, Landry avaient bien été un peu étonnés de rencontrer chez Durand l'amant de la prétendue baronne de Cadillac, mais ils n'avaient pas cru devoir raconter dans quelles circonstances ils l'avaient connu. Quant à Horace, il ne l'avait jamais vu. Aucun sentiment d'hostilité ne l'animait donc contre lui.

Pourtant, dès que M. de Beaurepaire prit la parole, Adrien sortit de l'indifférence qu'il affectait et dressa l'oreille. Puis, à mesure que le narrateur commençait son exorde, Adrien se rapprochait de Juliette et son visage se couvrait d'un voile de tristesse et d'inquiétude.

Dès à présent, il devinait que le chevalier était son ennemi.

Celui-ci suivait de l'œil, sans se déconcerter, les mouvements d'Adrien. Il le vit se rapprocher de Juliette, lui glisser quelques paroles à voix basse, et remarqua l'étonnement qui se peignait sur les traits de la jeune fille.

— Bon ! pensa-t-il, j'ai touché juste.

Et il reprit :

— Je ne pense pas que personne ici ait connu le comte de Morainville...

— Pardon ! fit Durand. J'ai travaillé autrefois rue de Provence chez un banquier...

— Justement, dit Arthur, il était banquier.

— Le comte de Morainville était un ami de mon père, ajouta Horace. Il est vrai que, personnellement, je ne l'ai pas connu.

— Alors, cela n'en sera que plus intéressant, fit observer madame Durand.

— Pas pour moi, répliqua Landry; c'est la première fois que j'entends prononcer ce nom-là.

— Figurez-vous que, dans sa jeunesse, reprit le chevalier, le comte de Morainville était un des gentilshommes les plus accomplis du *high-life* parisien.

— De quoi? demandèrent à la fois Durand et sa femme.

— Du *high-life*, madame, répéta Arthur avec une con-

descendance débonnaire. Cela veut dire que le comte était un des *sportsmen* les plus assidus du *turf* et du *betting*, que son *coach-stage* était le plus élégant et le mieux attelé, qu'enfin les paris inscrits sur son *book* s'élevaient à des chiffres insensés.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia-là ! s'écria Angélique. Mais c'est pis que de l'auvergnat ! Pardon, monsieur de Beaurepaire, vous serait-il indifférent de parler français?

— Mais c'est le plus pur français du *club* dont je fais partie, répondit Arthur.

— Sans doute, dit Durand, mais comme nous ne sommes d'aucun club, ma femme ni moi...

— Bref, continua Arthur en souriant, le comte menait la vie à grandes guides, ce qui, joint aux énormes paris qu'il avait perdus, le réduisit à une gêne voisine de la misère. Il fallait bien en prendre son parti. Il vendit ses chevaux, ses voitures, réalisa le peu qui lui restait et fut pris d'une idée folle... Je vous la donne à deviner en mille... Oh ! ne cherchez pas, vous ne trouveriez jamais. Il entreprit de fonder une maison de banque !

Et le chevalier se mit à rire aux éclats.

— Eh bien ! ce n'était déjà pas si bête, fit observer Durand.

— Ce qu'il y a de plus drôle, poursuivit le chevalier dont les éclats de rire n'avaient pas d'écho, c'est que, grâce à ses relations, à sa réputation bien établie de loyauté, sa maison acquit en peu de temps un développement considérable. Il songea à se marier. Il s'adressa alors à une demoiselle d'origine obscure, mais fort riche, dont les parents, éblouis par le titre et le grand

air de leur gendre, lui accordèrent immédiatement la main.

Seulement, mis en défiance par les antécédents du comte, redoutant sa prodigalité, craignant de compromettre l'avenir de leur enfant, ils stipulèrent par contrat le régime dotal. Le comte accepta sans difficulté, trouva même la précaution très-sage au point de vue de sa future postérité, et le mariage s'accomplit.

On parla bien vaguement d'un amour contrarié, d'un prétendant évincé à son profit, quoique préféré par la jeune épouse, mais ces rumeurs incertaines s'éteignirent presque aussitôt. La maison de banque prospéra, le comte eut un fils, puis une fille... tout lui souriait à miracle ! Encore dix années de ce bonheur insolent, et il aurait refait sa fortune.

— Vous parlez de bonheur insolent, fit Durand en secouant la tête, mais il me semble qu'il y a bien un certain mérite, mieux encore, une véritable énergie et une noblesse réelle dans la façon dont M. de Morainville réparait ses erreurs de jeunesse.

— Assurément, dit Angélique. Un comte qui met hardiment la main à la pâte, ça ne se voit pas tous les jours.

— Oui... je ne dis pas non, répondit Arthur qui se mordit les lèvres; mais c'est égal... pour un gentilhomme, ça manque de chic.

Pendant cette courte discussion, Juliette avait paru en proie à un malaise évident.

Bien qu'il s'efforçât de se contenir, Adrien n'était pas moins agité qu'elle.

— Au nom du ciel ! mon enfant, lui recommanda-t-il,

quoi qu'on dise, quoi que tu entendes, ne bouge pas! Que pas un muscle de ton visage ne tressaille!

— Par malheur, reprit le chevalier, M. de Morainville, entraîné dans le courant des affaires, négligeait un peu sa femme. Mal lui en prit, comme vous allez voir. A trente ans, après dix années de mariage, la comtesse se retrouva subitement en face de celui qu'elle avait été sur le point d'épouser, qu'elle avait aimé dans sa jeunesse, des bras duquel l'aveugle vanité de ses parents l'avait pour ainsi dire arrachée. Que se passa-t-il entre eux? Comment cette malheureuse, irréprochable jusqu'alors, en arriva-t-elle à oublier ses devoirs? Je ne saurais vous le dire. Toujours est-il qu'un beau jour elle s'enfuit avec son amant et partit pour l'Amérique, plantant là son mari et ses enfants, dont le plus jeune avait trois ans à peine...

Juliette, à ce moment du récit, saisit vivement la main de son frère.

— Notre mère! dit-elle à voix basse. Ce n'est pas possible! Comment, tu permets...

— Je t'en conjure! fit Adrien qui était horriblement pâle, du calme, mon enfant!

— Mais alors, c'est donc vrai?

— Écoute, répondit Adrien.

Personne ne fit attention au trouble des deux jeunes gens, si ce n'est Landry et Horace, qui ne les perdaient pas de vue.

— Qu'ont-ils donc? se demandèrent-ils.

Quant à M. et madame Durand, ils écoutaient avec la même attention que s'ils eussent été au spectacle.

— Chers enfants! soupira Angélique. Que sont-ils devenus? Le savez-vous?

— Je l'ignore, madame, dit le chevalier, mais nous ne sommes pas au bout! Vous pensez bien que ce scandale eut un retentissement lugubre, non pas seulement dans le monde où il se passait, mais encore dans le cœur ulcéré du comte. Évidemment, il avait pour sa femme beaucoup plus d'attachement qu'on ne le croyait, car cette trahison le frappa d'un coup mortel. Vaincu par un insurmontable découragement, miné par le chagrin, il négligea ses affaires, au point que, quelques années après, la maison qu'il avait fondée périclita. On parlait même d'une prochaine suspension de payements. Tous ceux qui lui avaient confié des valeurs ou des capitaux en reclamèrent le payement. Il remboursa jusqu'au dernier sou; mais il ne pouvait pas aller loin. Il serait peut-être mort de désespoir, obscur, oublié, si sa fin dramatique n'était pas venue donner un nouveau relief à l'éclat qu'il avait jeté pendant sa vie.

Au moment où il tenait si vaillamment tête à l'orage, il se trouva tout à coup en face de celui qui avait été la cause indirecte de ses malheurs, — l'amant de sa femme.

Il se nommait Ernest Messour.

Il avait quitté si précipitamment la France, qu'il fut obligé d'y revenir pour y régler quelques questions d'intérêt. Le malheur voulut qu'il se rencontrât avec le comte chez son banquier. En entendant prononcer le nom d'Ernest Messour, le comte se jeta sur lui, le provoqua, et, comme il refusait de se battre, le souffleta devant dix personnes. Un duel était inévitable.

Il eut lieu le jour même. Malheureusement pour lui, M. de Morainville n'avait plus l'énergie qu'exigent ces sortes de rencontres. Le chagrin, les pertes qu'il venait

de subir, l'avaient démoralisé. Grand encore par le cœur et par le courage, il avait exigé un duel à mort. Hélas ! ses forces le trahirent. Après avoir chargé vigoureusement son adversaire, après l'avoir blessé deux fois légèrement, il tomba mortellement atteint.

On le transporta chez lui, où il expira quelques heures plus tard, recommandant, dit-on, ses enfants à la charité d'un ami...

— Mais elle est navrante, votre histoire ! fit madame Durand qui frissonnait d'épouvante. Et vous la croyez vraie d'un bout à l'autre ?

— J'en réponds, madame. Je vais, du reste, vous citer mes auteurs. Je tiens tous ces détails du baron de Léris, un ancien ami du comte et de mon père, qui me les a donnés hier de sa propre bouche.

— Mais la comtesse était-elle à Paris, lorsque M. Messour tua son adversaire ?

— On croit que non, madame.

— Alors elle n'est pas complice de la mort de M. de Morainville ?

— Par le fait non, mais elle l'est devenue plus tard, puisqu'elle est restée en Amérique avec son amant, avec l'assassin de son mari. Maintenant, pourquoi et depuis quand est-elle revenue ? Je l'ignore.

— Comment ! elle est de retour ?

— Oui, madame.

— Qu'en savez-vous ? Vous la connaissez donc ? Vous l'avez donc vue ?

— Non pas moi, madame, mais le baron de Léris m'a affirmé l'avoir rencontrée à Paris il y a trois jours.

— Peut-être s'est-il trompé !

— Ce n'est pas possible, madame. Le baron lui a parlé.

Adrien, pendant ces derniers fragments de conversation, avait presque perdu contenance. De pâle il était devenu livide.

— Madame de Morainville à Paris ! murmura-t-il. Ai-je bien entendu ?

Il était si absorbé qu'il ne s'aperçut pas que Juliette avait peine à contenir ses larmes.

— Oh ! je t'en prie, frère ! dit-elle en lui prenant la main, emmène-moi, j'étouffe !...

Horace et Landry, qui n'avaient cessé de l'observer, accoururent auprès d'elle.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Horace, vous souffrez ?

— C'est vrai ! fit Hélène en s'approchant, elle est toute pâle ! Je suis sûre que c'est cette vilaine histoire qui en est cause. Venez, chère Juliette, venez, ajouta-t-elle.

Pendant qu'elle entraînait la jeune fille, dont Adrien avait saisi l'autre bras, le domestique entra dans le salon.

— Madame Darcourt demande si madame peut la recevoir, dit-il à sa maîtresse.

WORKING MEN'S COLLEGE LIBRARY.

XII

UNE VISITE INATTENDUE

L'histoire que venait de raconter le chevalier de Beaurepaire était rigoureusement vraie. Il n'avait rien inventé. Comment l'avait-il apprise ? Pourquoi l'avait-il racontée ? C'est ce que nous allons expliquer.

Il appartenait à une famille excellente, dont le nom avait jadis brillé de quelque éclat dans le pays de Bourgogne.

A la mort de son père, Arthur venait d'atteindre sa majorité. Il hérita pour moitié de la fortune paternelle, dont sa mère conserva l'autre moitié en usufruit.

Riche de deux cent mille francs, et croyant son trésor inépuisable, Arthur se lança dans la grande vie des oisifs ; mais, comme ses revenus ne suffisaient pas à ses besoins, il entama tous les ans une portion de son petit capital. Au bout de huit ans, il ne lui restait absolument

rien. Il s'adressa alors à sa mère qui, plusieurs fois déjà, lui était venue en aide.

La pauvre femme n'avait aucune fortune personnelle. Elle eut beau se saigner aux quatre veines, elle ne parvint pas à combler le gouffre qu'il creusait tous les jours autour de lui.

Aujourd'hui, non-seulement le chevalier n'avait plus rien, mais il avait réduit sa mère au strict nécessaire, devait près de cent mille francs et voyait se resserrer peu à peu le crédit dont il avait joui jusqu'alors.

Comprenant qu'un pareil état de choses ne pouvait durer, il chercha un expédient : c'était de se marier.

Mais à qui ? Il ne possédait rien. La vie qu'il avait menée n'avait pas embelli son teint blafard. Ses cheveux, d'un blond fadasse, ne recouvraient qu'incomplétement et à force d'habileté son crâne dégarni. Ses yeux, bleu faïence, étaient rougis par les veilles. Pour épouser une femme de son monde, il aurait fallu qu'il rachetât tant d'imperfections par une opulence réelle.

Or, deux choses s'opposaient à ce qu'il réalisât ce désir : la première, c'est qu'il était ruiné ; la seconde, c'est que, depuis longtemps, il avait à peu près rompu toutes relations avec le monde.

Donc une seule chance lui restait : c'était d'épouser une jeune fille d'origine obscure, aux oreilles de laquelle sonnât assez haut le nom des de Beaurepaire pour qu'elle ne s'arrêtât à aucune des imperfections de celui qui le portait.

Ce fut chez les Balizard qu'Arthur entreprit de découvrir ce qu'il cherchait.

Les Balizard étaient d'anciens entrepreneurs de serru-

rerie, aujourd'hui retirés des affaires. Ils habitaient la même maison que madame de Beaurepaire. En leur qualité de propriétaires de cette maison, ils avaient été plusieurs fois en relations avec cette dame, et ils avaient fin par l'inviter à leurs soirées.

Madame de Beaurepaire avait accepté. Cette distraction rompait agréablement avec la monotonie de ses habitudes.

De leur côté, les Balizard n'étaient pas fâchés de compter au nombre de leurs amis une dame qui appartenait à la meilleure aristocratie. Ils se pâmaient d'aise quand leur domestique jetait aux échos de leur salon le nom sonore de la pauvre veuve.

Dans le principe, Arthur s'était fort égayé aux dépens des Balizard et avait cruellement raillé sa mère de l'intimité dans laquelle elle vivait avec ces parvenus. Cependant, à mesure que diminuaient ses ressources, ses ironiques plaisanteries perdaient de leur méchanceté. Plusieurs fois même, il avait daigné accompagner la pauvre dame chez les Balizard, et avait fini par trouver qu'on vivait bien chez ces gens-là.

Aussi, lorsqu'il se décida à réparer par un mariage les brèches faites à sa fortune, il pria sa mère d'en toucher quelques mots à ses amis. La chère femme ne demandait pas mieux. Elle s'imagina que son fils voulait enfin se ranger et s'en ouvrit dès le lendemain à madame Balizard, laquelle le répéta à son mari.

Ils promirent de s'occuper activement de cette affaire.

Ce fut alors qu'ils jetèrent les yeux sur la fille de leur ami Durand.

Ils signalèrent Hélène à Arthur, qui la vit et s'en déclara éperdument amoureux.

Les Balizard invitèrent les Durand à dîner; le chevalier et sa mère furent présentés à Hélène.

M. et madame Durand se laissèrent assez facilement séduire. Il ne leur déplaisait pas qu'Hélène se nommât madame de Beaurepaire. Pourtant, quand ils voulurent rendre aux Balizard le dîner qu'ils avaient reçu, ils ne songèrent pas un instant à inviter le chevalier. Il fallut que leurs amis leur forçassent pour ainsi dire la main et demandassent la permission d'amener Arthur.

Pendant ce temps madame de Beaurepaire avait de longs entretiens avec madame Balizard, et Arthur s'efforçait de capter la bienveillance de son mari. Ils en vinrent si merveilleusement à bout, qu'en moins de quinze jours ils savaient tous les deux à quel chiffre colossal s'élevait la fortune des Durand, quels étaient leurs goûts, leurs prétentions.

Bien plus, Balizard signala au chevalier les obstacles dont il aurait à triompher. En tête de ces obstacles figurait Adrien Miral.

Les Balizard avaient pressenti, eux aussi, qu'Adrien et Hélène s'aimaient. Ainsi, tandis que le pauvre garçon faisait des prodiges pour ne pas se trahir, et s'imaginait cacher habilement la passion qui le dévorait, tout le monde s'en était aperçu! Seuls peut-être, le père et la mère d'Hélène ne paraissaient pas s'en douter.

Arthur, comprenant que là était le véritable danger, songea par tous les moyens possibles à l'écarter. Pendant quelques jours il déploya une activité invraisemblable, s'informant partout d'Adrien, de sa famille, de ses tenants

et aboutissants. Il ne recueillit rien qu'un concert unanime d'éloges sur le jeune employé et sur Juliette.

Cela ne faisait pas son affaire.

Enfin, un jour qu'il était chez sa mère, l'unique domestique de madame de Beaurepaire annonça le baron de Léris.

Le baron était un fidèle. Il continuait à la veuve l'amitié qu'il avait eue pour le mari. De temps à autre, il ne manquait pas de lui faire visite.

La conversation s'engagea ; madame de Beaurepaire lui annonça que son fils voulait se marier, avoua même que des négociations étaient entamées, de sorte qu'Arthur en arriva tout naturellement à parler d'Adrien Miral, et demanda au baron s'il n'avait pas connu cette famille.

— Non, répondit le baron. En fait de Miral je n'ai jamais connu que le comte Etienne Miral de Morainville.

— Ce n'est pas cela, soupira Arthur. Celui dont je parle ne s'appelle pas de Morainville ; c'est un simple employé de commerce.

— Le mien était banquier à Paris.

— Le mien est premier commis chez un M. Duremond...

— Un commissionnaire en marchandises ?

— Oui.

— Dans le quartier Saint-Denis ?

— Rue de l'Echiquier, c'est bien cela.

— Attendez donc, reprit le baron. Alors nous pourrions bien ne pas être loin de la vérité. Oui... je me souviens... Ce Duremond était un grand ami du comte... Ils avaient été camarades de collége... Il n'y aurait rien d'impossible

à ce qu'il eût recueilli les deux enfants de Morainville après la mort de son ami...

— En effet, ce M. Adrien a une sœur ! Mais pourquoi auraient-ils changé de nom ? demanda Arthur.

— Ils n'ont pas changé de nom, mon cher. Le nom de Miral est le nom patronymique de la famille.

— Mais pourquoi ne porteraient-ils pas l'autre? pourquoi Adrien aurait-il renoncé à son titre de comte ?

— Je ne sais... cela tient peut-être à la position difficile dans laquelle ils doivent se trouver... aux événements douloureux q i ont signalé la mort de leur père...

— Quels événements ? interrogea Arthur, qui flaira un scandale.

Ce fut alors que le baron de Léris raconta au chevalier l'histoire du comte de Morainville.

En la répétant chez les Durand, Arthur n'était pas certain de frapper juste ; il n'avait pas la preuve matérielle qu'Adrien et Juliette fussent bien réellement les enfants du comte. Ce fut précisément pour s'en assurer qu'il lança ce ballon d'essai.

Dès les premiers mots qu'il prononça, le doute ne lui fut plus permis. A travers l'hypocrisie mielleuse avec laquelle il débitait son histoire, perçait une joie secrète dont il n'était pas maître.

Témoin des indignations de Juliette, des sourds frémissements d'Adrien; devinant, sans les entendre, les paroles qu'ils échangeaient à voix basse, il se faisait un malin plaisir de retourner dans la plaie le poignard qu'il y enfonçait avec une sorte de férocité, et avec lequel il croyait se frayer un chemin plus facile vers la main d'Hélène.

S'il avait pu conserver, en finissant, l'ombre d'un doute,

l'indisposition de Juliette, le trouble d'Adrien l'auraient à l'instant dissipée.

Lorsqu'il vit disparaître la jeune fille, appuyée sur le bras de son frère et sur celui d'Hélène, sa joie ne connut plus de bornes. Il crut avoir gagné définitivement la partie.

Il resta seul avec les Durand, maître du champ de bataille.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit madame Durand, mais le domestique vient de m'annoncer la visite de madame Darcourt, et je tiens absolument à la recevoir. Je vous serais bien obligée de me laisser seule un instant.

— Au diable soit-elle, ta visite ! fit Durand avec humeur. Au moment où nous allions nous mettre à table ! Débarrasse-t'en le plus tôt possible. Je vais rejoindre ces demoiselles et ces messieurs ; nous déboucherons une bouteille de madère en attendant. Cela nous remettra.

Il se tourna vers Arthur :

— Venez-vous, monsieur de Beaurepaire ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, fit le chevalier, qui rayonnait.

Il s'inclina gravement devant madame Durand et sortit.

— C'est égal, murmurait-il en s'en allant, je crois que j'ai produit mon petit effet. Ah ! tu voulais me couper l'herbe sous le pied, monsieur Adrien Miral de Morainville ? Eh bien ! tire-toi de là, si tu peux, à présent...

Madame Durand se leva et se dirigea vers la porte du petit salon, dans lequel attendait madame Darcourt.

— Donnez-vous la peine d'entrer, madame, dit-elle, et pardonnez-moi de vous avoir fait attendre.

Madame Darcourt portait la même toilette sévère que

nous lui avons vue le jour où elle s'était présentée chez Juliette. Elle avait l'air si abattue, si triste, si souffrante, que madame Durand lui prit les mains, la fit asseoir à côté d'elle, sur la causeuse qu'elle venait de quitter, et s'excusa de l'avoir fait attendre.

— C'est moi qui vous prie de m'excuser si je vous dérange à pareille heure, répondit la visiteuse ; mais vous avez été si complaisante et si bonne, lorsqu'à trois reprises je suis déjà venue vous importuner, que cela m'a encouragée de nouveau à me présenter chez vous aujourd'hui.

— Le sentiment qui vous anime est trop louable, fit madame Durand, pour que je ne m'y associe pas de toutes mes formes. C'est toujours de Juliette et d'Adrien qu'il s'agit, je pense?

— Oui, madame. J'ai fait dans la journée, auprès de M. Duremond, une démarche dont je ne connais pas le résultat définitif...

— En effet, dit vivement madame Durand, ma fille m'en a touché deux mots tout à l'heure entre deux portes. Vous versez, m'a-t-elle dit, quatre cent mille francs entre les mains d'Adrien pour qu'il achète la maison de M. Duremond ?

— J'ai du moins proposé de le faire, mais je ne sais si M. Adrien a accepté. Aussi, ayant appris par M. Duremond qu'il dînait chez vous aujourd'hui, et pensant qu'il vous en aurait parlé, je me suis permis de venir vous demander si cette proposition lui souriait.

— C'est probable, répondit madame Durand, sans cela en aurait-il parlé à Hélène?

Elle s'arrêta soudain et examina longuement madame

Darcourt, qui s'en aperçut et se détourna avec un embarras évident.

— Tenez, madame, reprit-elle, puisque l'occasion s'en présente, il faut que vous me permettiez de vous parler franchement à ce sujet.

— Je vous écoute, madame.

— Et tout d'abord, je vous en prie, ne vous formalisez pas de certaines libertés de langage qui pourraient m'échapper. Je me crois une assez bonne et une très-honnête femme, mais mon éducation a été si négligée, que je n'ai souvent pas le choix des expressions quand il s'agit de bien rendre ma pensée.

— Je ne m'en suis pas aperçue jusqu'ici, madame, fit madame Darcourt en s'inclinant.

— Bon! C'est de l'eau bénite de cour que vous me donnez là, madame, dit Angélique en souriant. Cela ne m'intimide pas, fort heureusement. Aussi, laissez-moi m'étonner du rôle étrange que vous jouez auprès de Juliette et d'Adrien.

— Qu'a-t-il d'étonnant, madame? Ne vous ai-je pas dit que j'avais été jadis l'intime amie de madame de Morainville.

— Plaît-il? fit madame Durand, qui bondit sur son siége. De Morainville, avez-vous dit?

— Je l'ai dit... oui... c'est-à-dire non... balbutia madame Darcourt, qui perdit subitement contenance; mais ne faites pas attention, madame... C'est par suite d'une regrettable erreur que ce nom-là m'a échappé.

— Oh! minute, dit Angélique. Vous m'avez avoué dernièrement que vous aviez été liée avec la mère de ces jeunes gens, et aujourd'hui...

— Je me suis trompée, madame, je vous assure.

Madame Durand s'était levée de son siége et marchait à grands pas dans le salon, pour dissiper le saisissement qu'elle venait d'éprouver.

—Faut-il que je sois bête ! se disait-elle à haute voix. Comment ! je ne l'avais pas deviné, quand je voyais tout à l'heure cette pauvre petite perdre connaissance, pleurer toutes les larmes de son corps...

— Je viens de commettre une imprudence irréparable, madame, fit madame Darcourt, effrayée. J'avais oublié que ces enfants cachaient leur véritable nom.

— Parbleu ! oui, c'est cela, continuait Angélique qui ne l'entendait pas. Jusqu'à ce malheureux Adrien qui se mangeait les poings pour se contenir... J'y suis maintenant... Ah ! ce sont les enfants de madame de Morainville.....

— Je vous en supplie, madame ! reprit madame Darcourt. Je puis compter sur votre discrétion, n'est-ce pas? Vous avez été si bienveillante pour ces enfants, vous leur portez tant d'intérêt... C'est vous qui me l'avez dit du moins...

— Et je ne vous ai pas menti, madame ! Et je le prouverai ! Certes, je vous garderai le secret, je vous le promets. Mais répondez en toute franchise alors : pourquoi m'avez-vous laissé croire que la mère d'Adrien, — madame de Morainville, puisque tel est son nom, — était morte?

— Comment, madame, fit madame Darcourt qui tressaillit, on vous a dit...

— Oui, madame. C'est un de nos amis qui nous a conté

cette triste histoire. Je sais tout, je sais même que madame de Morainville est en ce moment à Paris.

— Mais qui donc...

— Or, vous ne pouvez pas l'ignorer, poursuivit Angélique, puisque vous arrivez du même pays qu'elle, en même temps qu'elle. Donc, c'est en son nom que vous agissez ; car vous ne me ferez jamais croire, si liée que vous ayez été jadis avec ses parents, que vous donniez quatre cent mille francs à Adrien pour le seul plaisir de l'obliger.

— Eh bien ! madame, quand cela serait ?

— Si cela est vrai, prenez garde qu'Adrien ne l'apprenne !...

— Pourquoi ?

— Parce que c'est créer à Adrien et à Juliette la plus fausse des situations.

En ce moment, la porte par laquelle Durand était sorti avec le chevalier s'ouvrit tout doucement et Adrien parut sur le seuil.

Il avait appris que madame Darcourt était en visite chez madame Durand, et avait cru devoir la remercier sans plus tarder de ce qu'elle avait fait pour lui. Précisément la porte du salon était restée entre-bâillée.

Il l'ouvrit sans précaution, mais les ferrures en avaient été posées tout récemment, de sorte que la porte tourna sur ses gonds sans produire le moindre bruit, de même que l'épais tapis de Smyrne qui recouvrait le parquet amortit le bruit des pas d'Adrien.

Assurément il ne cherchait à surprendre aucun secret. Il allait s'avancer, lorsqu'il entendit madame

MISSING MENT
COLLEGE

Durand prononcer son nom et celui de sa sœur. Instinctivement il s'arrêta.

— Tiens ! il est question de nous ! pensa-t-il.

Et il prêta l'oreille.

— Mon Dieu ! madame, continua madame Durand, nous autres femmes du commun, ainsi qu'on nous appelle, nous n'y allons pas par trente-six chemins avec notre gros bon sens. Quand je vous dis que vous créez à ces enfants une situation délicate, vous allez voir que j'ai raison.

Voilà deux jeunes gens, deux martyrs, devrais-je dire, qui, depuis quinze ans, ont renoncé à leur titre et à leur nom de Morainville, qui ont dit à tout le monde que leur mère était morte, que leur père avait succombé au chagrin que cette perte lui avait causé... Bien. Voilà une histoire navrante. Elle attriste tout le monde ; mais elle n'effraye personne. Au contraire, elle intéresse au sort de ces orphelins ; on admire leur courage, on a pour eux l'estime et la considération qu'ils méritent à tous les points de vue.

Comprenez-vous maintenant que le retour de madame de Morainville va leur causer le plus grand tort ? Plus de tort, pour ainsi dire, que ne leur en a causé son abandon. Ils n'étaient que martyrs de l'honneur, ils vont devenir martyrs de la honte !

Adrien écoutait, retenant son haleine.

— Comment ? demanda madame Darcourt éperdue.

— Parce que, répondit gravement Angélique, cette résurrection inopinée détruit toutes les ingénieuses combinaisons qu'ils avaient inventées pour couper court à l'indiscrétion et à la calomnie, parce qu'elle va les for-

cer à reprendre l'individualité qu'ils avaient abjurée ; parce qu'elle leur fermera peut-être la porte des quelques maisons que leur honorabilité leur avait ouvertes.

— Que dites-vous ! gémit madame Darcourt en se voilant le visage de ses deux mains.

— Pour Juliette... passe encore, dit Angélique. Son nom de fille s'effacera, s'éteindra pour ainsi dire devant celui du mari qu'elle a choisi... mais Adrien... que fera-t-il ? S'il veut s'établir, se marier... quel père l'accueillera sans réflexion ? Quelle mère lui confiera sa fille sans arrière-pensée ?

— Grand Dieu ! murmura Adrien chancelant, mais c'est mon arrêt de mort !

— Assurément, je ne suis pas fière, continua madame Durand ; je ne suis pas sortie de la cuisse de Jupiter, tant s'en faut ! mais j'ai mon honneur aussi, moi, madame. C'est le seul héritage que j'aie reçu de mes pauvres parents, et dame... j'y tiens. Eh bien ! je vous l'avoue, je refuserais probablement au fils de madame de Morainville la main de ma fille, que j'aurais peut-être accordée à M. Miral.

Adrien fut obligé de s'adosser au chambranle de la porte pour se soutenir. Son cœur battait à lui rompre la poitrine ; ses jambes se dérobaient sous lui.

— Renoncer à Hélène ! soupira-t-il. Oh ! jamais.

Madame Darcourt baissait la tête, comme une coupable, sous les paroles loyales et sensées qui résonnaient à son oreille.

— Mais alors que feriez-vous, madame ? demanda-t-elle d'une voix suppliante. Conseillez-moi, inspirez-moi, je vous en conjure ! car, en vérité, ma tête se perd...

— C'est fort grave ce que vous demandez là, ma chère dame! dit madame Durand en hochant la tête. Comment voulez-vous que je vous conseille, vous qui avez sur moi toutes les supériorités que donne l'éducation, vous qui êtes bonne aussi, puisque vous vous donnez tant de peine pour réparer le mal qu'une autre a commis?

— Je vous en supplie! fit madame Darcourt en joignant les mains.

— Je vous sais gré de votre confiance, madame. Pourtant je vous avoue que j'hésite un peu, moi qui n'ai que mon gros bon sens populaire et la tranquillité de conscience que donnent quarante années d'irréprochable fidélité à ses devoirs. Néanmoins j'aime beaucoup Adrien et Juliette. Je vous aiderai donc de toutes mes forces dans l'œuvre que vous avez entreprise, j'essaierai d'assurer avec vous leur avenir; mais, au nom du ciel! plus de ces cachotteries indignes d'un cœur droit et loyal. Soyez sincère jusqu'au bout, ne me cachez rien.

Madame Darcourt courbait la tête et gardait un morne silence. On devinait qu'un combat se livrait en elle entre le désir de se concilier les bonnes grâces d'Angélique et la crainte de se les aliéner par un aveu. Tout à coup, un sanglot déchira sa poitrine; ses larmes, longtemps contenues, se firent jour à travers ses paupières.

— Eh bien! vous saurez tout, prononça-t-elle avec effort. Oui, madame de Morainville existe, oui, elle a résolu de racheter son passé, oui, c'est moi qu'elle a chargée de ce soin... ou plutôt, ajouta-t-elle en se voilant le visage de ses deux mains, c'est moi qui, n'osant pas affronter les regards de Juliette, la légitime colère d'Adrien,

ai choisi le nom d'emprunt sous lequel je me suis présentée à vous...

— Quoi ! s'écria madame Durand, plus stupéfaite qu'indignée, madame de Morainville c'est...

— C'est moi, madame, moi qui implore votre indulgence, qui sollicite votre bonté au nom des malheureux...

Soudain elle s'arrêta, et se renversa en arrière en poussant un cri d'effroi.

Elle venait d'apercevoir Adrien, qui s'était avancé lentement, et qui venait de se placer, calme en apparence, entre elle et madame Durand.

Madame Durand, elle-même, ne put s'empêcher de tressaillir quand elle reconnut Adrien.

— Je vous serais reconnaissant, lui dit-il d'une voix qu'il essayait en vain de raffermir, de nous laisser seuls un instant. Dans quelques minutes j'aurai l'honneur de vous rejoindre.

Angélique hésitait. Cependant, entre le fils et la mère, elle n'avait pas le droit d'intervenir.

Elle jeta un regard de pitié sur la malheureuse femme et se retira.

Dès que madame Durand eut disparu, Adrien vint se placer en face de madame de Morainville.

— Je suis aux regrets, madame, commença-t-il, d'avoir surpris un secret que vous désiriez me cacher. La faute en est à M. Durand. Je ne croyais trouver ici que madame Darcourt, dont je me considérais comme l'obligé... mais je suis un galant homme, je vous le jure ! et ce secret demeurera enseveli au plus profond de mon cœur.

— Je vous remercie, monsieur, répondit la pauvre femme avec une sorte d'égarement.

— Seulement, reprit-il, vous devez le comprendre, madame : le sentiment de reconnaissance qui m'amenait ici n'a plus sa raison d'être. Voici le papier que vous aviez signé et que M. Duremond m'avait remis.

A ces mots, il le tira de sa poche et le lui tendit.

— Mais je ne vous le demande pas, monsieur ! se récria madame de Morainville.

— C'est moi qui vous le rends, madame.

Il fit un pas encore pour le lui remettre.

— Gardez-le, monsieur, fit-elle en le repoussant. Je n'en veux pas.

— Vous n'en voulez pas ?

— Non, monsieur.

Il se redressa, déchira le papier et en jeta les morceaux dans la cheminée.

— Que faites-vous ? s'écria sa mère.

— Vous le voyez madame ; je le déchire.

— Mais pourquoi, monsieur ? Cet argent est à vous, bien à vous.

— Je n'en sais rien, madame.

— Comment ! fit madame de Morainville indignée, vous avez pu supposer que cet argent provenait d'une autre source que...

— J'ai le droit de tout supposer, madame.

— Quoi ! vous m'estimez assez peu pour admettre que je sois vile et méprisable au point de m'être vendue et de vous apporter le prix de mon déshonneur !

— Je ne dis pas cela, madame...

— Non, mais votre conduite et vos hésitations me le prouvent, Adrien. Ah ! c'est le comble ! De toutes les hu-

miliations auxquelles j'étais préparée, celle-là est la dernière à laquelle je me serais attendue.

— Il faut alors que vous ayez la mémoire bien paresseuse, répondit-il en s'efforçant de se contenir.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Je veux parler de la mort de mon père, madame.

— Eh bien ? fit-elle sans baisser les yeux.

— Eh bien ! s'écria Adrien exaspéré, ne l'avez-vous pas fait assassiner par votre amant ?

Elle bondit de son siége, frémissante comme une lionne blessée. Elle parut sur le point de se jeter sur Adrien. Mais, brusquement, elle se laissa retomber sur son fauteuil avec un accablement profond.

— En effet, dit-elle avec un horrible sourire, voilà une accusation que je n'avais pas prévue !

Elle regarda bien en face Adrien, qui, malgré lui, baissa les yeux.

— Malheureux ! fit-elle d'un ton de commisération douloureuse, vous avez cru que j'étais tombée assez bas pour me faire la complice d'un assassinat !

— Si vous n'en avez pas été la complice au moment où il a été commis, répondit Adrien, vous l'êtes devenue du jour où vous avez appris le meurtre et où vous avez bénéficié de l'impunité qu'il vous assurait.

— Et qui vous dit que je l'aie appris ? répliqua-t-elle vivement. Qui vous dit que pendant de longues années on ne m'ait pas caché cette nouvelle avec le soin le plus scrupuleux ? Ne vous étonnez-vous pas de me voir revenir ici ? Savez-vous si, quand j'ai découvert cette horrible vérité, tout mon être ne s'est pas révolté à la pensée de vivre auprès d'un assassin ?... Savez-vous si ce remords

n'est pas plus cuisant en moi que tous ceux qui m'ont déchiré l'âme ? Savez-vous s'il ne m'a pas frappée d'un coup mortel, s'il ne me tuera pas ?... Ah ! la vengeance de Dieu est cruelle ! Elle a choisi pour me châtier le seul instrument contre lequel je ne puisse pas me défendre...

Adrien était dans une transe terrible. La limpidité du regard de madame de Morainville, sa voix assurée, sa contenance ferme et digne, ébranlaient quelque peu les soupçons qu'il avait conçus. Peut-être, en effet, cette femme n'était pas complice du meurtre de son mari ; mais au souvenir de tout le mal qu'elle avait fait, la colère d'Adrien se réveilla.

— A qui la faute ? répondit-il résolûment. Lorsque vous avez quitté mon père dans les circonstances que je n'ai pas besoin de vous rappeler, avez-vous songé à la situation dans laquelle vous nous laissiez ? Avez-vous calculé ce qui résulterait pour nous de cet impardonnable abandon ? Non. Vous avez fui loin de nous, sacrifiant à votre passion dix années d'un bonheur tranquille, foulant aux pieds vos devoirs d'épouse et de mère, sans souci de l'estime des honnêtes gens, du repos de votre mari, du respect de vos enfants. Où êtes-vous allée ? Qu'avez-vous fait ? Je ne veux pas le savoir. Mais ce que je sais, c'est que quinze ans se sont écoulés, que le comte de Morainville, désespéré, ruiné par vous, est mort assassiné par votre amant, et par conséquent par vous... Oh ! non, tenez... je ne veux pas m'arrêter à cette pensée, ni vous demander compte de cette terrible agonie. Mais je puis vous demander si c'est grâce à vous, madame, que vos enfants n'ont pas croupi dans un hôpital, mendié leur pain, ne se sont pas corrompus dans

une maison de correction, n'ont pas peuplé le bagne ou grossi les rangs de la prostitution plutôt que de mourir de misère ? Et aujourd'hui que votre cœur s'est glacé, que le remords a fait entendre sa voix, vous vous souvenez tout à coup que vous êtes mère, ou plutôt que vous l'avez été, vous vous souvenez que vous avez laissé quelque part... autrefois... deux orphelins sur lesquels a pesé lourdement votre faute. Que sont-ils devenus ? La curiosité vous pousse. Vous allez partout, vous informant obscurément, n'osant pas même porter un nom que vous avez couvert de honte, mendiant sous un pseudonyme le concours de ceux que leur pitié intéresse au sort des infortunés...

— Oh ! monsieur... gémit madame Darcourt d'une voix éteinte.

— Oui, madame, la pitié. Encore ne sait-on pas à quel point ils la méritent ! Aidé par M. Duremond, j'avais réalisé pourtant des prodiges de mensonge, pour cacher à ma pauvre Juliette le crime de sa mère... Je lui avais fait croire qu'elle était morte, je l'avais menée devant notre caveau de famille, afin qu'elle priât pour vous, madame. Je voulais qu'elle gardât au fond du cœur le respect et la piété que ce titre sacré doit inspirer. Je tremblais que sa robe d'innocence fût souillée de cet horrible soupçon...

— Oui, elle me l'a dit, et je vous bénis d'avoir eu cette sainte pensée.

— Il est trop tard, madame.

— Comment... trop tard ?... balbutia la pauvre femme haletante.

— Tout à l'heure, dans ce salon, en présence de Juliette, dit Adrien qui se mordait les lèvres, un misérable, qui paiera cher cette lâcheté, nous a souffletés publiquement avec notre propre honte. Ignorant qui nous étions, le sachant peut-être, il a raconté tout au long devant la chère enfant l'histoire du comte de Morainville, la vôtre...

— L'infâme!

— Je n'ai pas sourcillé, moi, madame. Je ne voulais pas donner à ce drôle la joie de me voir rougir ou trembler. J'ai essayé de ranimer ma pauvre sœur, que je voyais chanceler à mesure que se déroulait devant elle cet épouvantable récit... Mais allez donc demander à une jeune fille le courage surhumain d'entendre dire à haute voix que sa mère... Elle s'est trahie, madame.

— Trahie! Est-ce bien possible? fit madame de Morainville.

— Oui, madame; elle s'est trahie par sa faiblesse, par sa douleur. En vain ai-je forgé un prétexte banal pour détourner la curiosité: il me semblait que tous ces regards braqués sur nous lisaient notre opprobre sur notre front. Est-ce assez? Non, pas encore.

A ce mépris universel qui nous accable devait s'ajouter encore celui d'une brave et digne femme, la seule amie que nous eussions, hélas! Vous l'avez entendue, madame. Elle nous a condamnés. Si j'aimais sa fille, elle me la refuserait. Eh bien, qui vous dit que cela ne soit pas?

— Quoi! vous aimez Hélène?

— Je n'ai pas dit cela, madame, se défendit vivement Adrien. D'ailleurs, je vous le répète, alors même que

j'aimerais cette jeune fille, ce bonheur me serait interdit dès à présent. Voilà dans quelle situation vous nous avez placés, voilà les parias que vous avez faits de nous. Et parce que, poussée dans vos derniers retranchements par madame Durand, vous avez été forcée de jeter le masque derrière lequel vous vous cachiez, vous vous imaginez que tout est fini, que vous n'avez plus qu'à reparaître pour reconquérir votre place au foyer que vous avez éteint. En vérité, ce serait trop commode, madame, convenez-en.

— Oui, dit madame de Morainville, je vous l'accorde : j'ai été inconséquente, j'ai été faible, j'ai été lâche ; oui, j'ai mérité tout ce que vous me dites et tout ce que vous m'avez laissé entendre ; oui, je suis sans excuse et ne suis pas digne de pardon... mais, vous essayez en vain de le nier, je suis mère, Adrien. Si tard que se réveille en moi ce sentiment, il n'en est pas moins vivace, moins ardent, et, dussé-je périr à la tâche, il n'en sera pas moins fécond. C'est lui qui m'a arrachée à la torpeur au fond de laquelle je m'étais engourdie, lui qui a triomphé de mes hésitations, lui qui m'a conduite devant toi, qui m'a donné le courage de te regarder en face, de braver ta colère. Tu as beau t'en défendre, Adrien, tu es mon fils. Nulle volonté, pas même la tienne, ne peut m'empêcher de t'aimer. Ah ! tu as cru que ma maternité fléchirait docilement le genou devant ton indignation. Non, ne l'espère pas. Méprise-moi, chasse-moi, maudis-moi, tue-moi, je n'en suis pas moins ta mère. Ces entrailles, dont tu es sorti, te le crieront, malgré toi, jusqu'à mon dernier soupir. L'amour maternel est féroce, vois-tu. On peut le museler, on ne l'empêchera jamais de rugir !

— Je ne l'en empêche pas, madame, fit Adrien ému.

— Ah cruel ! cœur gonflé d'amour-propre et de rancune, reprit-elle. Rien ne te touche, ne t'émeut, ne te fléchit, colosse de fierté ! Pourquoi ? Parce que tu es mon fils. Si tu lisais cela dans un livre, si, dans la maison déserte d'un ami, tu voyais une femme de mon âge, une mère, se jeter aux pieds de son fils, tu te détournerais, tu essuierais une larme, tu conseillerais le pardon. Eh bien ! sois satisfait, continua-t-elle en se traînant à ses genoux. Regarde-moi, je suis à tes pieds, je te demande grâce et pardon. Je crie, je prie, je pleure, je sanglote... ouvre-moi tes bras, abaisse sur moi un regard indulgent, dis un mot, un seul mot...

— Relevez-vous, madame, dit Adrien avec effort. Songez que l'on peut nous surprendre.

— Ah ! que m'importe à présent ? fit-elle avec un sanglot.

— Je serai donc forcé de quitter la place, répondit-il en se dégageant et en se dirigeant vers la porte.

Madame de Morainville se releva par un reste de fierté ; mais elle était à bout de forces. Elle fut obligée de s'appuyer sur les meubles pour ne pas tomber.

Ce fut ainsi qu'elle sortit, étreignant d'une main convulsive son cœur près d'éclater.

Au moment de franchir le seuil du salon, elle se retourna et jeta vers son fils un dernier regard.

Elle l'aperçut, excessivement pâle, mais immobile et glacé. Un moment, elle vit tressaillir imperceptiblement les muscles de son visage ; elle crut qu'il allait faire un

mouvement pour la rappeler, mais il se raidit et conserva son implacable rigidité.

— Oh ! mort, délivre-moi ! gémit-elle.

Et elle disparut, ne voulant pas faiblir non plus, puisant dans un dernier effort de volonté le courage de fuir celui que sa douleur n'avait pas ébranlé.

XIII

LE DUEL

Adrien alla immédiatement rejoindre sa sœur. Grâce aux soins empressés d'Hélène et de sa mère, Juliette était parvenue à surmonter la faiblesse passagère qui s'était emparée d'elle, et à essuyer les larmes qui coulaient de ses beaux yeux.

Tout n'était pas fini. Il fallut qu'elle vînt prendre place à table et qu'elle vît défiler sous ses yeux cette profusion de mets délicats auxquels elle ne pouvait pas toucher.

Si résolu que fût Adrien lui-même à ne rien laisser voir de l'émotion qui le dominait, il ne parvint cependant pas à faire bonne contenance.

Personne, du reste, à l'exception de Durand qui ne soupçonnait rien, n'insista auprès de lui pour faire violence à son appétit.

Horace et Landry ne savaient rien, eux non plus, mais

ils aimaient trop Juliette et son frère pour ne pas deviner qu'ils avaient été victimes, de la part du chevalier de Beaurepaire, de quelque perfide machination.

Arthur affectait au contraire un air dégagé. Lui seul tenait tête à Durand et faisait honneur au repas.

Quant à Angélique, plus que personne elle était dans la confidence du mal dont souffraient les deux orphelins. Comment s'était terminée l'explication entre la mère et le fils ? Elle l'ignorait ; mais du moment qu'Adrien était revenu seul et n'avait pas amené madame de Morainville avec lui, c'est que leur entretien n'avait pas été suivi de la réconciliation à laquelle aspirait la pauvre femme.

En somme, ce dîner fut donc à peu près pour tous les convives un véritable supplice.

Quand il fut terminé, madame Durand prit le bras d'Adrien et l'entraîna au salon.

— Eh bien ? demanda-t-elle, comment cela s'est-il passé ?

— Aussi bien que possible, répondit-il.

— Bien sûr ? Vous avez su vous contenir ?

— J'ai fait mon devoir, dit Adrien.

Et, comme il se trouvait devant la causeuse, il quitta le bras d'Angélique, s'inclina et s'éloigna. Elle comprit qu'il se refuserait à donner de plus amples explications.

Juliette et Hélène vinrent prendre place à côté d'elle. Landry se tint debout derrière la causeuse, sans cesser d'observer ce qui se passait. Installé devant la cheminée, Horace ne perdait pas de vue Adrien. Ils le virent se diriger sans affectation vers le chevalier, qui se trouvait momentanément seul, puisque Durand était resté dans la salle à manger pour donner quelques ordres aux domestiques.

Adrien salua M. de Beaurepaire de son plus aimable sourire.

— Monsieur, lui dit-il de l'air le plus avenant en apparence, je ne sais quel mal j'ai pu vous faire, mais vous vous êtes conduit envers ma sœur et envers moi comme le dernier des misérables.

A le voir, personne ne se serait douté que de telles paroles tombassent de ses lèvres.

Le chevalier n'eut pas le bon goût de dissimuler comme lui. Sous l'épithète de misérable dont le soufflетait Adrien, il se redressa menaçant.

— Monsieur, dit-il, ce n'est pas ici le lieu d'une explication.

— Seriez-vous aussi lâche que méchant? fit Adrien avec le même sourire gracieux.

— Monsieur ! s'écria Arthur avec colère, vous me rendrez raison...

— Silence ! monsieur. Ne criez pas ainsi devant des femmes, interrompit Adrien. Certainement que je vous rendrai raison ! Seulement j'ignore qui vous êtes et où vous demeurez... Si vous vouliez bien, sans trop de bruit, me donner votre carte...

Le chevalier prit son portefeuille et en tira une carte, qu'il lui tendit avec un geste théâtral...

Il en fut pour ses frais ; ces dames causaient avec trop d'animation pour songer à lui. Seuls, Horace et Landry, tout en ayant l'air de suivre attentivement la conversation, dans laquelle ils glissaient leur mot de temps à autre, avaient remarqué l'attitude provocante de M. de Beaurepaire et le geste de mauvais goût qui l'avait accompagnée.

Adrien glissa tranquillement la carte dans la poche de son gilet, et vint tout doucement rallier le groupe formé par madame Durand et les deux jeunes filles.

Une tempête couvait cependant sous la placide sérénité qu'il affectait. Les yeux fixés sur la pendule, il suivait le mouvement lent et régulier des aiguilles, attendant impatiemment que sonnât pour lui l'heure de la délivrance.

Enfin quelques invités arrivèrent et il put s'arracher, ainsi que Juliette, aux tortures qu'il ressentait depuis plus de quatre heures.

Au grand étonnement d'Hélène, qui ne comprenait rien à ce départ précipité et qui insistait auprès de sa jeune amie pour la retenir, madame Durand fut la première à autoriser et à excuser son départ.

Du moins la jeune fille voulut reconduire Juliette jusqu'à la porte. Dans son empressement il y avait certainement autre chose qu'un élan de pure amitié. Elle interrogeait le visage impassible d'Adrien, dans les yeux duquel elle avait inutilement cherché à lire pendant toute la soirée. Elle espérait sans doute qu'il confirmerait par un regard, par un geste, par un mot, l'aveu brûlant qu'il avait laissé échapper avant le dîner...

Sa surprise fut extrême en voyant qu'il la saluait au départ avec plus de réserve et de froideur qu'il n'en avait montré jusqu'alors.

Ce ne fut pas du dépit qu'elle ressentit, encore moins de la colère ; ce fut un douloureux serrement de cœur que cette désillusion lui causa.

Alors seulement elle eut le pressentiment qu'un orage s'était élevé et que c'était le chevalier de Beaurepaire qui

l'avait amassé. La faiblesse de Juliette, la contrainte d'Adrien lui apparurent aussitôt sous leur jour véritable, — c'est-à-dire comme les conséquences immédiates de l'histoire qu'Arthur avait racontée.

Elle n'essaya même pas, comme elle aurait dû le faire, de retenir le marquis de Lizerie et Landry, qui se retiraient en même temps qu'Adrien.

Il n'était que dix heures. Quoique très-préoccupé de ce qu'il avait vu, Horace ne croyait pas à un danger immédiat et se flattait d'arriver à temps au rendez-vous qui lui avait été donné.

Aussi, après avoir reconduit Adrien et Juliette, il allait se retirer, quand Miral lui dit à voix basse:

— Monte chez Landry, et attendez-moi. Il faut que je vous parle... à l'instant... il le faut.

A ces mots il entraîna Juliette.

A peine entrée dans la salle à manger, la pauvre enfant se laissa tomber sur une chaise.

— C'est donc bien vrai ? dit-elle en rougissant de honte. Notre mère...

— Existe, oui, mon enfant, répondit Adrien. J'espérais qu'elle aurait la pudeur de ne jamais reparaître. De concert avec notre bienfaiteur, je t'avais fait croire qu'elle était morte ; je ne voulais pas souiller tes chastes oreilles du récit d'un semblable scandale... Dieu en a décidé autrement. Il fait retomber sur nous une faute dont nous sommes innocents... Que sa volonté soit faite ! mais c'est dur ! bien dur !

— Et il est vrai aussi qu'elle a fait assassiner notre père ? s'écria Juliette sans dissimuler l'horreur que cette pensée lui inspirait.

— Je le croyais presque hier encore, bien qu'une pareille monstruosité me fît reculer ; mais, aujourd'hui, je ne le crois plus. Seul, un hasard impitoyable a sans doute causé la mort de notre père ; mais son infâme adversaire avait probablement assez le respect de celle qu'il avait séduite pour être certain qu'elle ne lui pardonnerait pas le crime qu'il avait commis. Il le lui a caché pendant de longues années, et lorsque enfin, par une circonstance qui m'est inconnue, il a été contraint de lui avouer l'horrible vérité, madame de Morainville a rompu brusquement avec lui...

— Qui te l'a dit ?

— Elle-même, ou du moins elle me l'a fait entendre, et l'indignation que j'ai lue sur son visage, quand elle a su que cette accusation avait pesé sur elle, ne me laisse guère de doute sur la sincérité de ses protestations....

— Mais tu l'as donc vue ? fit curieusement la jeune fille.

— Aujourd'hui.

— Où ?

— Chez madame Durand.

— A quelle heure ?

— Avant dîner.

— Elle accompagnait donc madame Darcourt ?

— Oui, mon enfant, répondit Adrien. Ou plutôt, se reprit-il aussitôt, tu vas tout savoir. Pourquoi essayerais-je de te cacher encore une fois la vérité ? Tôt ou tard, il faudrait qu'elle se fît jour. Apprends donc que madame Darcourt et madame de Morainville sont une seule et même personne.

— Que dis-tu ! s'écria Juliette, incapable de contenir

son émotion. Cette dame, tout habillée de noir, qui est venue me voir l'autre jour... qui avait l'air si troublée.. si triste... si souffrante... c'était...

— C'était ta mère, chère petite !

— Pauvre femme ! dit la jeune fille en soupirant. Comme elle a dû être belle !... comme elle a dû souffrir !...

Elle se tut et se prit à réfléchir.

— Est-ce que nous ne la reverrons pas ? demanda-t-elle timidement.

— Je ne crois pas, répondit Adrien.

— Pourquoi ?

— Elle va repartir, je pense...

— Pour l'Amérique ?

— Probablement.

— Ce n'est pas toi qui l'y forces, au moins ?

— Non, je te le jure !

— Tu n'as pas été trop dur envers elle ? fit Juliette qui avait les larmes aux yeux.

— Tu sais bien que je ne suis pas méchant, dit Adrien lui prenant la main.

— Oh ! certes non, s'écria-t-elle vivement.

— Je lui ai dit ce que je croyais devoir lui dire, continua Adrien. Quoi qu'il en advienne, ma conscience ne me reproche rien.

A ces mots il se pencha vers elle et l'embrassa au front.

— Maintenant, dit-il, ce gros secret que je cachais à nos amis depuis si longtemps, je vais le leur révéler, puisqu'il le faut! Prie Dieu pour ton amour, ma pauvre Juliette !

Sans prendre le temps de changer d'habits, Adrien monta à l'étage supérieur.

Horace et Charles l'attendaient. Tous deux, ils pressentaient un malheur et gardaient un morne silence. De temps à autre, le jeune marquis regardait sa montre.

— Dix heures et demie ! murmura-t-il. Il est trop tard à présent...

Il laissa échapper un geste d'impatience.

— Ah ! s'il ne s'agissait pas d'Adrien... pensa-t-il.

Au même instant Adrien entra.

Par un mouvement spontané, Horace et Landry lui tendirent la main.

— Tu veux te battre, n'est-ce pas ? dit Horace.

— Oui.

— Et tu as compté sur nous ? fit Landry.

— Naturellement.

— Tu as bien fait, reprit Horace ; mais, au nom du ciel ! que se passe-t-il ? En quoi l'histoire du chevalier de Beaurepaire peut-elle t'intéresser à ce point ?

— Vous ne l'avez pas deviné ? dit Adrien.

— Non, répondit Landry.

— Je suis le fils du comte de Morainville, fit Miral avec accablement.

— Je m'en doutais, mais je ne pouvais pas le croire, avoua le marquis.

— Toi ! s'écria Charles,... le fils de...

— Oui, gémit Adrien. Comprends-tu maintenant pourquoi je reculais sans cesse ton mariage ? C'est que, ce jour-là, il aurait absolument fallu que je produisisse les actes de décès de notre père et de notre mère. J'avais le premier, mais le second... Il aurait donc fallu te révéler

la terrible vérité, te faire un récit circonstancié du drame terrible auquel nous avons survécu... Je n'ai pas osé, non par excès de vanité, mais parce que je tremblais que tu ne fisses retomber sur ma pauvre Juliette la faute que sa mère avait commise.

— Par exemple ! As-tu pu le penser ?

— Pourquoi pas, mon cher ? Le monde fourmille de faits analogues, et je n'aurais pas le droit de t'en vouloir si, maintenant que tu connais l'horrible vérité, tu me redemandais ta parole.

— Ah çà ! mais tu es fou ! s'écria Landry. Que t'imagines-tu donc que j'aie recherché quand je t'ai demandé la main de Juliette ? Est-ce un nom, une fortune ? Assurément non, puisque j'ignorais que vous fussiez nobles et que je savais que vous n'aviez rien. Ce que je voulais, ce que je veux encore, c'est une fille honnête, sage, laborieuse, élevée dans l'ordre et dans la simplicité. A qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à Juliette ? Ai-je à redouter pour elle l'influence désastreuse d'une mère qu'elle n'a pas connue, qu'elle croyait morte ? Pas le moins du monde, elle s'est élevée presque seule. De toi et de nous, les seuls amis qu'ait eus sa jeunesse, elle n'a reçu que de bons conseils et n'a vu que de bons exemples. Comme nous, en même temps que nous, elle s'est formée à l'école du malheur, car Horace a passé par là, lui aussi, et cela pendant quatre années ! Dès lors, qu'ai-je à m'occuper de ses parents, de sa famille ? Elle est fille de ses œuvres avant tout, comme toi, comme moi. Notre famille à nous, c'est nous-mêmes. C'est pour resserrer des liens si chers, si cruellement éprouvés par l'adversité, si solidement cimentés par l'amitié, que je désire

épouser Juliette. Si vous avez douté de moi, vous avez eu tort; je ne douterai jamais de vous, moi, quelque nom et quelque fortune qui vous arrivent.

— Merci, ami, fit Adrien en lui rendant sa poignée de main. Voilà de bonnes paroles qui font du bien à entendre. Je ne regrette qu'une chose, c'est que Juliette ne soit pas là...

— A qui la faute? Tu n'avais qu'à provoquer cette explication devant moi ou à l'amener ici, ce qui était encore plus simple...

— Tu plaisantes, interrompit Horace. Alors qu'il va être question d'un duel, tu voudrais...

— C'est juste, fit Landry; mais, avant d'entamer ce déplorable chapitre, causons un peu de madame de Morainville.

Les sourcils d'Adrien se contractèrent.

— Comment Juliette a-t-elle reçu la communication que tu viens de nous faire? demanda Charles.

— Avec plus de calme que je ne m'y serais attendu.

— Savait-elle, avant que M. de Beaurepaire lançât cette malencontreuse histoire, qu'elle était née de Morainville? demanda Horace.

— Elle le savait.

— Ne s'était-elle pas étonnée que tu ne portasses pas, et que tu ne lui fisses pas porter ton nom de famille?

— Elle s'en est étonnée, mais je lui ai fait facilement comprendre que, dans la situation précaire où nous étions, ce nom de Morainville et ce titre de comte étaient une gêne bien plus qu'une recommandation.

— En effet, rien n'est plus logique, dit Landry. Main-

tenant, penses-tu que le chevalier fût instruit de ces détails ?

— Je le crois.

— Ce serait donc par pure malveillance qu'il aurait agi ?

— C'est ma conviction.

— Dans quel but ? fit le jeune marquis.

Adrien hésitait.

— Allons, dit Charles, sois franc, si tu veux que nous te pardonnions le manque de confiance dont tu as fait preuve envers nous. Est-ce que ce M. de Beaurepaire n'aurait pas quelques prétentions à la main d'Hélène ?

— Cela ne m'étonnerait pas... balbutia Adrien.

— Tout s'explique alors ! s'écria Horace.

— Comment ?

— Si telles sont, en effet, ses intentions, il a dû, avant de s'aventurer sur ce terrain glissant du mariage, prendre tous les renseignements nécessaires pour faire le siége de la place.

— Eh bien ? interrogea Adrien.

— Eh bien ! répondit Landry, les Balizard ont dû lui signaler les obstacles dont il aurait à triompher.

— Peut-être, mais quel rapport...

— Au nom du ciel, Adrien, pas de faux-fuyant avec nous, je t'en conjure ! dit Landry. Ah çà ! reprit-il en se croisant les bras, t'imagines-tu que nous ignorions que tu es amoureux d'Hélène ?

— Vous ! s'écria Adrien tremblant. Qui vous a dit...

— Ce n'est pas toi, assurément, mais ce sont tes regards, ton trouble, tes timidités.

— Quoi ! tu t'es aperçu...

— Tu vois bien que je ne me suis pas trompé, fit Landry. Eh ! mon pauvre ami, ton secret est le secret de Polichinelle. Tout le monde l'a deviné, ta sœur elle-même, et je parie bien qu'Hélène...

— Je t'en supplie, tais-toi ! interrompit Adrien.

— Les Balizard n'ont pas eu plus de peine que nous à surprendre ce secret, que tu croyais si religieusement cacher à tous les yeux. Ils ont dû par conséquent te placer en tête des ennemis que le chevalier aurait à combattre.

— Tu as peut-être raison...

— Le chevalier s'est donc enquis de toi, de ta famille. Servi par un hasard impitoyable, il a appris ton histoire et n'a rien trouvé de mieux à faire que de te démasquer.

— Oui, murmura Adrien, cela doit être...

— C'est un mal, sans doute, fit observer Horace, mais, à mon sens, c'est un mal d'où peut résulter un grand bien. Aujourd'hui ta situation est bien tranchée ; on sait qui tu es. Tu y gagnes une liberté d'allures que tu n'avais pas, même vis-à-vis de nous ; et, puisque cette découverte ne change rien à l'estime que nous te portons, ni aux projets que tu avais formés, pourquoi veux-tu qu'elle ait plus d'influence sur les autres ?

— Elle en aura une énorme, au contraire, répondit gravement Adrien.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire, mes amis. Hier, vous le savez, j'acceptais avec une joie qui tenait du délire, les propositions brillantes que M. Duremond m'avait faites au

nom de madame Darcourt. J'accourais radieux chez les parents d'Hélène pour vous faire part de cette bonne fortune. Ce fut elle qui me reçut. Or, j'étais en proie à de tels transports que je les exhalai devant elle, et que, perdant la tête, oubliant le serment que je m'étais fait de garder un silence éternel, je lui fis l'aveu de mon amour.

— Parfait ! s'écria Horace. Et comment t'a-t-elle accueilli ?

— Elle a été d'une indulgence extrême. Mais tout a bien changé, hélas !

— Comment ? fit Landry.

— Ce que j'acceptais de madame Darcourt, j'ai cru devoir le refuser de madame de Morainville. L'engagement qu'elle avait signé, j'ai voulu le lui rendre ; et, comme elle se défendait de le reprendre, je l'ai déchiré. Je n'ai donc plus rien ; je ne suis plus rien que le misérable employé que j'étais hier.

— Vrai ! tu as fait cela ? demanda Horace.

— Oui, mon ami, et je crois que tu aurais agi comme moi. Pouvais-je accepter les bienfaits de cette femme ? Est-ce que le sang de mon père assassiné ne se dressera pas éternellement entre elle et moi ? Est-ce qu'elle ne nous a pas laissés croupir pendant quinze ans dans la misère ? Est-ce que je connais la source de cette fortune ? Est-ce que tout ton être ne frémirait pas d'indignation à la seule pensée que cet argent est peut-être le prix...

— Tu as bien fait, interrompit Charles en lui prenant la main, comme pour arrêter sur ses lèvres les paroles qui allaient s'en échapper.

— Vous comprenez donc bien, continua Adrien, que,

dans des conditions semblables, je ne peux pas, je ne veux pas prétendre à la main d'Hélène. Je réclamerai donc de Landry un premier service : ce sera de remettre à madame Durand la lettre que je lui donnerai demain.

— Quoi ! tu renonces à elle, tu cèdes la place à ce faquin?...

— Oh ! sois tranquille, mon désintéressement ne va pas jusque-là. Il m'a fort heureusement fourni ce soir un prétexte à châtier son impudence.

— Ainsi, tu veux te battre avec le chevalier?

— Ah ! oui, par exemple ! fit Adrien, dont la colère, longtemps contenue, éclata enfin. Oui, tout ce que j'ai souffert dans cette soirée maudite, tout ce que ma pauvre Juliette a versé de larmes, c'est lui qui le payera...

— En es-tu bien sûr ? interrompit Horace.

— Oui, j'en ai le pressentiment.

— A quelle arme veux-tu te battre ?

— A l'épée. J'y tiens absolument. Je veux voir face à face ce misérable, choisir l'endroit où je le frapperai...

— Prends garde ! c'est peut-être un bretteur que ce chevalier. Toi-même tu n'es pas de première force à l'escrime, puisque tu ne sais que ce que M. Duremond t'a fait apprendre au collége.

— Qu'importe ! fit Adrien avec un geste superbe, Dieu conduira mon bras.

— Où demeure-t-il, ce monsieur ?

— Tenez, voici sa carte. Réglez vous-mêmes les conditions du combat. Que ce soit le plus tôt possible, c'est tout ce que je vous demande.

Adrien redescendit chez lui. Il était un peu plus calme.

Il fut fort étonné de retrouver Juliette exactement à la même place et dans la même position où il l'avait laissée.

Quand elle l'entendit rentrer, elle leva sur lui un œil hagard, et une vive anxiété se peignit sur son visage.

— Eh bien ! demanda-t-elle, qu'a-t-il dit ?

Adrien comprit tout. La pauvre enfant n'avait pas voulu regagner sa chambre, sans savoir à quoi s'en tenir sur les dispositions de Landry.

Son frère la rassura, lui répéta mot pour mot les paroles de son fiancé, et lui déclara même que rien ne s'opposait plus à leur mariage.

— Le seul motif qui me le faisait reculer sans cesse, ajouta-t-il, tu le connais aujourd'hui, ma bonne Juliette. J'espère que tu comprendras et que tu excuseras le sentiment douloureux que je ressentais à la pensée de raconter notre honte. J'ai longtemps hésité, crois-le bien. Maintes fois ce pénible aveu m'est venu sur les lèvres ; mais, au moment de le prononcer, la rougeur me montait au front. Je ne me défiais pas de ce brave et honnête garçon, mais je ne pouvais me résoudre à lui confier la terrible vérité. S'il ne se fût agi que de lui, j'aurais cependant fini par surmonter mes répugnances ; mais à Horace, mais à toi aussi, ma chère enfant, il aurait fallu révéler cet horrible secret. Alors, adieu le pieux mensonge que j'avais échafaudé pour ne pas déflorer en toi le souvenir de ta mère ! Le malheur a voulu que tant de précautions devinssent inutiles. Tu connais depuis quelques heures l'histoire lugubre de notre passé : il faut en prendre notre parti. A nous quatre nous nous créerons cette famille qui nous manque et que les orages de la vie ont

si cruellement dispersée ; nous nous consolerons par le travail et par le plaisir que nous éprouverons à nous voir mutuellement heureux. Courage donc ! Relevons la tête. Les souffrances nous ont purifiés, notre conscience ne nous reproche rien. Si cela ne suffit pas au monde, que nous importe ? Nous nous passerons du monde, nous vivrons pour nous, plus fiers chaque jour de l'indissoluble amitié qu'a forgée entre nous l'adversité.

En achevant ces paroles, il déposa sur le front de Juliette un baiser fraternel, la conduisit jusqu'au seuil de sa chambre et se retira dans la sienne.

Dès qu'il fut seul, il poussa le verrou, prit place devant une table, sur laquelle était placé un buvard, et se mit à écrire avec une sorte de fièvre.

A plusieurs reprises il déchira ce qu'il avait fait. Enfin, satisfait sans doute de sa dernière inspiration, il plia le papier en quatre, le glissa dans une enveloppe qu'il cacheta et sur laquelle il traça ces trois mots : « Mademoiselle Hélène Durand. »

Il glissa la lettre dans son portefeuille et se mit au lit.

Le lendemain matin, toute trace de fièvre et d'agitation avait disparu. Ainsi qu'il arrive à tous les caractères vigoureusement trempés, il avait triomphé des irrésolutions qui, la veille, avaient assailli son cœur et son esprit.

A huit heures, Landry vint sonner à sa porte.

Juliette n'était pas encore sortie de sa chambre. Adrien put donc remettre sans inconvénient à Charles la lettre qu'il avait préparée pour Hélène.

— Quant au moyen de la lui faire parvenir, lui dit-il, je te laisse le soin de le trouver.

— Je m'en charge, fit Landry. Maintenant je vais retrouver Horace, à qui j'ai donné rendez-vous ce matin pour neuf heures, et qui, bien mieux que moi, est au courant de ces sortes d'affaires d'honneur. As-tu quelque recommandation particulière à nous adresser ?

— Du tout, je n'ai qu'à m'excuser du dérangement que je vous cause. A part cela, ne craignez rien, je vous donne carte blanche.

A peine avait-il achevé ces paroles que Juliette parut. Elle marcha droit à Landry, dont elle serra la main avec une énergie toute virile.

Adrien les laissa seuls, sous prétexte qu'il avait besoin de partir de meilleure heure, et qu'il n'était pas habillé.

Un quart d'heure après il sortit, en adressant à Landry un regard significatif.

— Attends-moi, lui dit le jeune architecte, je vais t'accompagner. J'ai précisément une ou deux affaires en train dans ton quartier....

Ils prirent congé de Juliette et se mirent en route.

Chemin faisant, ils convinrent définitivement de ce qu'il importait de faire. Au dernier moment, un scrupule était venu à Adrien.

Si le duel avait lieu le lendemain matin, ce serait nécessairement à la première heure. Or, que dirait Juliette si elle entendait son frère sortir à cinq heures du matin ? N'aurait-elle pas un pressentiment de la vérité ? Une scène pénible n'était-elle pas à redouter ? D'ailleurs ne valait-il pas mieux en finir de suite, et éviter à tout le monde les tiraillements douloureux qui précèdent toujours ces sortes de rencontres ?

Charles fut de cet avis. Il promit donc d'insister avec Horace pour que le duel eût lieu le jour même. Dans tous les cas, il irait rendre compte à Adrien de ce qu'il aurait fait, immédiatement en sortant de chez le chevalier.

Sur cette promesse, il alla prendre le marquis et ils se dirigèrent tous les deux vers la rue d'Anjou-Saint-Honoré, où demeurait M. de Beaurepaire.

Il était environ neuf heures et demie quand ils se présentèrent. Arthur, qui avait passé une grande partie de la nuit chez les Durand, était encore couché. Pourtant, quand on lui annonça que le marquis de Lizerie et M. Charles Landry demandaient à lui parler au nom du comte de Morainville, il passa un costume de chambre et se rendit au salon.

Sa figure était positivement inquiète.

— Monsieur, lui dit Horace, à qui Landry avait laissé le soin de porter la parole, nous venons vous prier de nous indiquer ceux de vos amis avec lesquels nous devons nous entendre pour régler les conditions d'une rencontre entre M. de Morainville et vous.

— Comment ! c'est sérieux ? demanda le chevalier en ricanant.

— Je m'étonne que vous en doutiez, monsieur. Vous avez gravement et lâchement insulté Adrien, il vous en a demandé réparation dès hier.

— Mais je ne croyais pas... je ne savais pas...

— Vous saviez fort bien ce que vous faisiez, interrompit Horace. Aussi nous nous attendions à trouver ici vos deux témoins.

— Eh ! monsieur, fit Arthur avec humeur, est-ce ma faute si j'ai raconté sans m'en douter l'histoire de

M. Adrien? Pourquoi cachait-il son nom? Je ne pouvais pas deviner...

— Pardon, fit observer le marquis, nous ne sommes pas venus pour discuter avec vous. Oui ou non, voulez-vous vous battre?

— Non, monsieur.

— Fort bien. Alors je dois vous avertir que, dès à présent, M. de Morainville va s'attacher à vos pas; que, tous les jours, partout où vous irez et par tous les moyens possibles, il vous provoquera publiquement jusqu'à ce que vous lui ayez donné satisfaction. Et, quant à nous...

— Mais c'est une infamie! un guet-apens! s'écria Arthur effrayé.

— Nous sommes là, continua Horace, pour constater votre lâcheté, — ce à quoi nous ne manquerons pas, ajouta-t-il froidement. Vous voilà prévenu. Est-ce bien votre dernier mot?

Le chevalier hésitait encore. Cependant à l'idée qu'il serait insulté, souffleté peut-être devant ses amis, il sentit qu'il ne pouvait plus reculer.

— Eh bien! finissons-en, répondit-il avec humeur. Si vous voulez bien revenir dans une heure, j'aurai l'honneur de vous présenter deux de mes amis.

— Nous n'y manquerons pas, promit le marquis, en se retirant suivi de Landry.

— A présent, dit l'architecte à Horace, je vais profiter de cette heure de répit pour remettre à Hélène la lettre que m'a donnée Adrien. Où te trouverai-je?

— Ici même, si tu le veux, à la porte de M. de Beaurepaire; mais sois exact! recommanda le marquis.

— Sois tranquille, répondit Landry.

Il sauta dans une voiture et se rendit chez Beurdeley, le célèbre marchand de curiosités.

— Avez-vous toujours, lui demanda-t-il, ce délicieux petit cabinet italien que j'ai marchandé il y a quatre jours?

— Oui, monsieur.

— Bien, je le prends. A une condition cependant...

— Laquelle?

— C'est qu'à la minute vous allez le faire charger sur ma voiture, et me donner deux de vos hommes pour le mettre en place.

— Rien n'est plus facile, monsieur.

Le marchand donna ses ordres, et, en moins de dix minutes, le petit meuble, emmitouflé comme une coquette, fut placé sur la voiture.

Un quart d'heure après, Landry s'arrêtait devant la porte de l'hôtel Durand, et demandait à parler à Hélène.

La jeune fille venait de se lever. Elle courut au-devant du jeune architecte et s'informa avec la plus touchante sollicitude de la santé de ses amis.

Il la remercia en leur nom avec une véritable effusion.

— Quant à moi, mademoiselle, dit-il, je vais en deux mots vous expliquer ce qui m'amène. Avez-vous remarqué que j'ai laissé dans votre chambre une place vide?

— Non, monsieur.

— Pourtant vous auriez pu vous étonner qu'ayant à peu près tout prévu, j'aie négligé d'y mettre un petit bureau de femme.

— Tiens, c'est vrai! fit naïvement Hélène.

— C'est que je me réservais de vous offrir ce meuble moi-même, mademoiselle, et que je voulais vous donner un bijou d'art. Ce bijou, je l'ai trouvé il y a trois jours et je vous l'apporte.

— Comment, monsieur, vous! se récria la jeune fille.

— Oh! ne vous en défendez pas, mademoiselle. Il est d'usage, dans notre monde, quand nous avons exécuté des travaux importants, de faire à la dame ou à la demoiselle de la maison un léger cadeau. Nous appelons cela « donner une épingle. » J'espère que vous ne vous formaliserez pas que je me sois conformé à cet usage...

— Je ne sais, monsieur... balbutia Hélène confuse. J'ignorais... Enfin, si c'est l'usage, je ne voudrais pas vous mécontenter... Mais, connaissant votre haut goût, je suis sûre que vous allez me gâter.

— Il est vrai que j'ai fait de mon mieux, mademoiselle. Voulez-vous me permettre de vous en remettre la clef?

A ces mots, Landry tira de sa poche une petite clef d'acier ciselé, qui était à elle seule une pure merveille.

Hélène ne put retenir un joyeux cri de surprise.

— Oh! la jolie clef! s'écria-t-elle. Mais j'y pense, ajouta-t-elle aussitôt, puisque vous me donnez la clef de ce meuble, on va donc me l'apporter?

— Il est ici, mademoiselle, répondit Landry.

— Où donc?

— On vient de le placer dans votre chambre, à l'endroit que j'ai indiqué.

— Et je puis aller le voir? demanda-t-elle sans dissimuler son impatiente curiosité.

— Non-seulement vous pouvez aller le voir, mais je vais vous demander la permission de me retirer, afin que vous ayez le temps de l'examiner à l'aise. Si j'ai tenu à vous remettre moi-même la clef de ce cabinet, c'est que je voulais que vous fussiez la première, la seule, à en avoir la surprise.

Il avait insisté sur ces deux mots « la seule » avec tant de discrétion et d'habileté que la jeune fille le regarda en face.

— Oui, mademoiselle — continua Landry afin de bien lui montrer qu'il avait prononcé ces deux mots avec une intention marquée. — Il est de ces surprises dont on aime à jouir sans témoins. Ces sortes de meubles sont pleins de tiroirs secrets et de cachettes mystérieuses, dont la découverte vous prendra certainement quelques instants. Je vous laisse donc, heureux si ce léger souvenir du bien que vous avez fait vous rappelle quelquefois que je suis le plus reconnaissant et le plus humble de vos amis.

Landry la salua gracieusement et se retira.

Naturellement, Hélène n'eut rien de plus pressé que de courir dans sa chambre et de s'y enfermer.

Tout d'abord elle n'eut pas assez d'yeux pour admirer la finesse et le poli de l'ébène, l'élégance des pieds et des colonnettes, la richesse des incrustations, la délicatesse du dessin et l'admirable travail des trois statuettes d'ivoire qui l'ornaient.

Elle introduisit la clef dans la serrure, ouvrit les deux battants extérieurs du cabinet et s'extasia de plus en plus.

Même richesse, même élégance, même perfection de travail à l'intérieur !

Landry l'avait bien dit : c'était un véritable bijou d'art.

Hélène fit jouer les uns après les autres tous les tiroirs, et ouvrit enfin l'espèce de petit tabernacle qui se trouvait au milieu du cabinet. Ce ne fut pas la magnificence des dorures, ni l'aspect d'une petite croix byzantine en émail cloisonné qui lui arracha un cri de surprise, mais bien la vue d'une lettre qui se prélassait dans ce petit temple.

Elle s'en empara vivement.

Cette lettre était bien pour elle, puisque son nom était écrit en toutes lettres sur l'enveloppe. Mais de qui était-elle ? En vain elle interrogea l'écriture de la suscription, elle ne la connaissait pas.

Un moment elle hésita à la décacheter, mais la curiosité l'emporta. Elle jeta les yeux sur la signature et y lut le nom d'Adrien Miral de Morainville.

— De Morainville ! s'écria-t-elle stupéfaite.

Ce nom fut une révélation. Elle s'expliqua la scène douloureuse de la veille, à laquelle elle n'avait rien compris jusqu'alors.

Elle se prit à trembler. Que lui voulait Adrien ? Pourquoi avait-il choisi ce moyen bizarre de lui faire parvenir une lettre ? Immédiatement ses scrupules s'évanouirent et elle lut :

« Mademoiselle,

« Ne me témoignez pas une sévérité excessive, je vous en conjure ! et loin de voir une offense dans la dé-

marche que je fais aujourd'hui, n'y cherchez que l'expression du profond respect que j'ai pour vous et de la loyauté que je n'ai pas désapprise à l'école du malheur où j'ai été élevé.

« Il en est de ceux dont la vie a été sevrée de plaisirs, comme des convives qui se trouvent pour la première fois en face d'une table somptueusement servie. Ils mangent, ils boivent, sans s'apercevoir que l'ivresse s'empare peu à peu de leur cerveau, et leur fait commettre des folies que leur inexpérience même ne saurait excuser.

« C'est à un de ces moments de trouble et d'aberration que j'ai cédé hier. Un instant je me suis cru riche, la joie m'a fait perdre la tête, et je me suis laissé aller à cette ivresse impardonnable que je vous signalais. Quelles paroles m'ont échappé pendant ces quelques minutes d'égarement? Je ne me les rappelle pas. Seulement, comme je tiens à votre estime avant tout, je vous supplie, dans le cas où je me serais écarté sans le vouloir du respect et de la reconnaissance qui vous sont dus, de vouloir bien me pardonner cette inconvenance, et d'oublier les divagations auxquelles je me serais laissé entraîner.

« Je compte sur votre extrême indulgence, et vous prie, mademoiselle, de croire à l'inaltérable dévouement du plus fidèle et du plus obscur de vos amis,

« Adrien Miral de Morainville. »

Après avoir achevé la lecture de cette lettre, Hélène se laissa tomber sur un siége, en proie à un étonnement douloureux dont rien ne saurait rendre l'intensité.

— Comment ! murmura-t-elle, c'est Adrien qui m'écrit cela ! Après ce qu'il m'a dit hier. Est-il possible qu'il ait cédé, comme il le prétend... Non, cela n'est pas. Depuis trop longtemps j'avais deviné le secret qu'il m'a révélé. Mais alors que signifie cette lettre?... Que s'est-il donc passé ?

On le voit, il n'y avait pas de colère dans le cœur d'Hélène. Elle ne croyait pas un mot de ce que contenait cette lettre froide et compassée. Elle devinait que, depuis l'instant où Adrien lui avait fait l'aveu de son amour, de nouvelles complications avaient surgi.

Aussi elle ne se découragea pas. Elle pressentait les motifs de cette renonciation subite ; elle connaissait l'histoire d'Adrien. Rien ne lui serait donc plus facile désormais que de suivre les phases dans lesquelles ce drame de famille allait entrer.

A dater de ce moment, le chevalier de Beaurepaire, qui lui déplaisait souverainement déjà, devint son plus mortel ennemi.

Assurément, si Arthur avait cru arriver à un semblable résultat, il se fût bien gardé de commettre cette maladresse. Il était persuadé qu'il n'avait qu'à se montrer et à parler pour faire table rase autour de la riche héritière. Il s'était trompé.

— A-t-on jamais vu ce petit Morainville qui s'avise de se rebiffer ! disait-il après avoir reçu la visite de ses témoins. C'est qu'il menace... Il serait capable de le faire comme il le dit ! Me voyez-vous souffleté par ce va-nu-pieds en plein Tortoni ?...

Il envoya aussitôt chercher deux de ses amis, qui de-

meuraient dans le voisinage, en leur disant qu'il s'agissait d'une affaire urgente.

Une demi-heure après, le baron de Lérina et Henri Mortier arrivaient chez lui, et Arthur les informait de ce qu'il attendait de leur amitié.

— N'aie pas peur, dit le baron, nous allons te mener ça tambour battant. Un commis ! manier la plume, à la bonne heure ! mais l'épée...

Quelques minutes après, le marquis et Landry arrivèrent.

Pendant l'heure que Charles avait si bien employée, Horace était allé se promener autour de la Madeleine.

Peut-être espérait-il, quoiqu'il fût en retard de douze heures, y rencontrer l'inconnue qui lui avait donné rendez-vous la veille.

Naturellement il ne vit personne. A dix heures il revint chez M. de Beaurepaire et trouva Landry qui l'attendait devant la porte.

Ils montèrent.

Horace prit la parole après les présentations d'usage et déclara que son ami et lui étaient munis des pleins pouvoirs du comte de Morainville, qu'en conséquence il ne restait qu'à arrêter les conditions du combat.

Les témoins du chevalier ne riaient plus.

— Eh bien ! fit le baron de Lérina, nous nous battrons au premier sang.

— Non pas, s'il vous plaît, dit Horace, nous nous battrons jusqu'à ce qu'un des deux adversaires soit hors de combat.

— Comment ! pour une histoire en l'air ? fit observer Henri Mortier.

— Ah ! vous appelez cela une histoire en l'air ? répliqua le marquis.

— Sans doute. Est-elle vraie ?

— Je n'en discute pas l'authenticité. Je prétends et je l'ai déjà dit à M. de Beaurepaire, qu'il a commis une véritable lâcheté.

— Voilà un mot qui décide de tout, interrompit le baron. Nous acceptons pour le chevalier les conditions que vous exigez.

— Quant à l'heure de la rencontre, dit Horace, je crois qu'il serait bon de la fixer à aujourd'hui.

— Nous n'y voyons pas d'inconvénient, répondit Henri.

— Il me semble aussi que le bois de Meudon est un endroit assez bien choisi...

— Assurément.

— Donc, si vous le voulez bien, nous pourrions descendre à la station de Bellevue par le train de quatre heures. Il n'y a qu'à remonter l'avenue Mélanie pour gagner la lisière du bois...

— En effet, ce sera plus direct encore que de se faire conduire en voiture, dit le baron.

— Ainsi, à quatre heures, gare Montparnasse ? fit Landry.

— Nous y serons, promit Henri.

Horace et Landry se retirèrent.

Pendant que Charles allait prévenir Adrien de ce qu'il avait fait, Horace rentra chez lui.

Adrien ne souleva, bien entendu, aucune objection contre les conventions qui avaient été arrêtées par ses

deux amis et promit de se trouver à la gare à l'heure précise.

Landry revint chez Horace avec qui il devait déjeuner.

Ils n'étaient rassurés ni l'un ni l'autre sur l'issue de ce combat. Mieux que personne le jeune marquis savait qu'Adrien n'était pas très-habile en matière d'escrime. C'est précisément à cause de cela qu'il avait choisi le bois de Meudon, lequel, en raison de la proximité du chemin de fer, était plus près que tout autre de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Cependant la confiance dont Adrien paraissait animé leur parut d'un bon augure.

A quatre heures moins un quart ils étaient au chemin de fer. Cinq minutes après, Adrien parut. Pas la moindre agitation ne se trahissait en lui. Le pouls était régulier, le regard froid, la voix assurée. Ces symptômes de parfaite quiétude étaient rassurants.

Quelques instants après le chevalier arriva, suivi de ses deux témoins et d'un médecin. Il était très-pâle. Il répondit avec un sourire contraint au salut que les témoins d'Adrien lui adressèrent.

Enfin le train partit et l'on descendit à Bellevue.

Après avoir monté l'avenue Mélanie et franchi le coin d'une propriété qui se nomme *les Bruyères*, on entra dans le bois, sans avoir éveillé l'attention d'aucun indiscret ; puis on se mit en quête d'un terrain favorable.

Après quelques minutes de recherches infructueuses, on arriva enfin dans une clairière au milieu de laquelle on s'arrêta.

Les adversaires mirent habit bas, pendant que les témoins mesuraient les épées.

Le chevalier de Beaurepaire était de plus en plus pâle. Bien évidemment son courage n'était pas à la hauteur de sa bonne volonté, et il regrettait l'imprudence qu'il avait commise.

Quant à Adrien, on voyait que toutes ces lenteurs l'irritaient. Des gestes d'impatience lui échappaient.

Pour Horace, qui avait l'habitude de ces sortes d'affaires, il était clair que ni l'un ni l'autre des combattants n'avait le sang-froid nécessaire, et que c'était la première fois qu'ils allaient sur le terrain.

Tandis qu'Arthur aurait volontiers reculé, si on lui en avait fourni le prétexte, Adrien brûlait, au contraire, de courir au-devant du danger.

Quand on remit à Adrien son épée, un éclair de joie brilla dans ses yeux. Le chevalier eut un regard hébété, qui mesura pour ainsi dire avec effroi toute la longueur de la lame.

Ce fut le baron de Lérina qui donna le signal du combat.

Aussitôt les épées s'engagèrent. Soit que le froissement du fer jetât Adrien dans une espèce d'ivresse, soit, comme il l'avait dit si souvent, qu'il lui tardât d'en finir et qu'il s'imaginât avoir facilement raison de son adversaire, il se précipita sur le chevalier avec une sorte de rage et le chargea avec une telle vigueur que celui-ci, rompant sans cesse, fut bientôt acculé au fourré dont la clairière était entourée.

Se voyant pressé si vivement, il se releva sous les armes et étendit le bras d'un geste désespéré, si bien qu'Adrien s'enferra de lui-même et fut atteint dans la partie supérieure du bras.

Le baron et Henri proposèrent d'arrêter le combat. Horace et Landry n'auraient pas mieux demandé, car l'inexpérience de leur ami commençait à les inquiéter, mais Adrien ne leur laissa pas le temps d'intervenir.

— Nous avons décidé qu'un des deux adversaires devait être hors de combat, dit-il ; je tiens à ce qu'on exécute formellement ce qui a été convenu.

Il tendit à Landry son mouchoir, que celui-ci noua autour de la blessure.

— Quand vous voudrez, messieurs, dit-il alors d'une voix ferme.

Ce léger avantage avait inspiré un peu plus de confiance à M. de Beaurepaire. Il avait, cette fois, meilleure tenue sous les armes.

L'accident d'Adrien l'avait rendu plus prudent. Il joua un jeu plus sobre et surtout plus régulier.

Ce second engagement durait depuis trois minutes à peine, lorsqu'Adrien, trouvant enfin le joint qu'il cherchait depuis longtemps, se fendit à fond. Le chevalier de Beaurepaire laissa échapper son épée, chancela et étendit les bras, comme pour chercher un appui. Il serait certainement tombé comme une masse, si ses témoins ne s'étaient empressés de le soutenir.

Adrien remit précipitamment son habit, fit signe à Horace et à Landry de le suivre, salua gravement les témoins de son adversaire et se retira.

Pendant ce temps, le médecin que M. de Beaurepaire avait amené s'était approché du blessé. En sondant la plaie il avait fait une grimace significative et s'était mis en devoir de poser le premier appareil.

Ni Adrien ni Landry n'avaient remarqué ce détail. Seul,

le marquis avait compris que si M. de Beaurepaire n'était pas perdu sans ressources, il était du moins hors d'état de nuire avant longtemps au jeune comte de Morainville.

Quant à Adrien, l'énergie factice qui l'avait soutenu s'évanouit dès que le danger eut disparu. Alors seulement il sentit qu'il était blessé et que sa blessure le faisait souffrir.

Une faiblesse extrême s'empara de lui ; Landry, qui le soutenait, était encore plus pâle que lui.

Fort heureusement, Horace ne perdit pas la tête. Il les emmena tous les deux à la gare de Bellevue, partit avec eux pour Paris, et, au lieu de reconduire Adrien rue Notre-Dame-des-Champs, il le ramena dans son propre appartement, l'installa sur une chaise longue et envoya chercher son médecin.

Le docteur sourit en apercevant cette légère piqûre, la pansa et prescrivit quelques remèdes anodins.

En effet, Adrien se sentit immédiatement soulagé et voulut retourner chez lui.

— Non pas, dit Horace définitivement rassuré, tu vas rester ici pour le moment ; d'ailleurs nous avons à causer.

— Mais Juliette m'attend pour dîner depuis une heure ! objecta Adrien. Elle doit être dans une inquiétude mortelle.

— Juliette dînera ici avec nous aujourd'hui, répondit Horace. J'ai fait atteler mon coupé, je vais la chercher, dans une petite heure elle sera là. En chemin, je lui raconterai ce qui s'est passé.

— Que tu es bon et que je te remercie! s'écria Adrien.

— La belle affaire que de donner à dîner à des amis !

— Mais l'embarras que je te cause...

— Assez, interrompit Horace. Tu viens d'échapper à un grand danger, il est juste que je m'en réjouisse, que tu t'en réjouisses, que Juliette et Landry s'en réjouissent, que nous nous en réjouissions tous ensemble. Hein ! comment trouves-tu que je conjugue mes verbes ? A tout à l'heure ! Je vais chercher Juliette.

A ces mots, sans cacher la joie dont il était pénétré, il se dirigea en courant vers la porte, derrière laquelle il disparut.

Aussitôt on entendit le bruit du coupé qui s'éloignait.

Pendant l'absence du marquis, Adrien eut tout le temps de se remettre de l'émotion violente qu'il avait éprouvée. Sa blessure, grâce au pansement dont elle avait été l'objet, ne le faisait presque plus souffrir. A peine éprouvait-il de temps à autre de légers élancements, que Landry s'empressait de calmer en trempant la compresse dans la lotion qui avait été préparée. Adrien était donc parfaitement calme lorsque Juliette arriva enfin.

Depuis plus d'une heure et demie la pauvre enfant attendait son frère, ne sachant que penser de ce retard inexplicable, en proie déjà à des inquiétudes mortelles, quand Horace se présenta à huit heures.

Il avait si peu l'habitude de venir à pareille heure, qu'elle s'imagina qu'il venait lui annoncer un malheur.

— Il est arrivé quelque chose à Adrien ? fit Juliette. Et Landry ? comment se fait-il que je ne l'aie pas vu de la journée ?

— Rassurez-vous, mon enfant, dit Horace, Adrien et Landry se portent aussi bien que vous et moi, et je viens vous chercher pour que nous dînions tous ensemble.

— Ce soir? demanda-t-elle toute joyeuse quoique avec un reste d'étonnement

— A l'instant même.

— Mais pourquoi si tard ?

— Ah ! c'est que nous nous sommes occupés ensemble aujourd'hui d'une affaire de la plus haute importance.

— J'en étais sûre. Quelle affaire ?

— Mettez votre chapeau, votre manteau et suivez-moi. Je vous expliquerai cela en route.

— Comment ! N'aurai-je pas le temps de faire un peu de toilette ?

— Non, nous serons tous les quatre, absolument seuls; la voiture nous attend, je ne vous donne pas plus de deux minutes.

Juliette s'empressa d'obéir. Au bout de cinq minutes elle était prête. Encore avait-elle trouvé le temps de mettre une parure toute fraîche.

Horace l'entraîna, la fit monter en coupé, et la voiture partit avec une rapidité folle.

Il lui raconta alors comment, à la suite de la lâcheté commise par M. de Beaurepaire, lâcheté dont il lui découvrit le but et le mobile, Adrien avait provoqué le chevalier, comment une rencontre avait eu lieu le jour même, à la suite de laquelle son frère avait été légèrement blessé.

Et, comme elle était très-effrayée, Horace s'empressa de la rassurer.

— Pour une fois, dit-il, le ciel s'est montré juste envers Adrien. Je crois que de quelque temps M. de Beaurepaire n'importunera plus votre amie Hélène de ses assiduités.

Bien qu'à peu près tranquillisée au moment où elle entra chez le marquis de Lizerie, Juliette ne put contenir sa joie en apercevant Adrien sain et sauf et se précipita dans ses bras.

Le petit cri de douleur que son frère laissa échapper la fit s'apercevoir de son imprudence; mais ses nerfs étaient si tendus, qu'elle se mit à fondre en larmes à la pensée du danger auquel Adrien venait d'échapper.

Horace et Landry ne parvinrent que difficilement à la calmer.

Cependant à huit heures et demie, on put se mettre à table.

Enfin !.....

FIN DU PREMIER VOLUME

WORKING MEN'S COLLEGE LIBRARY.

TABLE DES CHAPITRES

I.	Le Trou-Régent	1
II.	Trois vrais amis	28
III.	Ce qu'étaient devenus les Cornalis	51
IV.	Musique et musiciens	78
V.	Le sauvetage	98
VI.	Rue Notre-Dame-des-Champs	117
VII.	Le roman d'un limousin	136
VIII.	Ce qu'il advint de la démarche d'Horace	156
IX.	A la recherche de l'inconnu	177
X.	L'institutrice	210
XI.	Histoire du comte de Morainville	226
XII.	Une visite inattendue	253
XIII.	Le duel	276

Clichy. — Imprimerie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (364, 3-8.)